

2^e Année. N° 12.

Prix de l'abonnement: Fr. 100.— l'an.

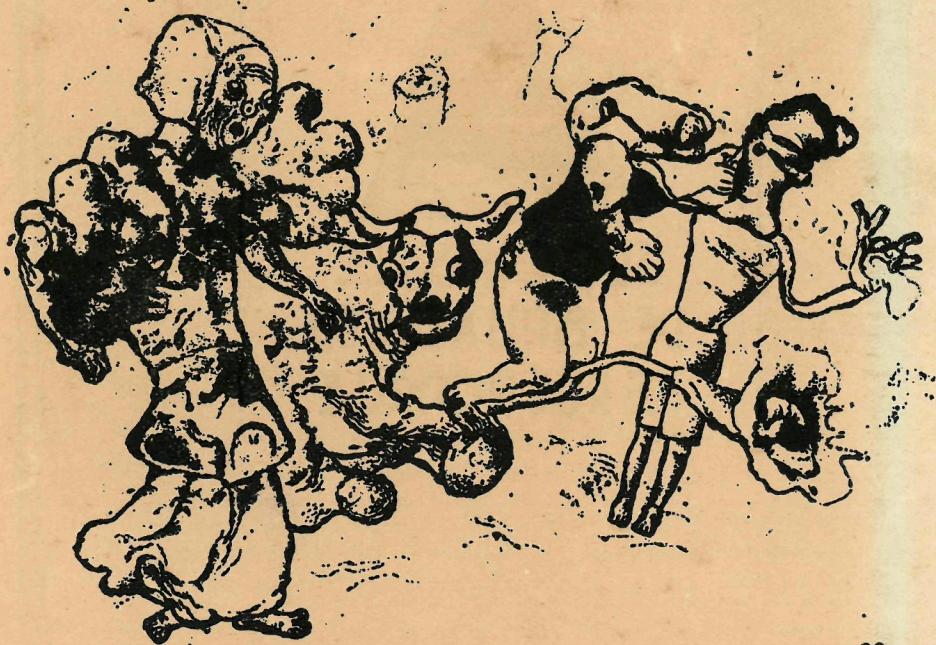
15 Avril 1930.

Prix du Numéro: Fr. 10.—.

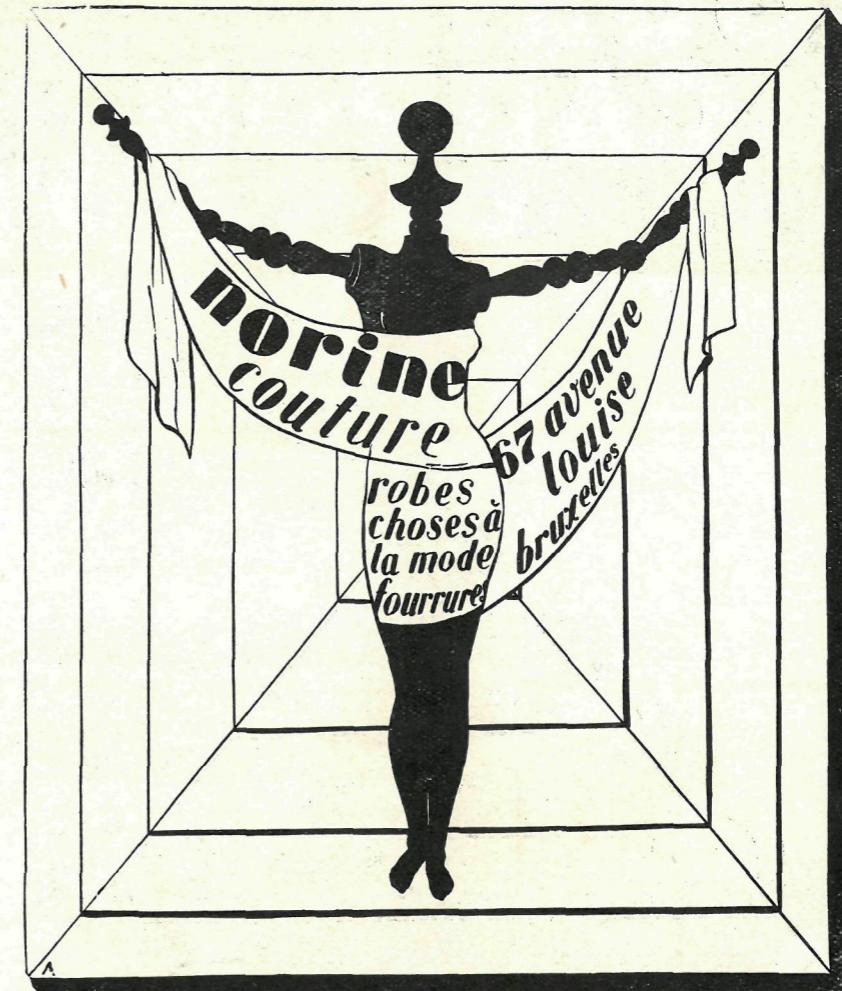
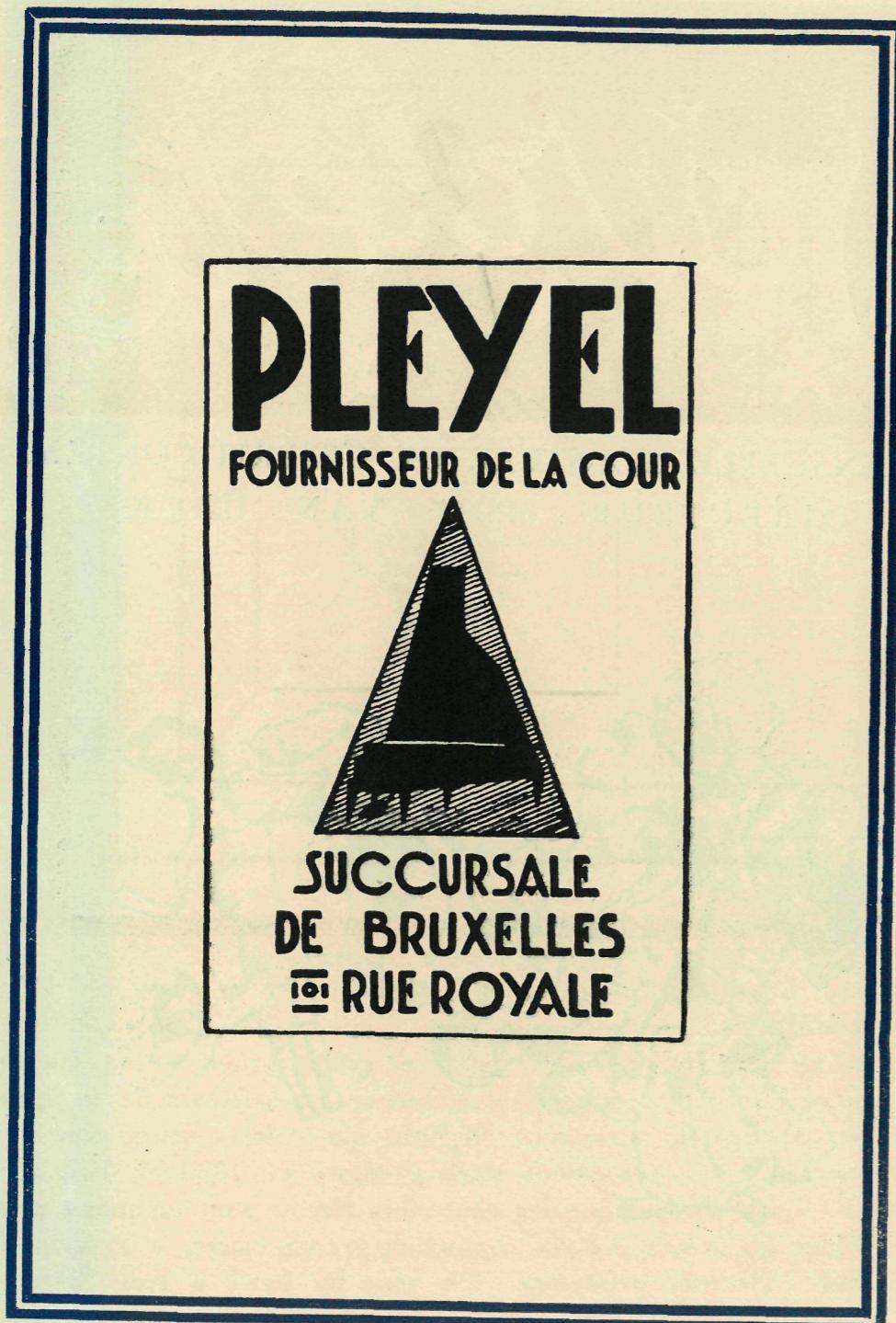
Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



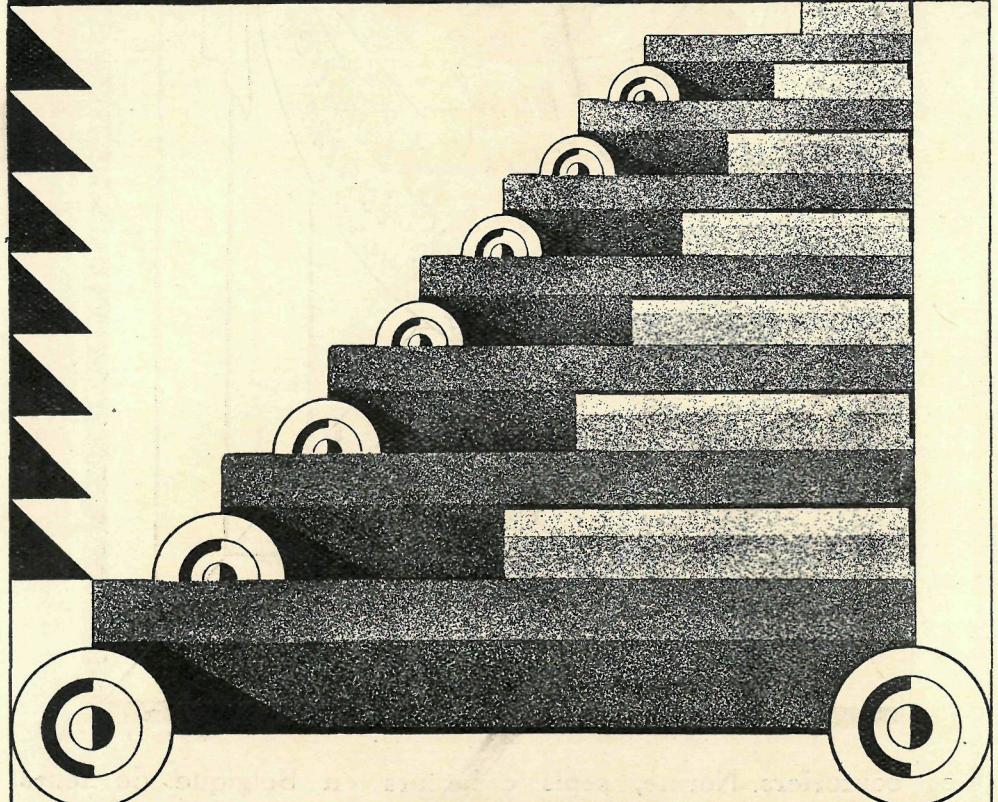
EDITIONS «VARIÉTÉS» - BRUXELLES



Les couturiers Norine, seuls créateurs en Belgique de leurs modèles, ont réalisé la silhouette féminisée et allongeante tout en lui donnant une allure jeune et svelte, grâce à une science accomplie de la coupe et une conception originale de la ligne.

~ La clientèle étrangère élégante qui visitera leurs salons, à l'occasion des expositions internationales de 1930 en Belgique, se rendra compte que les couturiers Norine sont uniques à pratiquer les principes d'une couture de grande classe. ~ Présentent leur collection printemps - été tous les jours à trois heures.

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENKRANTZ
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
NAGANT PIERCE-ARROW
VOISIN

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S

voisin
éf. Cousin Carron & Pisart

Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN



4 ET 6 CYLINDRES

La première voiture
française construite
en grande série

8 CYLINDRES

Celle qu'on ne discute pas

4 ET 8 CYLINDRES

Le pur-sang de la route

BUGATTI

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DÉPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15

Minerva
3 types : 12 - 20 - 32 c.v.
la voiture qui impose

MINERVA MOTORS S.A.
AGENT POUR LE BRABANT
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES

SES PARFUMS EN FLACONS ANCIENS
LYDI
42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. J.C.



Les deux succès du jour de
Marquisette

**Le VERNIS CORAIL
pour les ongles**

Donnant aux ongles un merveilleux éclat rouge. Facile à appliquer. Facile à enlever. N'abîme pas les ongles

ET

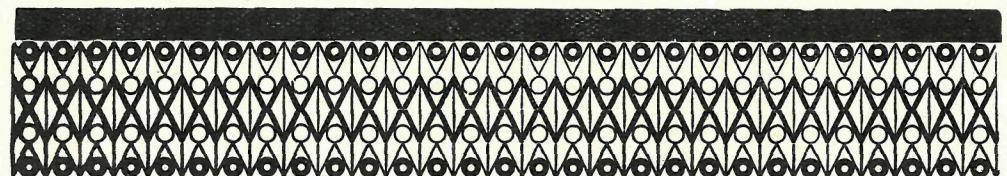
Le TEINT BRONZÉ

Une série de produits de beauté donnant le teint bronzé d'un aspect absolument naturel et dont le mode d'emploi journalier consiste en quelques soins simplement hygiéniques

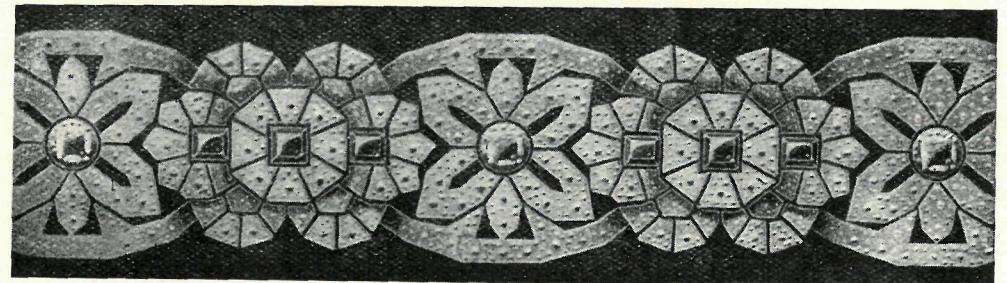


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de produits qui sont de toute pureté et permettent de suivre les méthodes concernant les soins de beauté habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

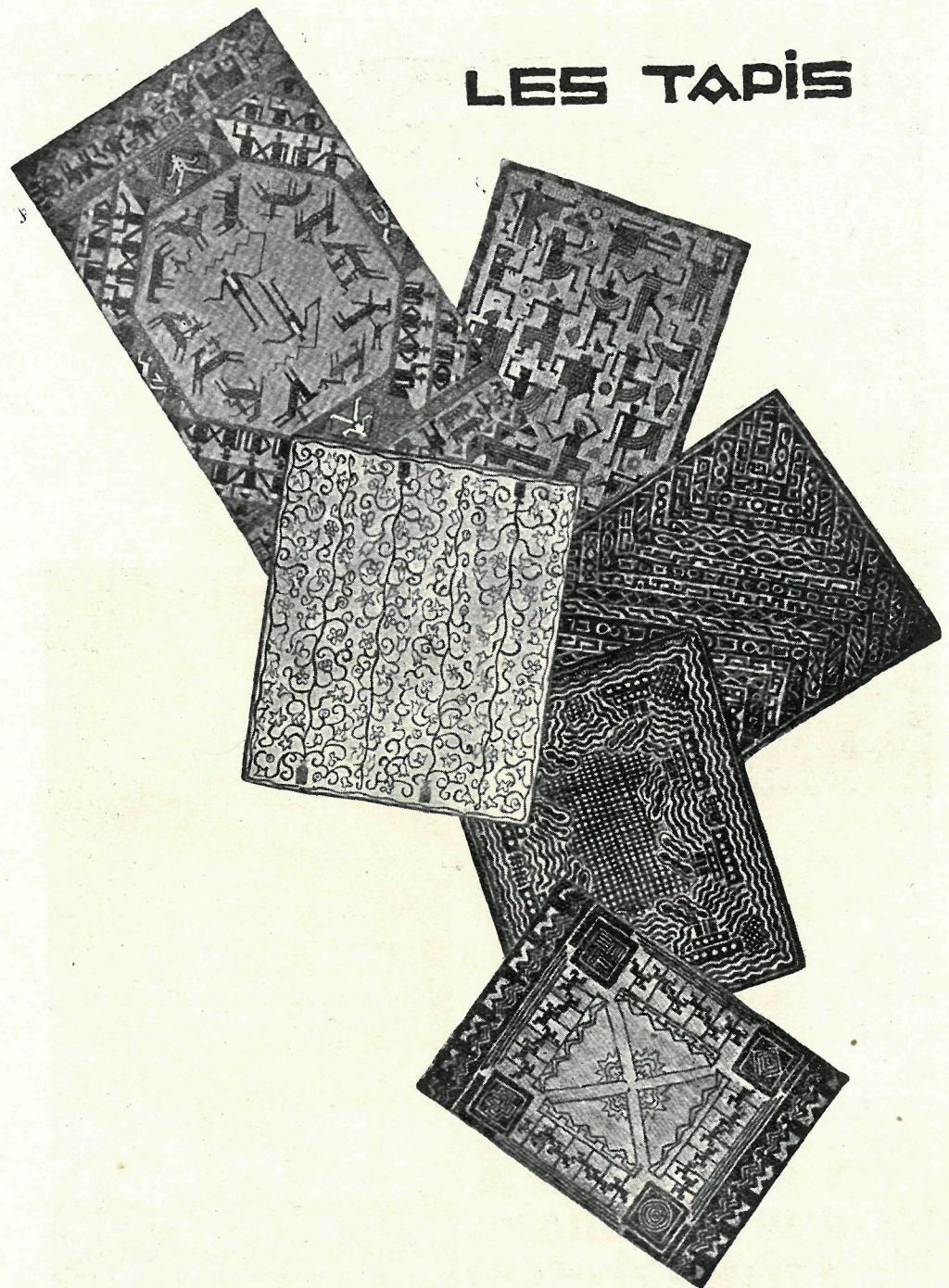
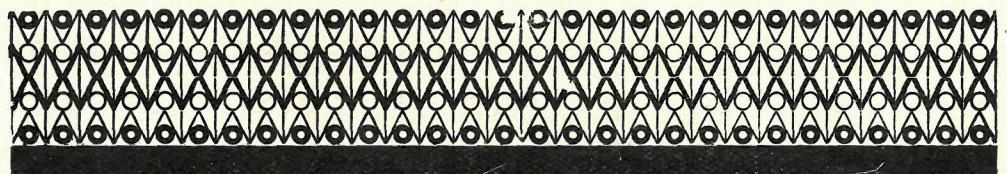
PRODUITS DE BEAUTÉ MARQUISETTE
Laboratoire: 95, Rue de Namur, Bruxelles



**COLLARD
DE THUIN**



**JOAILLIERS
BRUXELLES
1 & 3, Bd ADOLPHE MAX**



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE

ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET CIE

53. RUE DES DRAPIERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4-SEPTEMBRE . PARIS

tissus modernes pour la couture et l'ameublement



Toile de Tournon : "Feuilles". — Composition de Raoul Dufy

bianchini, férier
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^r de mars



XII



XIII

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

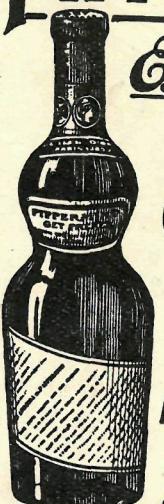
SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél. : 182.25-182.26 et 226.37

PIPPERMINT

Exiger un
GET!



Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE

Etendu d'eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraîchissements

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H.^e Garonne)

GET frères

à REVEL (H.-G.)

(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISSETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

Le cigare
de
l'homme
du monde



MAISON CENTENAIRE (1820)

TRICOCHE

ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes



xvi

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^{me} ANNEE — N° 12

15 AVRIL 1930

SOMMAIRE

- | | |
|-------------------------|--------------------------------------|
| Jules Supervielle | <i>Les suites d'une course</i> |
| Roger Vitrac | <i>Le voyageur assis</i> |
| Georgette Camille | <i>Abelle, dame-tronc</i> |
| Jacques Baron | <i>Le vent du soir</i> |
| Robert Desnos | <i>Les mystères du métropolitain</i> |
| René Daumal | <i>La chute</i> |
| Jean Aurenche | <i>Dessin animé</i> |
| Hubert Dubois | <i>Débris</i> |
| Jacques Rèce | <i>Les chevilles oratoires</i> |

CHRONIQUES DU MOIS

- | | |
|------------------------|--|
| Stephen-Chauvet | <i>Les arts indigènes d'Afrique et d'Océanie</i> |
| Pierre Courthion | <i>Homologies</i> |
| Franz Hellens | <i>Chronique des disques</i> |

VARIÉTÉS

Le genre épique (Eric de Haulleville) — Le forçat innocent (Jules Supervielle) — Hebdomeros (Giorgio de Chirico) — La ligne d'ombre (Joseph Conrad) — New-York (Paul Morand) — Cécile de la Folie (Marc Chodourne) — La légion des damnés (Bennett J. Doty) — Le cas du Sergent Grischa (Arnold Zweig) — Les films de Lon Chaney — Une femme dans la lune, film de Fritz Lang — Photographies modernes, présentées par Pierre Bost — Sans commentaires.

Nombreux dessins et reproduction (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Frits van den Berghe

Prix du numéro:	Belgique: 10 Fr.	Abonnement d'un an:	100 Fr.
»	France: 10 Fr. fr.	»	» 100 Fr. fr.
»	Hollande: 1 Florin.	»	» 10 Florins
»	Autres pays: 3 Belgas.	»	» 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE

Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37

Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSE CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam

GALERIE
Javal & Bourdeaux

23-24 Place Sainte-Gudule
BRUXELLES

EXPOSITION
PERMANENTE

des Manufactures Nationales de l'Etat Français

TABLEAUX DE :

MM. ANTO CARTE, BUISSERET, NAVEZ,
DEVOS, TAF WALLET

DESSINS ET GRAVURES DE :

M^{mes} Suzanne COCQ et Louise DANSE
MM. Tony Alain HERMANT, Henry
LAVACHERY et CHARLES DE COORDE

La galerie est ouverte tous les jours de 9 h. à 18 h.

Du 5 au 24 avril

EXPOSITION DES ŒUVRES DU PEINTRE
LÉON DE SMET

GALERIE
JAVAL & BOURDEAUX

44bis, rue Villejust, PARIS

LES SUITES D'UNE COURSE

par

JULES SUPERVIELLE

NOUVELLE EN VUE D'UN SCENARIO

Sir Rufus Flox, gentleman-rider, pourquoi aviez-vous donné votre nom à votre cheval? Petit homme aux joues rouges de bifteck saignant, qui vous avait poussé à vouloir vous retrouver tout entier dans cette longue bête grise qui semblait à peine toucher terre?

Mais c'est justement parce qu'elle vous ressemblait si peu que vous aviez pensé pouvoir mieux vous l'approprier, vous l'annexer, en lui plantant votre nom comme des banderilles de feu.

Et vous n'étiez pas de ces propriétaires qui n'approchent de leurs chevaux qu'au pesage. Vous n'hésitez pas, la nuit qui précédait une course, à coucher dans l'écurie, tout contre votre monture, à lui chuchoter avant qu'elle ne s'endormît des conseils précis pour le lendemain, dans le trou velouté de ses très sensibles oreilles.

Quelle joie de ne faire qu'un avec elle sur la piste, aux yeux d'une foule immense, jockey à la casaque grise, d'un gris chevalin parcouru de légers frissons comme la robe même de votre monture.

Le Grand Prix des Amateurs, à Auteuil, Sir Rufus l'avait couru en tête de bout en bout, et gagné de six longueurs. La bête, emballée, avait continué de galoper à grande allure descendant le boulevard Exelmans, longeant le viaduc d'Auteuil, dont les enjambées semblaient à peine plus grandes que celles du cheval. Et l'on put voir les deux sir Rufus se précipiter dans la Seine d'où le cavalier sortit seul sur la berge opposée : il avait senti fondre son cheval entre ses jambes. Oh le moment où disparurent même les oreilles! De la bête il ne lui restait à la main qu'une poignée de crins et un peu de sang à ses éperons. Du moins le croyait-il.

Le lendemain, comme le gentleman-rider déjeunait en ville, il fut stupéfait de voir dans la glace de son taxi qu'il avait les yeux de son cheval. Et en même temps il perçut une voix qui disait en lui :

— Eh bien tu n'as pas honte d'aller tranquillement déjeuner en ville, quand je ne suis plus grâce à toi qu'un cheval crevé au fond de la Seine?

— Mais enfin c'est toi qui m'as entraîné...

— Répète un peu pour voir, reprit la voix chevaline.

— Pourquoi me parles-tu sur ce ton? dit timidement Sir Rufus-homme.

— Est-ce que tu ne m'aurais pas noyé volontairement, par hasard?

— C'est toi qui m'as entraîné.

— Par mes grands yeux noirs! dit la voix de Sir Rufus-cheval, je jure que tu te souviendras de moi.

Avant de quitter le taxi, le gentleman-rider s'assura que ses yeux

d'homme avaient repris leur place habituelle et, comme ce n'était pas un pleutre, il paya allègrement le chauffeur et sonna chez ses amis. Il faut dire qu'il comptait un peu sur ce déjeuner pour lui changer les idées.

Mais on ne l'avait invité que pour lui parler de la course. A table, trois dames et deux messieurs se penchaient extraordinairement sur lui et voulaient tout savoir.

— Voyons, cher Monsieur, dites nous donc exactement ce qui s'est passé. Les journaux donnent les versions les plus contradictoires.

— Si vous voulez que nous restions amis, ne parlons plus de cela, dit le gentleman-rider. Au surplus, j'ai l'honneur de vous informer que je ne monterai plus jamais en course, ni autrement. Que les chevaux restent donc d'un côté et les hommes de l'autre! dit-il en riant, tout à fait rassuré par la glace de la desserte où brillaient de malice ses petits yeux humains.

Ces paroles, et surtout l'accent avec lequel Sir Rufus les avait prononcées, parurent bizarres à tous les convives; on pensa pourtant qu'il n'y avait pas lieu d'insister, pour des raisons qu'on n'aurait pas pu définir, mais qu'on s'accordait à trouver sérieuses. Ainsi parle-t-on d'autre chose quand on se trouve chez un malade en présence d'une forte fièvre dont on ignore la cause.

La fin du déjeuner fut très gaie. On avait complètement oublié le cheval, quand, au moment où Sir Rufus remerciait la maîtresse de la maison de son excellent accueil, et cela avec une bonne grâce, un raffinement qui impressionnait toujours, elle fut prise d'une crise de nerfs en voyant, plantée dans le dos de Sir Rufus où elle faisait un intolérable bruit de crins, la queue gris-noire de sa monture, qui s'agitait joyeusement de droite et de gauche dans un évident désir de prendre part à la conversation.

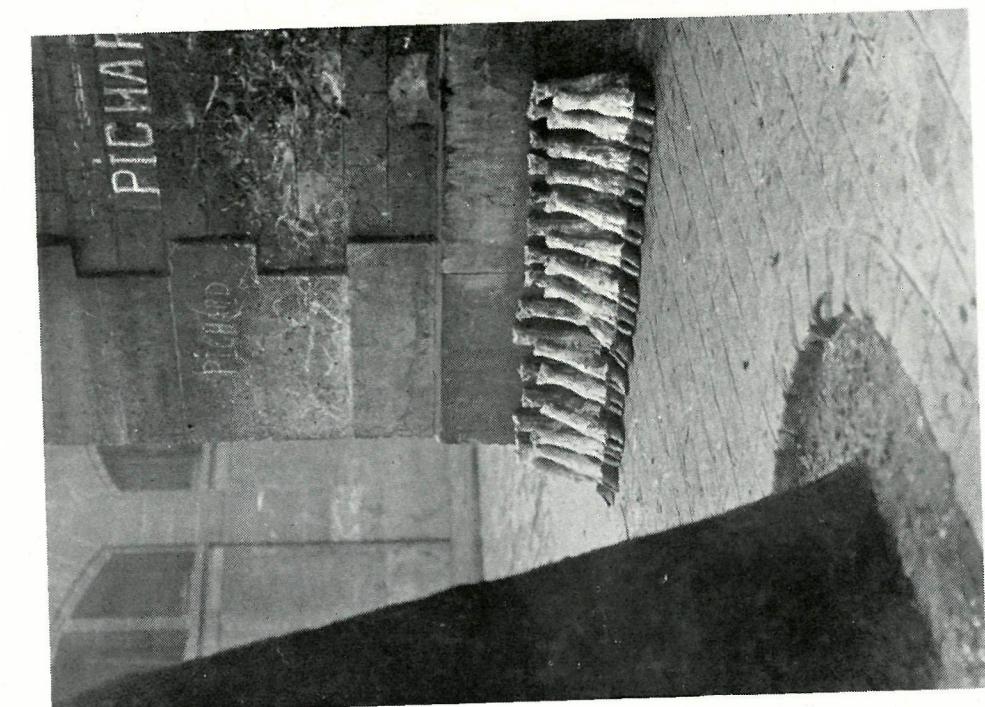
Sir Rufus Flox s'enfuit sans prendre congé des invités. Mais cette indisposition ne dura pas et le gentleman-rider eut même ensuite plusieurs jours de bon où il se trouva très nettement et complètement homme. Puis, un dimanche, il se sentit nauséieux et horriblement mélangé comme si son foie avait rageusement pris la place de son estomac et que celui-ci ne sût plus où aller.

Il sortit pour aller voir sa fiancée, une Américaine, ni riche ni pauvre, qu'il avait fort aimée jusqu'alors, mais ce jour-là chaque fois qu'il rencontrait une jument sur son passage, il ne pouvait s'empêcher de la suivre longuement des yeux. Renonçant à la visite qu'il s'était proposé de faire, il préféra se rendre dans une grande écurie où il y avait bien de douze à quinze juments. Ah! si sa fiancée avait pu être là aussi dans ce bel endroit si propre, assise près de lui sur un tas de paille, comme il lui aurait tenu les mains avec joie au milieu de cette odeur chaude et un peu piquante de l'écurie!

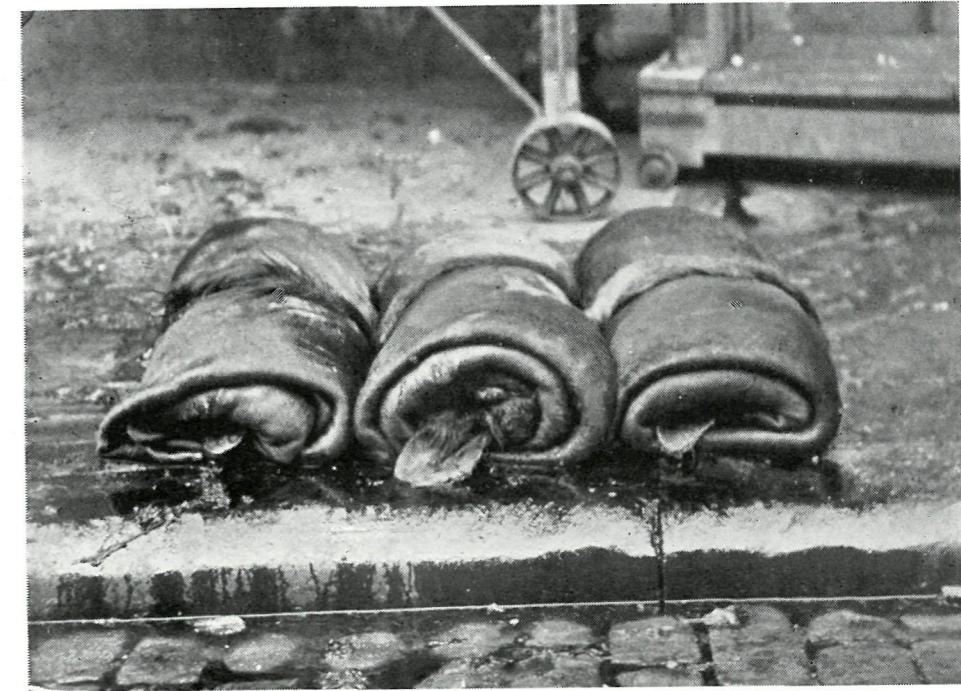
La journée suivante commença mal : au lieu de sonner pour son petit déjeuner, il se mit à hennir la femme de chambre puis, quand elle arriva avec le plateau, il lui demanda « un petit morceau de sucre » en faisant mille grâces et gentillesses, comme eût fait un cheval savant — et cela bien que tout le sucrier fut à sa disposition.



L a v i a n d e



H u i t p h o t o s p r i s e s à l ' a b a t o i r p a r E l i L o t a r





Dans la rue, il évitait consciencieusement les trottoirs, prenait un plaisir inhumain à glisser entre les autos.

— Que le monde devient donc chevalin depuis quelque temps, pensait-il. C'est à peine incroyable!

Alors, un énorme désir d'avouer à tout prix et à tue-tête s'empara de tout son être. Il fallait absolument qu'il racontât tout à sa fiancée.

— Vous avez envie de devenir cheval? dit l'Américaine. Eh bien, en voilà une affaire! pourquoi vous retenir? Il ne faut pas contrarier sa nature. C'est cette gène qui vous rend malade. Devenez cheval une bonne fois, nous n'en irons pas moins nous promener au Bois, comme par le passé. Mais je serai en amazone pour parer à tout. Allons, venez que je vous embrasse les naseaux, dit-elle, riant et lui sautant au cou. Et à demain, dans l'allée du Ranelagh.

Comme plus rien ne l'en empêchait maintenant, c'est dans la nuit même que Sir Rufus devint cheval. Un peu avant l'aube, il descendit l'escalier sans faire trop de bruit et, en bas, appuya très joliment la tête sur le bouton de la porte. Mais un cheval sans selle ni licol dans la rue, un cheval à la robe grise, est aussi suspect que le serait un homme tout nu. Et où aller? Il était beaucoup trop tôt pour son rendez-vous. Toute la nuit, comme un malfaiteur, il évita les agents et même les passants, toujours si sots qu'ils n'auraient pu voir un cheval en liberté sans appeler la police.

Il réussit à gagner le Bois où il se disposa à manger de l'herbe pour la première fois de sa vie. Il y avait longtemps qu'il désirait en connaître le goût. L'occasion était bonne.

— Au fond, je suis bien tranquille, pensait-il. Qu'est-ce que je crains maintenant?

Tout en mangeant, il se disait : « Hors d'œuvre : Herbes du Bois de Boulogne. Entrée : gazon du Bois de Boulogne ». Et autres plaisanteries d'un être qui a vraiment sujet d'être gai.

Une fourmi s'approcha de lui et grimpa sur ses jambes.

— Elle ne se gêne pas plus que si j'étais homme, pensait-il.

Une biche vint le regarder de tout près.

— Si elle savait! Mais j'aime mieux ne rien lui dire. Et comment fait-on pour se faire comprendre d'une biche quand on n'est même pas sûr d'être un cheval?

La biche le regardait avec coquetterie, puis elle le renifla. Le prenait-elle pour un cerf? Mais non elle semblait plutôt se méfier maintenant. Les animaux se reniflent-ils entre eux pour bien s'assurer qu'ils n'ont point affaire à un homme?

La biche, très méfiante, s'éloigna à reculons, sans perdre de vue le cheval, comme s'il eût porté en bandoulière un fusil de chasse.

Enfin l'Américaine parut dans l'allée du Ranelagh et, tout de même, sa surprise fut grande de voir son fiancé devenu un cheval si accompli.

Un garde du Bois passa non loin de là et le cheval se dit : « Allons, il va falloir ruer! »

Mais le garde qui ne l'avait point aperçu, s'éloigna. Que faire d'un cheval si nu en plein Bois, pensait l'Américaine, qui avait même négligé de revêtir sa tenue d'amazone. Il faudrait au moins un licol.

Un pauvre homme sans chemise sous un misérable veston vint à passer : il tenait une corde sous le bras.

Le cheval hennit dans la direction de la corde pour attirer l'attention de la jeune femme.

— Où allez-vous, brave homme, dit-elle, avec cette corde ?

— Est-ce que ça vous regarde ? répondit-il avec une colère soudaine.

— Non, mon ami, mais je pensais que peut-être, dit-elle de sa voix la plus douce.

— Eh bien vous aviez tort de penser que peut-être.

— Savez-vous ce que je cherche, moi, reprit l'homme à la barbe roussâtre, plus triste qu'un petit monceau de feuilles sèches de l'avant-dernier automne ?

Un arbre pour me pendre. Vous direz qu'il n'y a que l'embarras du choix. Et bien, c'est justement.

— Il ne faut pas faire ça, Monsieur, dit-elle pour lui donner confiance. Je vous achète votre corde.

— Il faudrait la payer bien cher.

L'homme semblait plus sale et triste que jamais, avec une espèce de sourire qui essayait de se glisser dans sa barbe impénétrable.

Quelques instants après, femme, cheval, corde, homme échappé à la pendaison, tout ce monde là se dirigeait vers une écurie de la Porte Dauphine. L'homme tenait le cheval par la corde et celle-ci s'était mise à lui réchauffer agréablement la paume de la main.

Sir Rufus n'eut pas de peine à devenir cheval de trait. Il promenait régulièrement sa fiancée et les jours coulaient pour eux avec bonté.

— Au Bois, mon ami, lui disait-elle, du fond de son tilbury, comme si elle se fût adressée à son cocher. Tu seras gentil de prendre par l'avenue Bugeaud. Il faudra que je m'arrête chez le teinturier. Oh ! je n'en ai pas pour longtemps. Puis nous ferons le tour de Longchamp et tu rentreras par les Acacias.

Et elle montait en voiture sans plus s'inquiéter de la route.

Sir Rufus-cheval devenait vulgaire au contact des palefreniers.

— Je fais mon boulot sans m'en faire, pensait-il. Et ce n'est pas désagréable de promener une poule qu'on regarde beaucoup.

On la regardait tant qu'un jour elle ne fut plus seule dans le tilbury. Le jeune homme qui l'accompagnait avait une façon très humiliante d'offrir au cheval des morceaux de sucre tirés de sa poche et encore revêtus de grains de tabac.

L'intrus était de toutes les promenades et le cheval, fort occupé à écouter la conversation des jeunes gens, en oubliait de lever les pattes de devant. Il voyait bien, pourtant, que ce jeune homme n'était qu'un camarade, un garçon sans importance, qu'on promène au Bois, et puis c'est tout, et à qui la fiancée n'avait certainement rien dit des antécédents humains de son cheval.

Un jour, dans un tournant, comme Sir Rufus se jetait maladroitement sur un trottoir, il entendit le jeune homme dire avec colère :

— Non mais a-t-on jamais vu un cocu pareil ! Oui, tu as raison, nous allons le faire châtrer à la première occasion. Il en sait beaucoup trop sur nous deux, avec ses oreilles soupçonneuses qui ne perdent pas un mot de ce que nous disons.

A ces mots, le cheval renverse un arbuste, et lance le couple contre un platane, et les voilà maintenant, le garçon, le crâne défoncé, la jeune fille, épargnée dans l'herbe, à quelques mètres de son ami qu'elle désigne dans la mort, d'un index charmant et encore amoureux.

Sir Rufus redevenu homme, dans un complet gris absolument neuf et semblable à la robe du cheval, immobile sous le collier, l'attelle et la sous-ventrière de son harnachement, regardait le drame entre les bran-
cards. Il essaya d'enlever le mors et la gourmette, mais empêtré dans les courroies et les guides, ce n'était vraiment pas facile, d'autant plus que ses gestes étaient encore un peu chevalins. Oh ! il avait grande envie de se débarbouiller.



Floris Jespers

LE VOYAGEUR ASSIS

par

ROGER VITRAC

P O È M E À D I R E

(Lentement et en détachant les syllabes)

Cet œil fixe, sur la braise,
d'un homme, le journal à la main,
qui partira, me pèse.

Il n'y a qu'un œil qui me plaît :
l'œil du chien.

(Tragique)

Que veut-il (*un temps*) l'homme ? — Qu'on le trouble !
Il répond (*crié*) : Arthur !

(Lyrique)

La pensée, tourmente des mouches
et la valise énigmatique sur le mur...

(Avec éclat)

Le voyageur assis me touche.

(Restrictif et en confidence)

Vous dites bien : J'entends Azur.

(Mouvementé)

Eh ! La prairie où la fonte tourne,
La prairie tourne à fond de train.

(Avec colère)

Le voyageur montre le poing
Eclatant soudain — Quelle fourche !

(Tristement)

Elisa, dit-il elle est seule !
Et le train part comme une meule.

(Echo)

Elisabeth !

(Lyrique)

O duvet soufflé d'un cageot !
Pigeon charbonneux de l'attente !

(Simple)

Le voyageur assis a chaud,

Et la plume aussi le tourmente.

(Crié)

Ouvre ton couteau !

(Rythmé uniformément)

Ouvre - ton - couteau - ouvre - ton - couteau

Ouvre - ton - couteau — Arthur — ouvre - ton - couteau !

(Avec douleur)

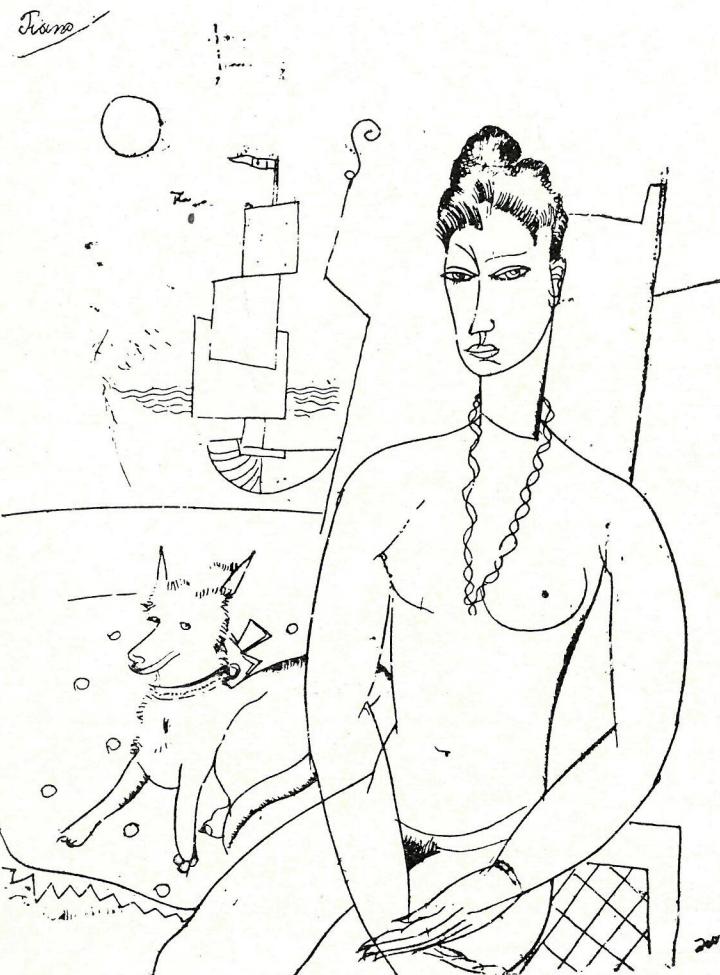
Elisa ! dit-il, Elisa ! dit-il

(Changement de voix)

Vous dites bien, j'entends Azur...

(Nettement)

E - li - sa - beau.



Floris Jespers



ABELLE, DAME-TRONC⁽¹⁾

par

GEORGETTE CAMILLE

...Ecoute, non ne ris pas, comprends je n'ai pas d'amie; les femmes me font peur, plus je vais plus elles me déçoivent, et Dieu sait pourtant que j'étais faite pour les aimer. Avec les hommes, c'est plus facile. Mais

(1) D'un livre à paraître chez J.-O. Fourcade, Editeur.

comment s'y reconnaître dans ce monde singulier dont elles s'entourent, plein de détours et de fausses pistes. Alors, rien. Toujours cette grande solitude. C'est à peine si j'ose parler de ma timidité envers elles. Je suis maladroite. Je ne sais quoi leur dire; je vais comme ça, en les regardant profondément, pleine de gravité et de tendresse; alors elles s'échappent par toutes sortes de prétextes, et la vie devient tout de suite une aventure ignoble, chargée de sens et de continuité. Ou bien, tout d'un coup, je veux leur expliquer; et naturellement, ces pauvres chères, les voilà effrayées, parce qu'il faut bien compter avec le goût qu'elles ont de la sécurité et du confortable, l'espoir que jamais l'espoir ne se réalise, la peur de l'inconnu, c'est-à-dire d'un sentiment profond qui pourrait les arracher à elles-mêmes, l'amour infini des obstacles que rencontre la connaissance pour surmonter l'habitude de penser, oui, au-dessus de tout, le goût d'une peur unique qui les retient comme le mouvement perpétuel de la mer, de la croissance et de la vie. Alors, je me rejette du côté des hommes, et nous jouons ensemble comme des chiens, ou nous courrons comme des chevaux, ou encore nous nous saluons gravement comme des gens du même métier. Ça ne m'apprend rien. Je suis toujours entre deux buts, en promenade, en congé. C'est affreux.

Autrefois, j'étais heureuse. Enroulée de santé et de joie, pure d'une jeunesse incroyable. Heureuse; d'une joie que je ne soupçonne pas parce que c'est la même depuis toujours. Pendant vingt ans, des matinées, toutes pareilles, près d'un balcon, devant une glace où je me regardais jusqu'à tournoyer sur moi-même, où je chantais, dansais et trouvais ma fin en mes mains ouvertes. Le soir, des histoires que je me racontais dans mon lit, où toujours je berçais des garçons malades dans mes bras. Enfin, la vie particulière mais universelle, protégée par les bornes les plus favorables.

A part cela, dès l'âge de quatorze ans, une grande quantité d'êtres plusieurs fois par jour. Ils étaient chargés de toutes sortes de confidences à propos de leurs enfances malheureuses. Tous, ils tenaient à anéantir le passé, tout le passé jusqu'à cet instant où ils étaient si bien avec leurs têtes sur ma poitrine. Parfois, ils s'attardaient à des femmes très belles, plus âgées qu'eux, qui ne répondraient pas à leurs lettres, qui devaient être tout à fait folles et qu'ils retrouvaient en province. (Ici, des détails, la plupart inutiles, sur la conformation physique de ces femmes, leurs maladies, leurs tentatives d'avortement.) Des rendez-vous sous les réverbères, avec des garçons très pauvres qui s'étaient brouillés avec leur famille pour venir à Paris; des après-midi entières passées au cinéma, dans des taxis ou ailleurs, des mains pressées dans des trains sous les couvertures, des promenades dans les jardins publics des quartiers éloignés, des projets d'émeutes dans les maisons désolées des gares, tout ce qui constitue dans l'ignorance les plus purs moyens d'exaltation. Chaque fois, une fois pour toutes. Une profonde innocence envers l'amour. Préparée, j'étais à tout recevoir : ceux qui mouraient de faim et qui acceptaient toutes sortes de métiers pour faire vivre la femme qu'ils aimaient; ceux qui avaient été battus par leur père un jour à l'âge de dix-sept ans et qui s'étaient juré de l'assassiner plus tard sans qu'on n'en sache rien; ceux qui tout seuls le long des quais voulaient

dresser les barricades; ceux qui au hasard d'un trottoir découvraient qu'ils étaient les fils naturels du personnage célèbre qu'ils haïssaien le mieux, terreur de ces vies qui me transportaient et auxquelles je participais, terreur si j'y pense de toutes ces enfances tragiques passées au bord des étangs, aux frontières des villes étrangères, on me réclamait en échange la limite extrême de ma joie. Désormais, à la chaleur d'un feu, à côté de petits chats dressés qui au commandement se mettaient à danser sur leurs pattes de derrière, que pouvais-je faire sinon traîner à la suite de ces ombres, parce qu'on était vraiment si malheureux, (au delà de tout ce qu'on peut imaginer) si profondément malheureux que longtemps après, cherchant encore à se protéger, on ferait tout pour la combler : cette douleur.

Dans la maison, tout le monde veillait sur moi. Je n'avais jamais eu faim, ni froid, ni trop chaud. Je ne me rappelais pas avoir mal dormi. Toujours, au centre d'une chaleur qui rayonnait, s'échappait de moi et me revenait du fond de la vie.

Une certaine indifférence envers les événements qui me faisait croire que « vraiment je serais aussi bien, ici, dans la rue, qu'ailleurs ». Parfois, le sens de l'*identité* de toutes choses. Une seule grande force, principe de vie, qu'on retrouve par le collectif. Soudain, malgré moi, en moi, une sensation d'épouvante comme la mort. (Le goût de la poésie, le sens de l'infini, une sorte d'intuition de l'absolu, indépendante de l'imagination ou de la mémoire.) Je la refuse. Tout est facile. Ne tenir à rien parce que j'appartiens réellement à l'espace. Tout cela qui pourrait être encore. Si un jour...

Le matin, je recevais un grand nombre de lettres dans mon lit, dehors j'achetais de belles cravates, le soir j'allais au cinéma ou je marchais au hasard dans les parcs de banlieue. Mais, à la fin des après-midi, il arrivait que j'éprouvassse tout à coup une grande tristesse. C'est ainsi qu'un jour je compris que je ne souffrais pas des manques, mais de tout ce qui était de trop dans l'existence. Je commençais à déblayer. Je procédaits par à coups, et la nuit, je continuais en dormant. Au réveil, la moitié du travail était fait. Je déblayai si bien que quelque temps après, je me retrouvai parfaitement seule. Depuis, la solitude ne m'a plus quittée.

Parfois, j'éprouve encore une compassion infinie pour tout ce qui se meut en un semblable égarement.

Pourquoi faut-il que l'exaltation continue où je suis n'existe qu'à l'état d'exception chez les autres? Et quelle mort est-ce que je me prépare, moi qui suis si pleine de légèreté, indécise, et soudain secouée d'une force terrible.

Qu'on aime un homme, une femme ou un cheval, c'est la qualité de cet amour qui importe, avec cet abandon, une grande douceur dans l'intelligence, le sentiment de ce qui a été pensé dans le délire, créé dans la torpeur, et la conscience de tout ce qui arrivera à cause de ce présent. C'est pourquoi pendant les quelques jours qui précédèrent mon crime, je me glissais, dès le matin, devant la parade de la Foire, et que

j'y restais jusqu'à la nuit perdue dans un vertige au centre duquel s'allongeait infiniment la Dame-Tronc. « Chère Abelle, qu'importe que vous soyiez privée, pensais-je. Ne suis-je pas pareillement ligotée avec mes deux jambes; ne suis-je pas lente en mes démarches, pesante quant à l'esprit critique, quoique lucide, il est vrai, et d'une façon toute particulière, dès qu'il s'agit de l'instinct... » Ainsi, je me laissais aller un peu à droite, à gauche, déjà dissoute, et tout à coup me retrouvant entière devant un être qui me fixait. Nous avions ensemble d'étranges conversations. Je la sentais à moi, et comme elle m'enchaînait! Parfois nous atteignions des régions hors de durée où tout devenait transparent, sans analogie ni dissemblance, où nous étions réunies sur le même plan. Soudain nous ligotait un grand silence, et lorsque nous en sortions, nous nous retrouvions étroitement embrassées. Je restai un assez long temps abandonnée à la Dame-Tronc que je n'avais pas encore osé approcher.

A aucun prix, je n'aurais consenti à l'appeler la première. Je ne la voulais, ni dans la faiblesse, ni dans l'ennui, mais au point le plus pur d'elle-même, à l'instant que le trouble, l'exaltation, l'élan le plus désordonné, le détachement le plus conscient, la folie la plus étonnante, l'appétit et le désir de se renoncer, se mêlent dans une langueur et une violence adorables.

Je te tiendrai à cette hauteur. Je te porterai plus haut que moi. Et sache que je ne te permettrai jamais de devenir étrangère à toi-même.

Comprends, lui dis-je toujours à l'aide de ce muet langage. Comprends: je voudrais que ma vie soit faite d'innocence, de vérité (quant à moi-même) et de profondeur. Pleine de lenteur, et de lourdeur, que tu sois en ma possession et pourtant libre; et que tu ne puisses rien à moi. Vois comme tu m'enchaînes! Chère femme, je peux être à toi comme l'âme est au corps, le mot à la bouche, car je suis *toujours* en l'état où tu ne te trouves qu'à de rares instants, et à des étendues que peu d'entre vous ont le pouvoir de soupçonner. Pour y parvenir je n'ai employé que des moyens humains, les plus limités à l'humain, et les mots que vous répétez sans les entendre: Père du siècle à venir, force des martyrs. Dieu engendré et non créé qui s'est *incarné*, qui a parlé par les Prophètes. Je crois à la vertu des symboles et des gestes magiques qui écartent ou groupent toutes les forces dont nous sommes les détenteurs, à l'Esprit qui parle par ma voix. Et nul besoin de drogues en ces nuits où morte je restais en cet état d'extase et de voyance qui fut pour moi le seul mérite de ma vie.

Longtemps, nous parlions dans la nuit. Et nous étions l'une à l'autre sans restrictions. Car il ne peut être question de morale accidentelle, mais d'une vérité qui est celle de chacun.

Ainsi, chère Dame-Tronc, posée devant moi sur la table, comment ne t'aurais-je pas aimée? Hein, quelle aventure, Dame-Tronc bien vivante avec ta tête de coiffeur, ton buste volé ce soir à la Parade, roulé malgré tes cris dans mon pardessus, et dans ce taxi pressé contre moi; buste dans mes bras, visage sans suite enfin trouvé, tronc qui semblait surgir

de moi, posé en équilibre sur mes genoux. Je touchais vos épaules, votre poitrine, votre taille, vos hanches qui commençaient à enfler, tronquées, coupées, votre dos de peluche garni de valenciennes, et ce visage avec la bouche que je baisais malgré vos larmes, avec les yeux dont je tirais un à un les cils comme les feuilles d'une marguerite : « Tu m'aimes un peu, beaucoup, passionément » passionément, Dame-Tronc, malgré ta colère, oui, oui j'en suis sûre. Au reste, je n'aime que les visages. C'est vrai, quand j'étais petite, je mettais à côté de moi sur l'oreiller, la tête de plâtre d'un Apollon dont le froid la nuit sur ma joue me faisait frissonner de peur. Ah, ah, que l'histoire de la révolution me fut facile à cause des dix mille têtes coupées qu'on avait incrustées dans les murs de Moscou, et celle de Madame de Lamballe que je croyais apercevoir au dessus des arbres du boulevard Péreire. Tiens, tiens, pâlis, serre les yeux, ferme la bouche, je saurai bien te forcer à les ouvrir; tes cheveux, je les couperai avec la peau et je les mettrai sous verre si tu n'es pas sage.

Voulez-vous du thé, aimez-vous les bonbons? Ceux-là, les roses pour les dames-troncs, justement comme ça se trouve. Mais n'ayez donc pas peur, en voilà une idée! Quel âge avez-vous? Vous ne voulez pas me répondre? Bon. Et comment vous appelez-vous? Rose, Asphodèle, Violette? (1) Je le parierais, c'est un nom de fleur pour qu'on vous cueille, qu'on vous respire et qu'on vous mange. Aimez-vous les fleurs? Les lys, les pivoines, les larges fleurs des serres avec leurs auréoles tournantes qui vous font vaciller sur vous même. Mais vous êtes troublée! Connaitriez-vous donc l'équivalence de toutes choses et le pouvoir des plantes au silence de ces jardins d'hiver d'où l'on ne peut plus sortir quoique toutes les vitres soient vides. Car, si chaque plante est bien en vie, elle est aussi dans un rapport particulier avec ceux qui l'approchent, et elle produit dans l'organisme des phénomènes qui sont tous mystiques dans leur nature. Depuis que j'ai appris à reconnaître l'ache-menidon qui est sans feuilles et dont les racines forcent les malfaiteurs à confesser leurs crimes, le manicum solanum qui produit des visions ravissantes, la belladone qui donne du courage, l'ivraie le vertige, et le lycopersicum qu'on appelle aussi pomme d'amour, depuis que j'ai compris que toute la différence qui existait entre elles venait de la force vitale puisée dans le sol où elles croissaient et qui remplace chez les végétaux les forces physiques du règne minéral, depuis que les baies du laurier m'ont fait tomber dans un sommeil profond d'où seul le cristal de roche a pu me tirer, et que la fleur du lys blanc m'a rafraîchie parfaitement, je ne sépare plus ma vie d'une unité dont je suis à la fois l'essence et la substance, la durée et la fin.

Mais regardez-moi, chère dame-tronc? Là, embrassez-moi. Que vous êtes jolie, Madame, avec vos petites oreilles. Voulez-vous des brillants en sautoirs, en colliers, en broches, en pavés, afin que tout votre buste soit constellé comme un lustre au plafond, ma belle fille-étincelles. Enroulée dans une couverture, je vous emmènerai au Bois et nous nous promènerons; je vous poserai près de la fenêtre au fond de la voiture;

(1) Ceci fut écrit en décembre 1926. Ce n'est qu'en juin 1929 que j'ai vu, à Luna-Park, Miss Violetta, femme-tronc, et que je l'ai reconnue.

on dira : la jolie femme; et ce sera encore vous. Nous ferons aussi de longs voyages, et il faudra prendre de grandes précautions à cause des vagues qui pourraient vous emporter en vous prenant pour une sirène.

Comprends, dame-tronc. J'ai assez de vivre contre moi. Je suis restée longtemps attachée à toutes sortes de prétextes, et maintenant me voilà redevenue simple comme une enfant. Il n'y a qu'un état au monde : l'amour; mais un amour infini qui s'étend sur toutes les créatures à travers une seule. C'est en la qualité de cet amour que je suis à tous les instants.

Si je m'approche de toi et que je te parle comme à une femme ordinaire, c'est que je ne vois rien qui te différencie de moi. L'état où nous sommes est-il moins tragique qui fait que chaque mouvement nous ligote davantage et nous éloigne de nous? Encore moins me viendrait-il l'idée d'avoir pour toi quelque pitié, car si ton état pouvait m'inspirer un sentiment singulier, ce serait celui de l'admiration. C'est pour moi une situation d'exception que d'échapper de quelque façon à la loi commune des homines.

Quelle réalité t'a appris que tu étais privée? Je voudrais que tu puisses voir comme moi (1) la pénurie où sont les êtres. Ton étrange condition n'est pas un manque, car il suffit que tu sortes de la représentation ordinaire où l'on nous tient pour que l'on s'attache à toi comme à une preuve de possibilité.

Quant à moi, je ne divise pas la réalité entre la vie et la mort. Et je ne connais pas la joie de me limiter. Longtemps, j'ai cru que j'étais incapable de m'attacher mais je m'aperçois que s'il m'était impossible de m'arrêter à l'individu, c'est que j'aimais tous les êtres d'une façon admirable et infinie.

Je m'approchais d'eux avec avidité, sans jamais chercher si je gagnais ou si je perdais à ce commerce, mais dans l'inconscience et avec beaucoup d'innocence.

Comprends aussi que jamais je n'ai rencontré celle que j'aime et que jamais je ne reverrai le seul homme que j'ai aimé; jamais plus qu'en ces rêves où je me suis abandonnée dès l'enfance avec la certitude qu'ils étaient la seule vie nécessaire; jamais plus qu'en l'esprit qui me conduit aveugle et sourde au milieu des rues des villes, toujours vacillante. un peu au dessus de moi-même.

Je voudrais que vous disiez de moi : Cette exigence qui rendait avec elle la vie merveilleuse et si difficile; même aux moments les plus heureux, on se sentait pris d'un grand vertige et on se demandait où l'on allait. » Je t'aimerai à la condition que tu gardes cette rigueur que je t'apprendrai à avoir dans la vie.

Mais répondez, chère Abelle. N'oubliez pas qu'à la Parade, c'est vous qui m'avez appelée : « Prenez des premières. On est mieux et attention à la marche... » Puis, à l'instant que je payais : « Vite, saisissez-moi par le cou. Ça tient bon. Allez-y. » Enfin, dans le même temps, ce visage radieux et mélancolique, votre bouche à ne pas croire et ces grands soupirs qui me faisaient fermer les yeux. Qui donc pensait pour

(1) Sourde, aveugle, mais resplendissante en de brefs éclairs.

deux? Moi, moi sans doute, quoique j'eusse été incapable d'exprimer le moindre mot tant je me sentais à la fois dénuée et comblée, mais quelque chose en moi, la partie la plus *vivante* de moi-même, s'était échappée qui marchait devant nous en souriant avec beaucoup de délicatesse et de discrétion. Or, vous saviez à quoi vous vous engagiez. Car, tu n'ignores pas que je suis plus forte que toi et douée des plus grands pouvoirs... hélas, Abelle, comme me voilà misérable! Peut-être chez les hommes à venir qui seront créés et qui vivront dans des conditions favorables, cet élan sera-t-il un état habituel. Pour moi, je suis encore à l'époque de toutes les douleurs dans l'isolement. Mais, ensemble, nous les verrons ceux qui seront, avec la connaissance des choses supérieures et de la Réalité. Il n'y aura plus d'idéalistes de la nuit, de simulateurs du cœur, de parvenus de l'esprit, de maniaques de l'érotisme, mais des hommes connaissant leurs pouvoirs, j'entends leurs limites et leurs fins. Débarassés du mouvement qui retarde, de la parole qui diminue, impuissants à se dégager de tous les liens de la curiosité et du changement, comme ils sont malheureux, aveugles et sourds ces petits hommes de cet instant. Enfin, j'oublierai tous ceux qui m'ont pervertie par l'exaltation de la vie à tout prix, le goût de l'agitation, ce besoin de dévorer, de se nourrir les uns des autres (ceux qui me plaisaient étaient tellement noyés!) et toutes les femmes pesantes dans la frivilité. Elle finira bien par éclater la délivrance que nous devinons, depuis si longtemps finie et prête en nous.

Allons parle, parle ma naufragée. Que toutes les visions du monde, les suicides d'hiver et les hommes adorables surgissent pour nous protéger. Mais c'est un secret? Plus près dis-tu... Ah, putain qui me crache à la figure, sale putain, sale, sale!

Parce que je n'ai pas voulu de toi dans l'exaltation de la stupeur mais dans la conscience, je te laisserai sur la cheminée et je te donnerai au chat. Tiens, tiens, je te lancerai aussi à une grande vitesse à travers la chambre; j'entends déjà un gémissement sourd sous le volant du canapé; puis, te ramassant avec un certain dégoût, et t'installant sur mes genoux malgré tes cris, je t'enfoncerai des épingle une à une dans les seins. Te voilà toute dégoûtante de sang dans la baignoire. Alors, le chat reviendra, et malgré la peur que tu as, il te reniflera avec son petit nez noir et tu sentiras ses petites moustaches sur ton visage, puis il t'enverra rouler d'un coup de pattes. Prise à ton propre poids, tu roules comme ça, tu rebondis au long des murs, tu te cognes aux pieds de la table, et le chat boit tes larmes.

J'achèterai aussi un grand nombre d'oiseaux qui se poseront sur ta tête, parce que tu m'as déçue. D'abord, ça t'amuseras. Il semblera que tu aies de jolis chapeaux à plumes, mais bientôt tu te mettras à crier, à m'appeler par toutes sortes de noms orduriers. Et voilà que je suis obligée de fermer la fenêtre.

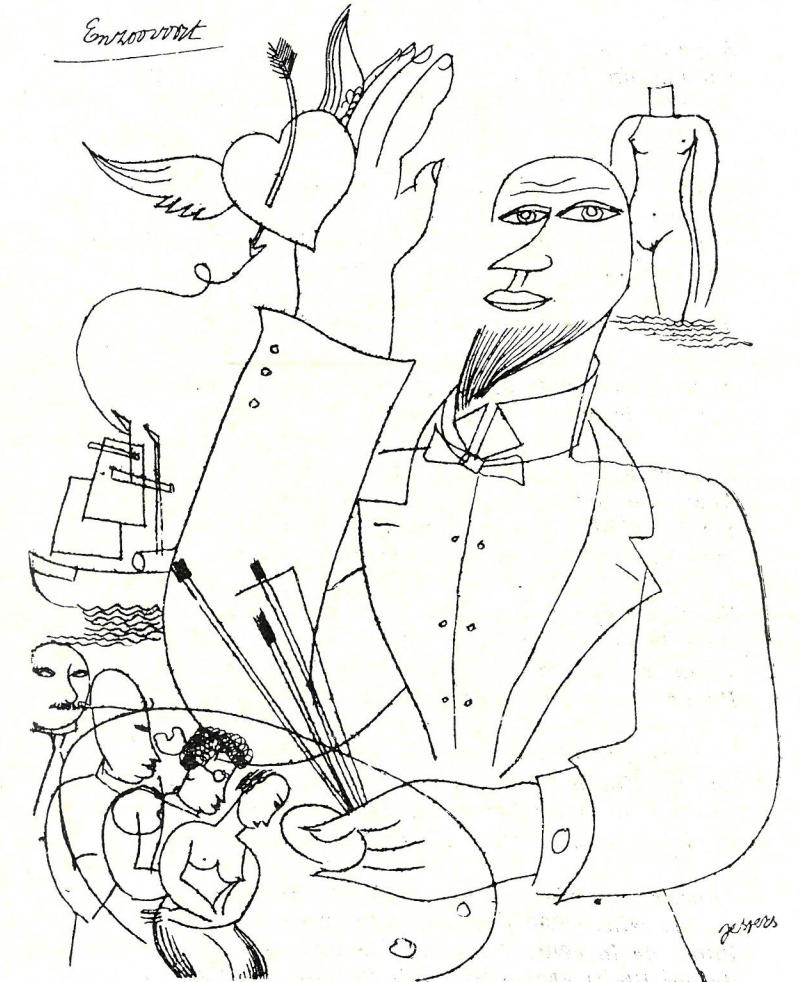
Or, pour se venger, qu'imagine-t-elle? D'imiter maintenant
sement d'un enfant. Quelle horreur! Et moi qui ai si peur du :

« Tais-toi, sale fille, ou je te jette par la fenêtre. »

— Oseriez-vous?

Comme la vie serait simple si je pouvais avoir à moi un être de la qualité de ceux que j'ai rêvés ou que j'ai rencontrés et qui ont disparus.

Comme me voilà abandonnée.



Floris Jespers

LE VENT DU SOIR

par

JACQUES BARON

*Ecoutez soyez belle vous qui pleurez sans cesse
Ecoutez ma chanson Je vais parler pour vous
Tout est nu sur la terre tout est nu dans le ciel
Tendez vos mains de feu d'où la lumière est née*

*A peine une petite lumière clignote-t-elle
comme un falot dressé devant les yeux hagards
des chats huants dans la nuit qui tremblent et qui s'agitent
sur le charnier du temps perdu*

*A peine sur la mer immense de ma vie
Les cris d'oiseaux multiples appellent la terreur
A peine un vieux corbeau mourant me dit Pardonne
Pardonne-moi d'avoir tant déchiré ton cœur*

*A peine le jour naît A peine écoutez-vous
de votre lit réveuse la chanson du Je t'aime
A peine êtes-vous née A peine êtes-vous belle
A peine je vous chante A peine ai-je pleuré*

*Ecoutez jeunes filles celui qui vous appelle
Avec dans les mairs la fleur des crucifiés
par la foi de l'amour et pour l'amour de celles
qui s'enfuient toutes nues devant l'obscurité*

*Ecoutez Répondez au chant qui vous adore
Dans la nuit du présent sans repos sans asile
J'implore des baisers devant toutes les îles
Enchaîné par vos yeux je veux rentrer au port*

*Je veux devant vos yeux tracer le fossé sombre
qui signifie la loi magique du plaisir
Je veux que vous buviez dans le palais du songe
le vin de mes sanglots et le sang de mon cœur*

*Je veux dire très haut et très loin la louange
de vos seins magnifiques attachés à vos bras
Pilote de la chair C'est dans la tiédeur chaude
de vos lits O charmantes que je chante la joie*

Ecoutez les échos de cette nuit d'orage

*Et la nuit tombe sinistrement
Comme dévale de la colline
Un hideux vieillard révoltant
Tout couvert de la poussière terrible de la tombe*

*Il passe
Et de sa poche tombent des méduses
des os desséchés comme les souvenirs
La lumière se promène avec un éventail
La gorge du pigeon s'ouvre en deux
La terre se révolte à l'intérieur de sa voix*

*Un banc devant le cimetière Montparnasse
est pour moi plus qu'un monument historique
L'étincelle des adieux*

*As-tu connu les belles chansons de porcelaine
Et la terreur du rat dans les gares de banlieue
As-tu connu le violon du cordonnier
et la chaleur des prismes de Manhattan*

*Les vieux corsaires ont les dents rouges
Le sang est monté au plafond
Si tu attends que mon cœur bouge
Ne fais donc pas tant de façons*

*O filles O femmes
Rêve rigide étendu comme une épée sur la table
La tête dans mes mains j'attends le chant du cog
pour m'endormir toujours
avec celle à qui ma vie est confiée
Ah que je voudrais être fier
fier comme un corsaire qu'on attend à la maison
avec une soupe au lard et des yeux bienveillants*

*J'ai marché longtemps Ma voix est assurée
La voilà celle qui est belle
Comme l'épanouissement des cinq doigts de la main
Venez toutes o mes amantes inconnues et déracinées
Que je couronne la beauté exquise qui m'enivre
dans le temps reculé ou je lui demande pardon*





F. van den Berghe.

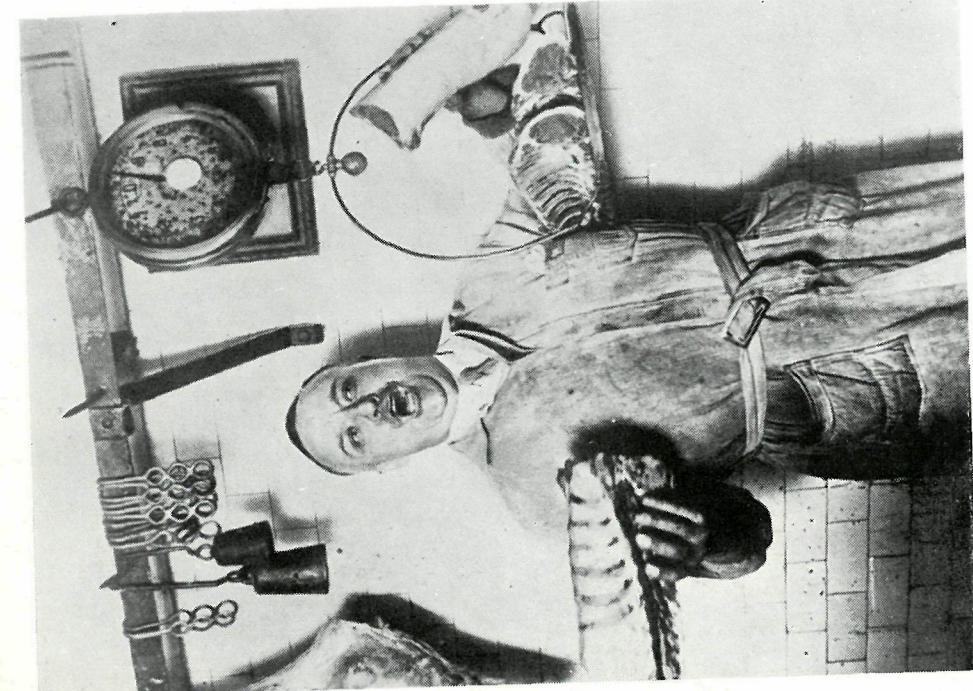
LES MYSTÈRES DU METROPOLITAIN

par

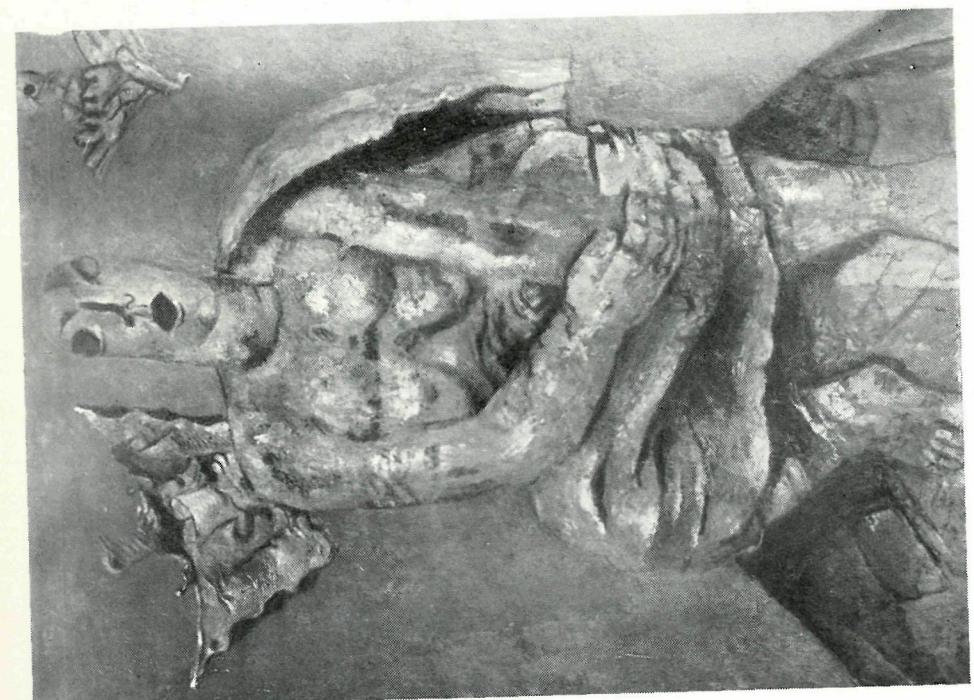
ROBERT DESNOS

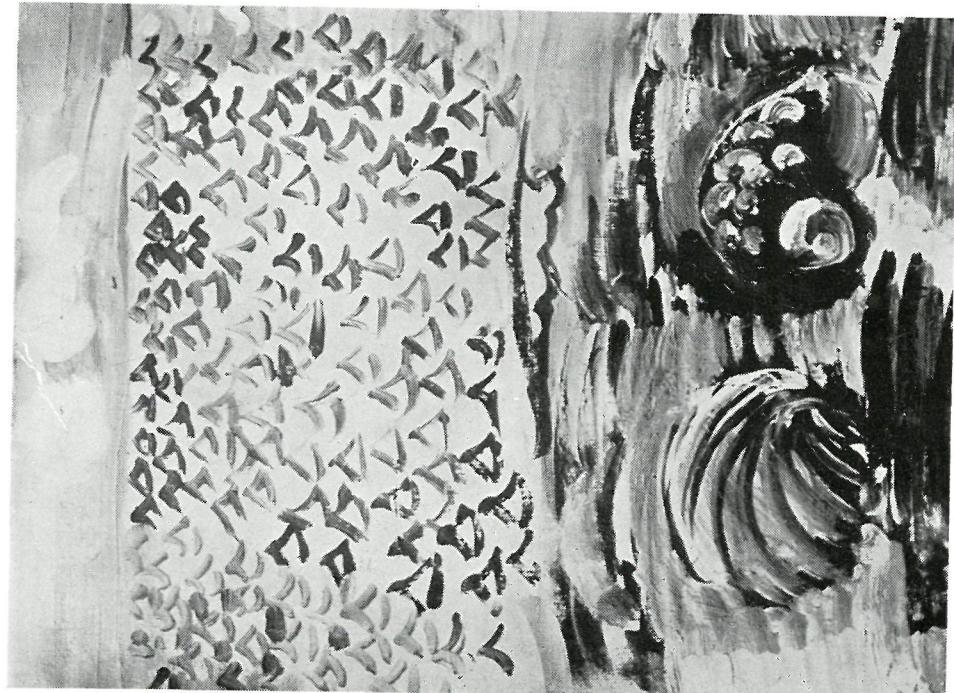
SCENARIO DE FILM SONORE ET EN COULEURS

- I. Panorama d'une calme campagne. Des collines, des champs, des moulins, des fermes, une rivière, des haleurs tirant une péniche, un train, un passage à niveau, un pont métallique...
- II. Au milieu d'un champ de blé une jeune et jolie femme habillée à la mode second Empire (crinoline, petit chapeau sur l'œil avec « suivez-moi jeune homme ») cueille des bleus
- III. Dans une rue de Paris, une station de métro « moderne style »
- IV. Une foule énorme s'engouffre dans l'escalier de la station. On remarque un vieux général, un encaisseur de banque, une grosse femme portant un panier, un cuirassier, un sergent de ville, un



Nourritures





Raoul Dufy : « Coquillages » (1915)

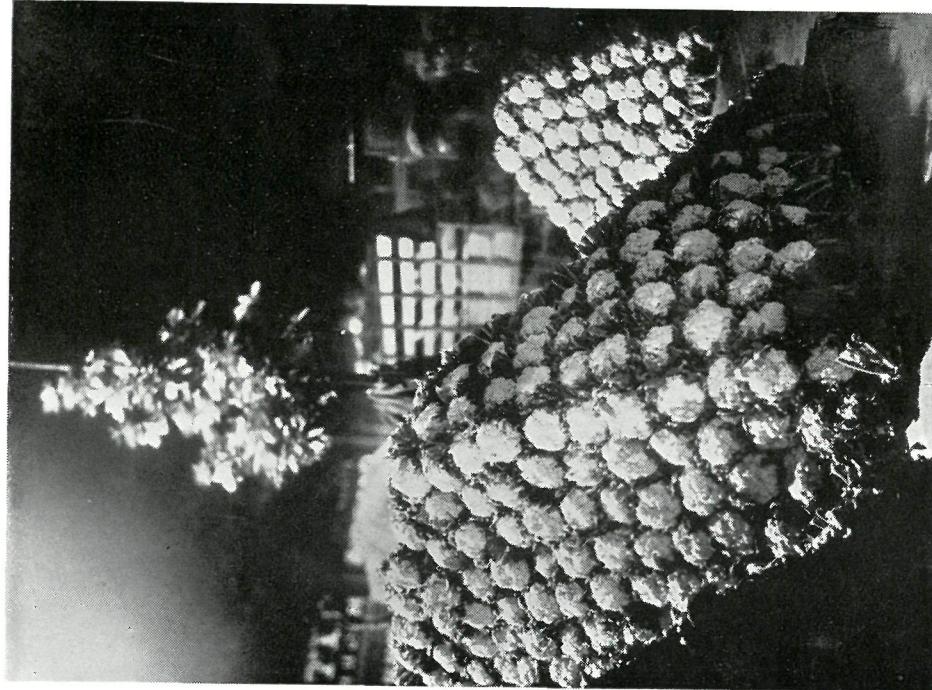


Photo Germaine Krull
Les choux-fleurs

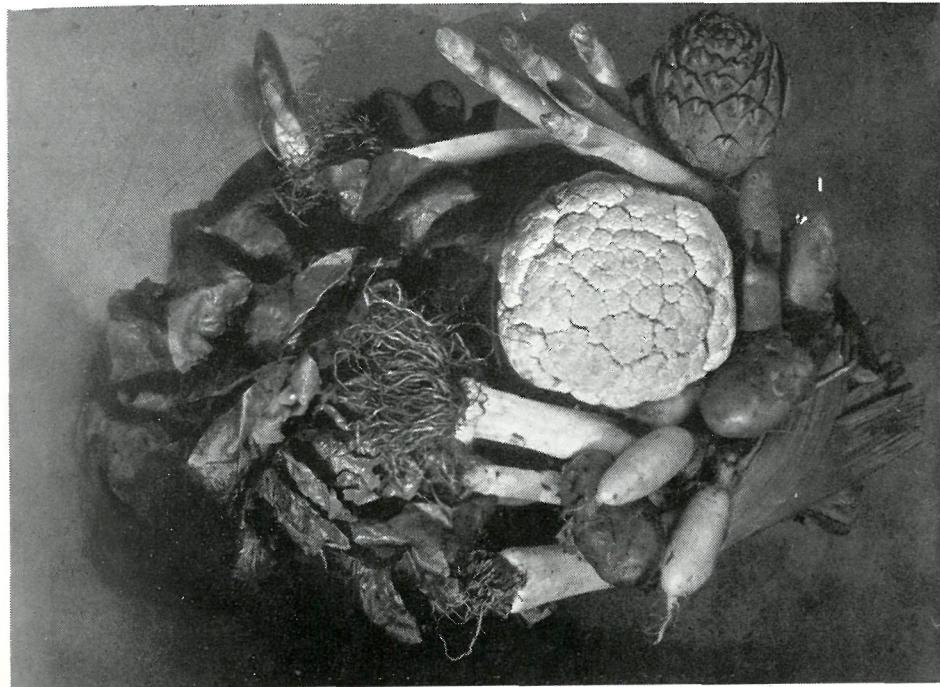
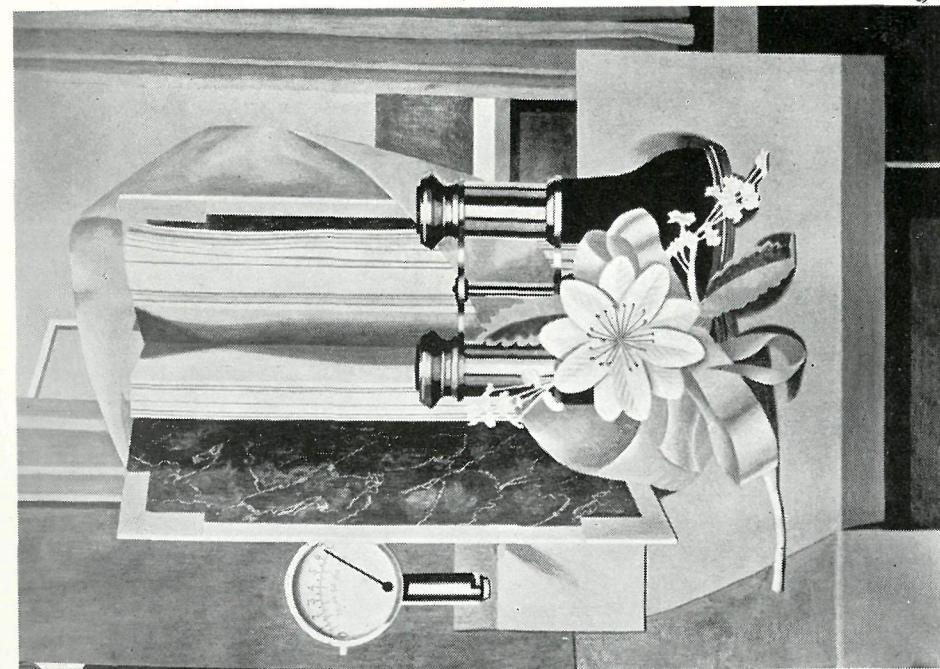
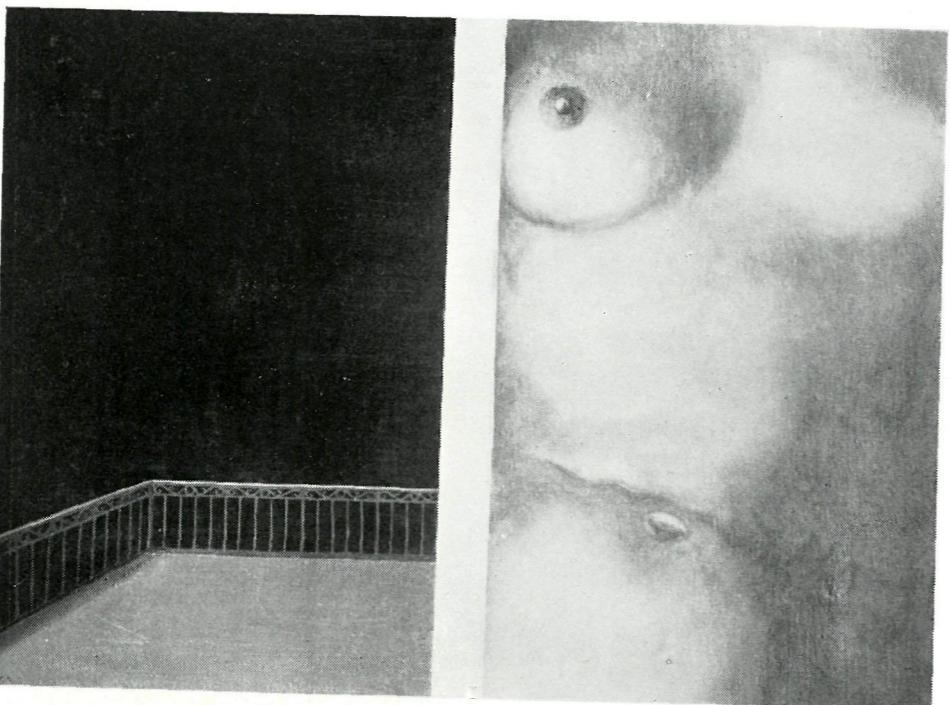


Photo Germaine Krull
Bouquet de légumes



Edward Wadsworth : Nature morte



René Magritte : « Le symbole dissimulé »



Photo Germaine Krull

Boucherie

mendiant, un pêcheur à la ligne avec ses instruments, un vieux beau, trois petites filles, une multitude d'hommes et de femmes dont les quatre cinquièmes sont ridicules comme dans la réalité : bigles, boiteux, borgnes, bossus, nez trop longs, nez trop courts, nez de travers, chauves, chevelus, bouches ouvertes, oreilles horribles, ventres flasques et volumineux, pieds trop grands, parapluie sous le bras, chapeaux grotesques, manières affectées, fausse élégance, etc...

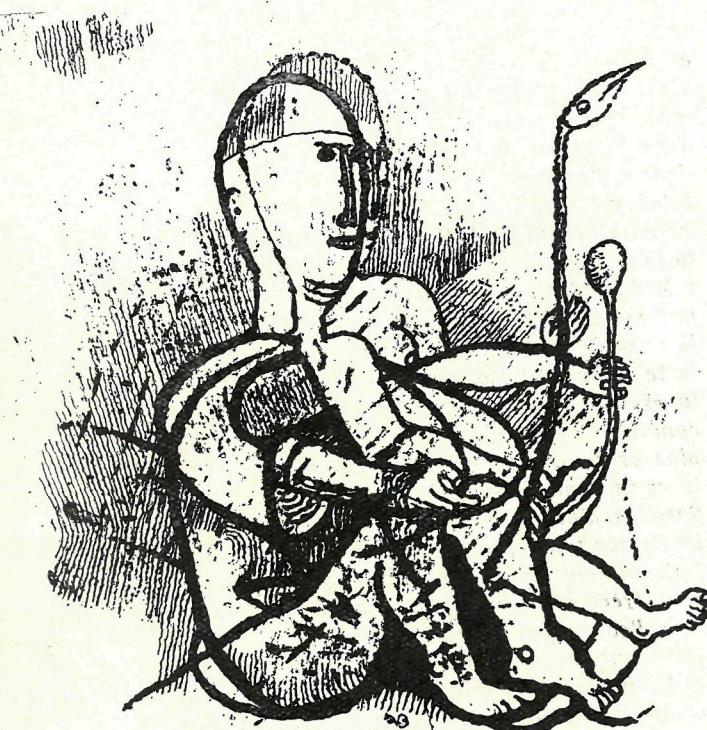
- V. La buraliste de la station. Sur un coin de son guichet elle écrit un interminable poème. Des masses de feuillets s'empilent à sa droite
- VI. La foule attend devant le guichet, et grossit de minute en minute. La rue est « noire de monde »
- VII. Les rues avoisinantes s'encombrent à leur tour.
- VIII. La buraliste écrit toujours et compte les pieds des alexandrins sur ses doigts
- IX. Le quai désert dans le souterrain
- X. Le poinçonner dort
- XI. Le chef de gare fait des réussites
- XII. Des rames de métro passent, désertes
- XIII. Les affiches des murs s'animent. La hollandaise du cacao Blooker s'avance énorme. Un ours blanc la suit. Le Pierrot de la ouate thermogène s'enfonce, lumineux, dans les ténèbres du souterrain. A peine a-t-il disparu que les lettres de Dubonnet jaillissent l'une après l'autre des ténèbres et tombent sur le sol où elles se cassent. Les bouteilles de l'eau de Javel « La Croix » se brisent. Le lion noir surgit à son tour suivi des deux oies du pâté de foie « Marie ». La salamandre étincelle de tous ses feux. Les bonshommes du réglisse Florent passent sur la voie, poussant une énorme boîte de réglisse. La lune des « Pâtes » voltigeant dans l'air et des multitudes de peintres du « Ripolin » se jettent de la peinture blanche au visage. L'éléphant du Nil et sa pancarte emporte le bébé Cadum sur son dos... etc...
- XIV. Les rues avoisinant la station. Les agents ne peuvent contenir la foule
- XV. Les gardes municipaux qui chargent
- XVI. Des blessés que l'on transporte dans une pharmacie
- XVII. Une maison qui flambe
- XVIII. Les pompiers qui arrivent
- XIX. Une barricade : un arbre déraciné sur un boulevard, une automobile renversée, une voiture à bras, une roue cassée gît sur le côté
- XX. C'est une émeute!
- XXI. On exécute des prêtres devant une vespasiennne
- XXII. Des foules immenses se déplacent. On se fusille dans les rues
- XXIII. Dans un hangar, la guillotine démontée
- XXIV. C'est la révolution!
- XXV. Le guichet de la buraliste du métro. Elle écrit le mot « fin » au bas de son poème
- XXVI. Elle commence à vendre des billets
- XXVII. De plus en plus vite

- XXVIII. Sur le quai les affiches reprennent leur place
 XXIX. La buraliste distribue les billets à une vitesse si grande qu'on ne distingue plus qu'un tourbillon. Les sous s'entassent dans la cabine
 XXX. Sur le quai la foule prend d'assaut les rames de métro qui se succèdent à une vitesse prodigieuse
 XXXI. Les rues de Paris se vident rapidement
 XXXII. Elles sont désertes. Seul un aveugle passe en tâtonnant.
 XXXIII. Les rames de métro bondées de voyageurs passent dans les souterrains
 XXXIV. Puis sur les voies aériennes
 XXXV. A la station initiale des ouvriers chargent avec des pelles les sous dans les tombereaux
 XXXVI. La buraliste commence un nouveau poème
 XXXVII. Sur le quai le poinçonner dort. Il a un bras en écharpe, l'œil bandé, un pied dans un énorme pansement. Une infirmière veille sur lui
 XXXVIII. De temps à autre passe sans s'arrêter une rame pleine de voyageurs
 XXXIX. Dans une de ces rames les premiers personnages apparaissent : le vieux général, la grosse femme, l'encaisseur, etc...
 XL. Les gens se détournent du pauvre, du pauvre qui mendie
 XLI. L'encaisseur seul est pris de pitié
 XLII. Puis d'un véritable désespoir
 XLIII. Il pleure. Il sanglote
 XLIV. Il donne au pauvre tout ce qu'il y a dans sa sacoche
 XLV. Le vieux général entreprend de gagner la porte pour sortir et ce faisant, écrase un grand nombre de pieds
 XLVI. Bataille. Des parapluies et des cannes sont brandis. C'est une mêlée indescriptible. Des vitres volent en éclats
 XLVII. Dans un coin les trois petites filles pleurent
 XLVIII. Dans un autre coin un accordéoniste joue, les yeux vagabonds
 XLIX. Enfin le vieux général est littéralement projeté hors du wagon par la foule
 LI. Il tombe sur le quai désert et tandis qu'il se relève péniblement et lit le nom de la station « Combat » les deux lanternes du wagon de queue de la rame le rapetissent dans les ténèbres du souterrain
 LI. Le roi François I^e au milieu d'un champ de bataille où les corbeaux s'abattent sur les morts écrit un billet sur son genou tandis que des cavaliers fuient dans le lointain
 LII. Dans la rame. Les trois petites filles sont endormies
 LIII. L'accordéoniste sort de son instrument une botte d'asperges et du pain et se met à manger
 LIV. La grosse femme et son panier
 LV. Le sergent de ville et le cuirassier s'approchent d'elle et lui font la cour
 LVI. Le pauvre devenu riche bavarde familièrement avec le vieux beau
 LVII. L'ancien pauvre marche sur le pied de l'encaisseur qui proteste
 LVIII. Dispute. L'ancien pauvre arrache la sacoche vide et en couvre la tête de l'encaisseur
 LIX. qui, aveuglé, se débat
 LX. et donne une gifle au vieux beau dont le monocle tombe
 LXI. et qui à son tour n'y voit plus

- LXII. Et qui, à quatre pattes, cherche son monocle à travers une forêt de jambes et un amas de pieds
 LXIII. Il arrive près du groupe formé par la grosse dame, le sergent de ville et le cuirassier
 LXIV. Il passe sa tête sous les jupes de la grosse dame
 LXV. La grosse dame pousse un cri et lève les jambes alternativement
 LXVI. Elle pose un pied sur la tête du vieux beau
 LXVII. qui se relève brusquement
 LXVIII. Et se prend la tête dans les jupes de la grosse dame
 LXIX. qui bascule en renversant son panier
 LXX. D'où sort un énorme poisson vivant qui se met à frétiller par terre
 LXXI. Péniblement l'agent et le cuirassier relèvent la vieille dame
 LXXII. tandis que le vieux beau toujours à quatre pattes continue ses recherches
 LXXIII. L'agent et le cuirassier s'accusent mutuellement d'avoir manqué de respect à la grosse dame qui hurle
 LXXIV. Ils dégaignent
 LXXV. Ils se battent en duel au milieu d'un cercle formé par des voyageurs épouvantés qui voudraient fuir, qui se piétinent et dont on ne voit que le dos
 LXXVI. Le poisson frétillant saute entre les jambes des voyageurs
 LXXVII. et d'un bond saute par une vitre cassée dans le souterrain
 LXXVIII. et vole dans l'air
 LXXIX. Il gagne le wagon de tête et vole devant comme s'il guidait la rame
 LXXX. On le voit tantôt dans le souterrain, tantôt traversant les stations, tantôt sur les lignes aériennes
 LXXXI. Le sergent de ville et le cuirassier continuent à se battre en duel
 LXXXII. Le vieux beau toujours cherchant à quatre pattes se rapproche d'eux
 LXXXIII. Il se trouve bientôt sous le sabre et le coupe-choux croisés entre les deux duellistes
 LXXXIV. Le poisson continue sa course devant la rame du métro qui paraît toujours le suivre
 LXXXV. Le paysage change petit à petit. Ce sont d'abord les faubourgs de Paris : des usines, des tramways
 LXXXVI. puis la banlieue : des jardins, des villas, des joueurs de boule, des pêcheurs à la ligne
 LXXXVII. Le pêcheur à la ligne du métro leur fait des signes
 LXXXVIII. Les pêcheurs ne lui répondent pas mais on les voit prendre une grande quantité de poissons
 LXXXIX. qui, lorsqu'ils ont le dos tourné sortent de leur boîte et viennent voler autour de la rame qu'ils accompagnent comme une bande d'oiseaux
 XC. Bientôt la rase campagne apparaît. Des meules de foin. Des corbeaux. Des forêts. Des fleuves. Un oiseau de proie poursuit les poissons, en attrape un et disparaît en s'élevant dans les airs
 XCII. Les duellistes continuent à se battre, le vieux beau toujours à quatre pattes entre eux
 XCII. Les petites filles s'éveillent et pleurent
 XCIII. Qu'ont-elles? Elles ont faim

- XCIV. Que faire? Beaucoup de voyageurs ont faim, tout le monde réfléchit sauf les deux duellistes et le vieux beau
 XCV. Le poisson qui continue sa course aérienne
 XCVI. Le pêcheur à la ligne a une idée! Il prend sa gaule et une ligne, met un hameçon muni d'un asticot et attrape des poissons
 XCVII. Les voyageurs arrachent des banquettes et allument un feu sur lequel on fait cuire les poissons
 XCVIII. Tout le monde mange
 XCIX. On jette les arêtes de poissons par les portières, mais celles-ci continuent à suivre le train
 C. Les duellistes se battent toujours, le vieux beau est toujours entre eux
 CI. Tout le monde s'endort. La nuit tombe. Le croissant de la lune dans le ciel. Les arêtes volantes de poisson lumineuses dans l'obscurité
 CII à CXXI. Succession de jour et de nuits
 Les barbes poussent aux visages des hommes
 Des Idylles s'ébauchent
 Le poisson guide le train qui arrive dans un pays de montagne
 Les duellistes se battent toujours
 CXXII. Voyage périlleux dans les montagnes. La rame glisse cent fois et cent fois manque de tomber en présence de glaciers, de précipices et de sommets neigeux
 CXXIII. Le pêcheur à la ligne, maintenant possesseur d'une longue barbe a encore une idée : que fait donc le wattman?
 CXXIV. En passant par les portes de communication entre les wagons il traverse la rame dont les wagons sont encombrés de squelettes de voyageurs morts
 CXXV. Il arrive dans la cabine du wattman. Celui-ci est mort aussi et réduit à l'état de squelette
 CXXVI. Le pêcheur à la ligne se découvre devant cette victime du devoir
 CXXVII. Brusquement le métro s'arrête devant un lac entouré de montagnes hautes et neigeuses
 CXXVIII. Le gros poisson et les autres volent au dessus des eaux calmes
 CXXIX. Tout le monde descend sauf les deux duellistes
 CXXX. Brusquement surgit un parti de peaux-rouges sur le sentier de la guerre qui gesticulent et entourent les voyageurs en poussant des cris
 CXXXI. Ces cris troublent le vieux beau qui se relève brusquement et se fait scalper par les deux duellistes
 CXXXII. Les peaux-rouges s'apprêtent à torturer les voyageurs
 CXXXIII. Quand apparaissent le vieux beau, le cuirassier et le sergent de ville, celui-ci portant le scalp du vieux beau
 CXXXIV. A cette vue les peaux-rouges s'apaisent et dansent avec les prisonniers
 CXXXV. Arrivent des forains avec un carrousel de vaches
 CXXXVI. Tout le monde, voyageurs et peaux-rouges montent sur les vaches et tournent en présence des grands monts neigeux et du lac tranquille où le gros poisson et les petits s'enfoncent brusquement
 CXXXVII. On les voit nager entre deux eaux et disparaître dans les profondeurs
 CXXXVIII. Le carrousel tourne toujours

- CXXXIX. A Paris! Le métro bondé de monde
 CXL. Dans la rue : des taxis, un autobus, des tramways, des passants
 CXLI. Un homme qui embrasse une jolie femme
 CXLII. A une terrasse de café un consommateur boit l'apéritif
 CXLIII. A une fenêtre assez élevée une femme paraît qui ferme les persiennes.



F. van den Berghe

LA CHUTE

par

RENÉ DAUMAL

*Sur l'or combustible avant les mers et les vents,
à ma droite, à ma gauche, qui n'étaient pas encore,
mes têtes en puissance germaient de cuivre
et les claironnements volèrent.
Mais il fallut une oreille pour les entendre,
et me voici devant moi-même, la bête,
le son se recevait dans des trombes creusantes,
et me voici devant mes plaies, la lumière
sous ses couleurs impénétrables, et l'œil vit
et me voici devant mon couteau, mon regard
dans le miroir au coin de la rue,
devant l'assassin mon double,
ô toi que j'aime seul,
au nom de qui seul j'aime ce que j'aime,
tu m'as dit, l'acier de tes yeux dans les miens morts :
« Moi-même, ô ma peau moulée dans ce trou, dans ce noir,
moi-même, ô toi, à l'envers noir de ma peau,
je te veux tout car tu manques seul à ma plénitude,
je te veux tout car on t'a coupé de moi,
tu es un trou, tu es mon vertige
comme je suis ton eau noire toujours sous tes talons,
plus profonde que n'alla l'enclume depuis les siècles,
tu es un trou dans moi, dans tout. »
Serpent d'or, tu ne t'es pas encore avalé!
Et la mer ton refuge engendrera toujours.
Lui, comme j'allais parmi des flots de pyramides
encastrées sous la voûte et déjà croulant
vers l'eau noire à mes talons,
creva sur moi ses autres d'orages et de vents,
et le hurleur tournaît
et je coulais déjà dans la mer, avec la mer,
les passants de la rue n'allaient plus me voir
dans cette toute transparence, cristal sans bulles...
tout à coup tout fut perdu dans un haut-le-cœur,
mes multiples faces renaissaient à m'assourdir;
je n'avais pas voulu, j'avais crié peut-être,
serpent de mer, cercle d'or des sables où mûrissest tes œufs,
le soleil ton frère couve encore ta graine,
ta gloire et la boue, mes mains,
et tu dis que je vais pourrir!
et tu dis que je vais renaitre!
et tu tournes le chapelet de mes cadavres*

*au fil des tourbillons d'heures et d'astres en haut
et d'océans en bas;
et qui a dit que je vais mourir?
Destitué de mon rôle d'étoile par un fantôme,
ce bouche-trou vain,
trompé, toujours trompé, je cours dans ta gueule, frère,
et tes dents de marbre m'arrêtent
et tu dis :
« C'est fini, c'est fini pour ce tour,
tu n'as pas voulu,
tu n'as pas voulu,
va-t-en vivre avec tes millions de faces, les miennes
et vis et creuse comme une plaie à mon front,
sème le rire du serpent
au bord des mers;
mords la sirène qui te caresse la nuque,
saigne et mords et retourne,
tu n'as pas voulu, c'est fini pour ce tour,
on ne t'a pas trompé.
Et puis écoute pour toujours
et pour tout le chapelet de chapelets de chapelets
de tours et pour toujours c'est moi qui suis
et tourne, trou, faux vide en moi, et crève
quand tu pourras. »*

*Les murs des rues, ils l'ont vue, ma tête,
ils ne m'ont pas vu crever.
Vide de vide de vide! dernier bouillon
retenu par l'écumoire, million de bulles,
mes faces,
vos faces,
vous qui crèverez avec moi!*





F. van den Berghe

DESSIN ANIMÉ

par

JEAN AURENCHÉ

Le fils d'une fée a entendu parler d'une princesse magnifiquement belle qu'il veut épouser. La mère et le fils se rendent au pays de la princesse. La fée crée un train où ils montent. Un génie, ennemi de la fée, lâche une souris qui court à côté de la locomotive. La locomotive roule des yeux effrayés du côté de la souris, puis, comme l'animal se rapproche d'elle, elle se jette au haut d'un talus.

Alors la fée crée un aéroplane. Mais c'est un modèle ancien. Il ressemble aux premiers appareils qui ne s'envolaient pas encore.

La mère et le fils prennent place dans l'avion qui fait beaucoup de bruit, mais ne s'élève pas. Mais sitôt qu'ils descendent de l'appareil, il se soulève.

Quelques instants après, on voit l'appareil dans les airs, emportant la fée et son fils très à l'aise. On s'aperçoit bientôt que la fée et son fils chevauchent un balai juste au niveau de l'aéroplane. Un orage menace. La fée se pose sur un toit et détourne l'orage en modifiant la position de la girouette. Les voilà aux abords du château de la princesse. Un étang l'entoure. La fée touche son fils avec sa baguette. Sa figure est transformée, il est vêtu en fiancé du XX^e siècle, jaquette et chapeau haut de forme.

Il saute dans une barque et se met à ramer. Puis il jette les rames, défonce son haut de forme et lache dans ce tuyau la fumée de son cigare. La barque a l'aspect d'un vapeur qui fend les eaux à toute vitesse. Le fils de la fée aperçoit la princesse debout près d'un pommier couvert de fruits. Il cueille une pomme, en croque la moitié et tend l'autre à la princesse qui l'accepte en souriant. Au comble de la joie, le jeune homme grave un cœur sur l'écorce d'un gros arbre. Il ajoute une flèche qui traverse le cœur. L'arbre paraît alors en proie à d'atroces souffrances. Il essaie de se débarasser de la flèche. Il court de long en large, se plonge dans l'eau, reparaît, toujours au supplice.

La fée et son fils ont oublié sous quel aspect le jeune homme s'est présenté à la princesse. La fée fouille vainement sa mémoire. Elle touche son fils avec sa baguette. Il apparaît en Hercule. Sous cette forme il va au rendez-vous, cueille, croque une pomme. La princesse la refuse. Il revient auprès de sa mère. Nouvelle métamorphose, nouvel affront. Et ainsi de suite. Le tas de pommes à moitié croquées grandit. A la fin, il arrive sous son meilleur aspect. Mais en croquant la pomme il fait la grimace et vomit aux pieds de la princesse, qui dégoutée se retire. La fée transforme son fils en baignoire. On l'apporte dans la salle de bains de la princesse. Elle entre, commence à se déshabiller. Au fond de la baignoire, on voit les yeux du fils de la fée. La jeune fille tourne le robinet. Jet d'eau chaude et de vapeur. La baignoire ébouillantée se sauve, descend quatre à quatre l'escalier.

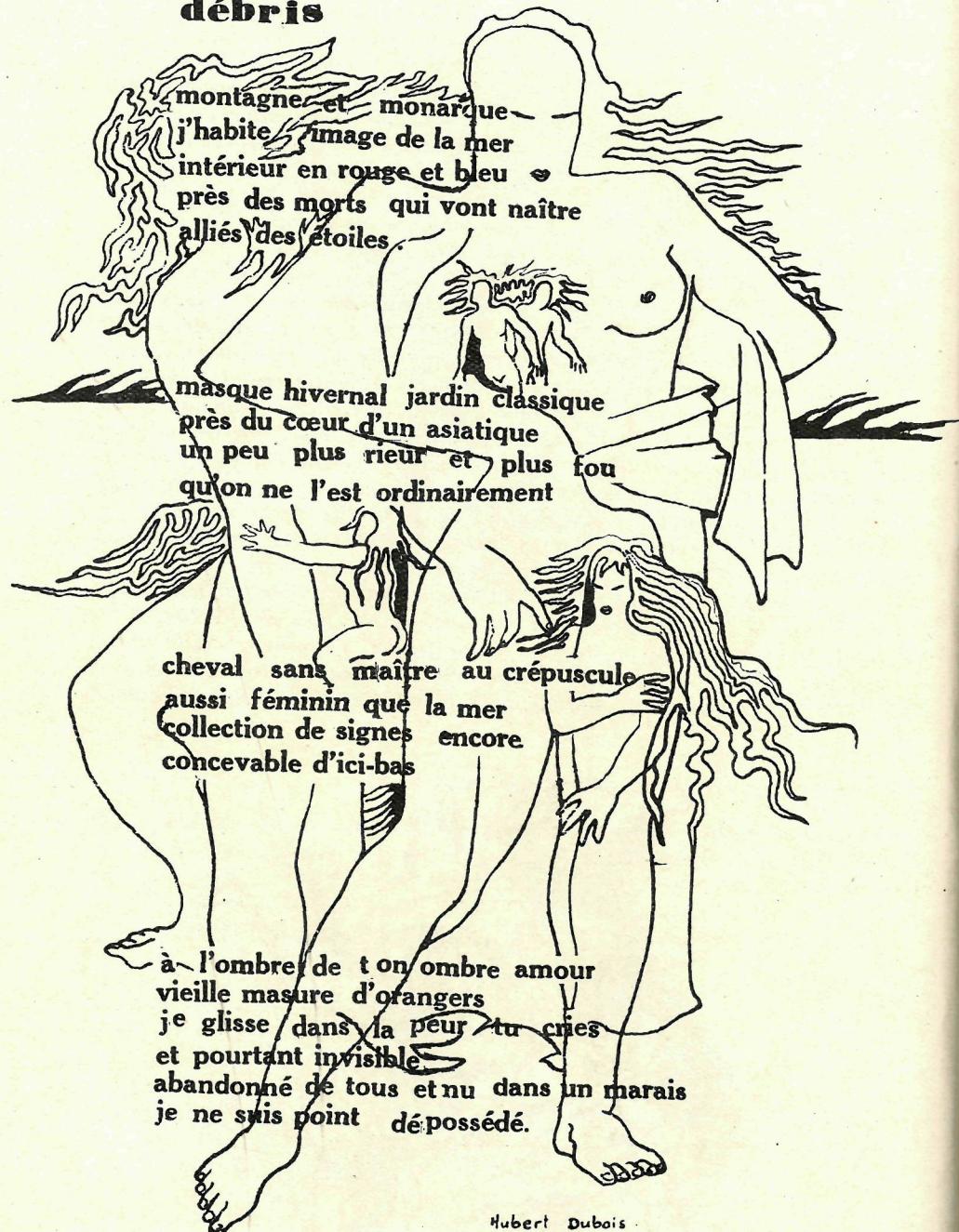
Le père de la princesse saisit alors son arc et lance des flèches dans la direction de la baignoire. Il la manque. Il n'a plus de flèches. A ce moment l'arbre au cœur traversé d'une flèche, s'approche du vieillard. Celui-ci arache le projectile gravée dans l'écorce et vise la baignoire.

Elle tombe cette fois, mortellement blessée, et toute l'eau se répand.



F. van den Berghe

débris



montagne et monarque
j'habite l'image de la mer
intérieur en rouge et bleu
près des morts qui vont naître
alliés des étoiles.

masque hivernal jardin classique
près du cœur d'un asiatique
un peu plus rieur et plus fou
qu'on ne l'est ordinairement

cheval sans maître au crépuscule
aussi féminin que la mer
collection de signes encore
concevable d'ici-bas

à l'ombre de ton ombre amour
vieille masure d'orangers
je glisse dans la peur tu cries
et pourtant invisible
abandonné de tous et nu dans un marais
je ne suis point dépossédé.

Hubert Dubois

par

HUBERT DUBOIS

LES CHEVILLES ORATOIRES BAGUÉES
D'INJURES

LA CHEVILLE ORATOIRE BORDÉE D'INJURES

par

JACQUES RÈCE

Dans la terre l'Assemblée Des Secrets

Baillait

En fourbissant les sables

Vous tous qui travaillez

Sur la crête des âges

Ecoutez-moi

— Noir Noir et Noir

J'irai plus loin

Le mensonge entendait sa sœur

(un cannibale)

Professer que sur lune tout était à refaire

Vous tous qui m'évitez

Sur la crête des âges

Ecoutez-moi

— Noir Noir et Noir

Ce n'est pas tout

Quand ON eut partagé les restes du Vertige

(admirable acrobate)

Il restait une vertèbre dont nul ne s'est souvenu

Vous tous qui me fuyez

Sur la crête des âges

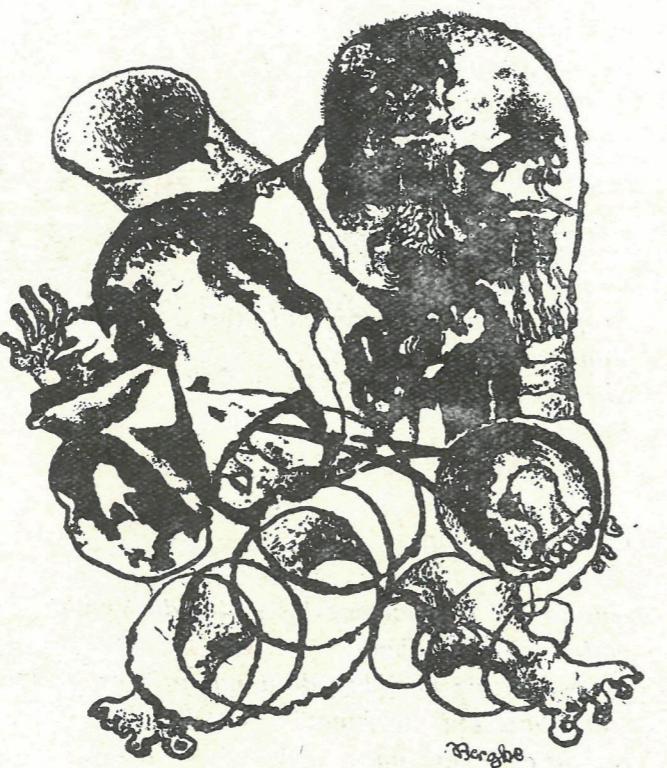
Ecoutez-moi

— Noir Noir et Noir

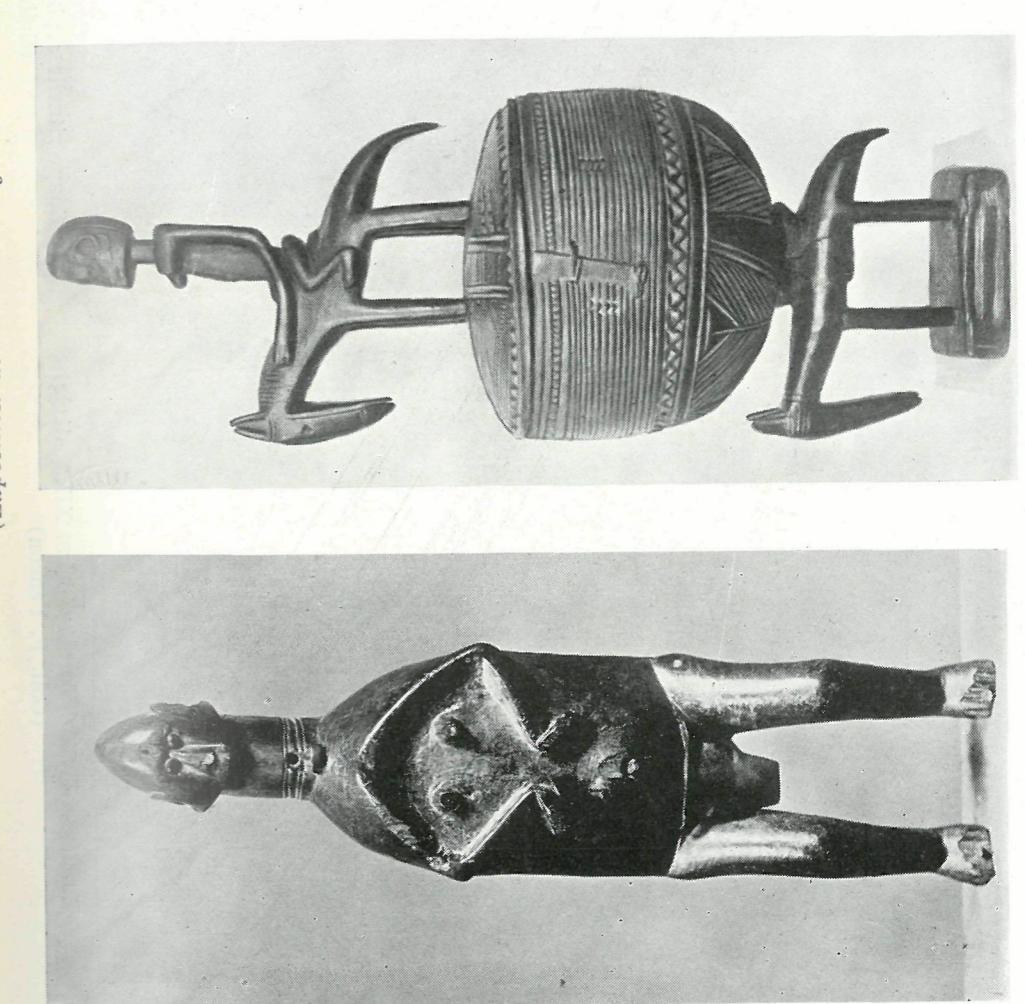
Je terminerai en disant

*Vertèbre abandonnée
Vestige de la lune
L'Assemblée Des Secrets s'endort
Eveillez-vous Mortels
Le Conseil vous condamne
A la chute sans fin de pôle en pôle
Et je vous crie
— Noir Noir et Noir*

Je n'en crois pas mes yeux



F. van den Berghe



(Exposition de la Galerie Pigalle, à Paris)

Fétiche Hahbé
(coll. de Miré)

Vase du Hoggou,
à Bandiagara
(coll. B. Hein)

Personnage ornant
une serrure soudanaise
(coll. R. Stora)



Emblème de chef Yoruba (début XIX^{me} siècle)
(Coll. F. Fénéon)



Coupe rituelle céphalomorphe du Kasaï (XVIII^{me} siècle)
(Coll. Stephen-Chauvet)



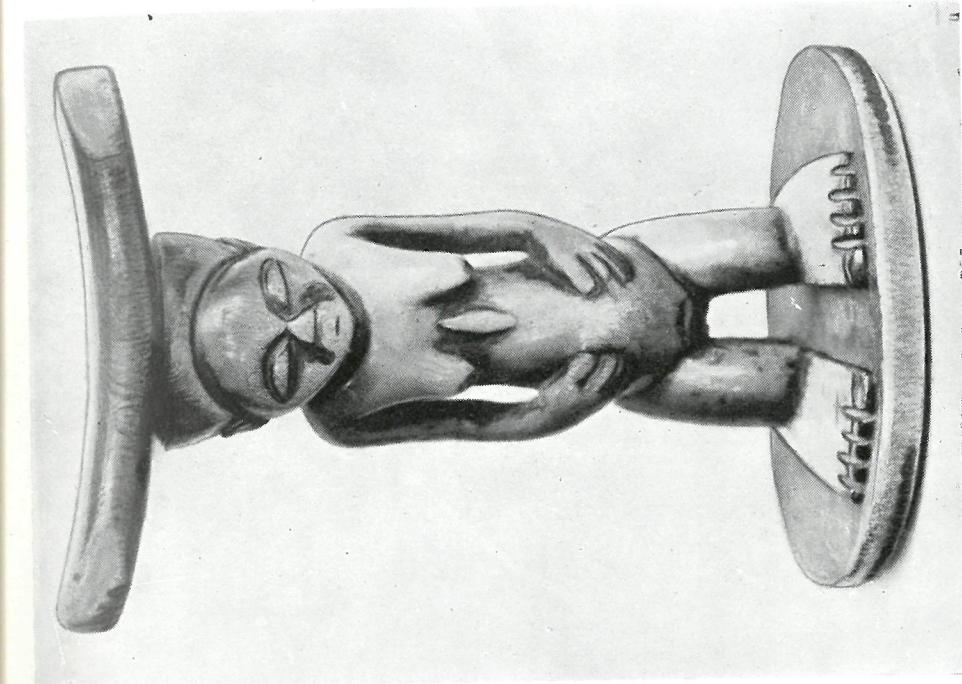
Fétiche Pahouin aux yeux en cuivre
(Coll. de Miré)



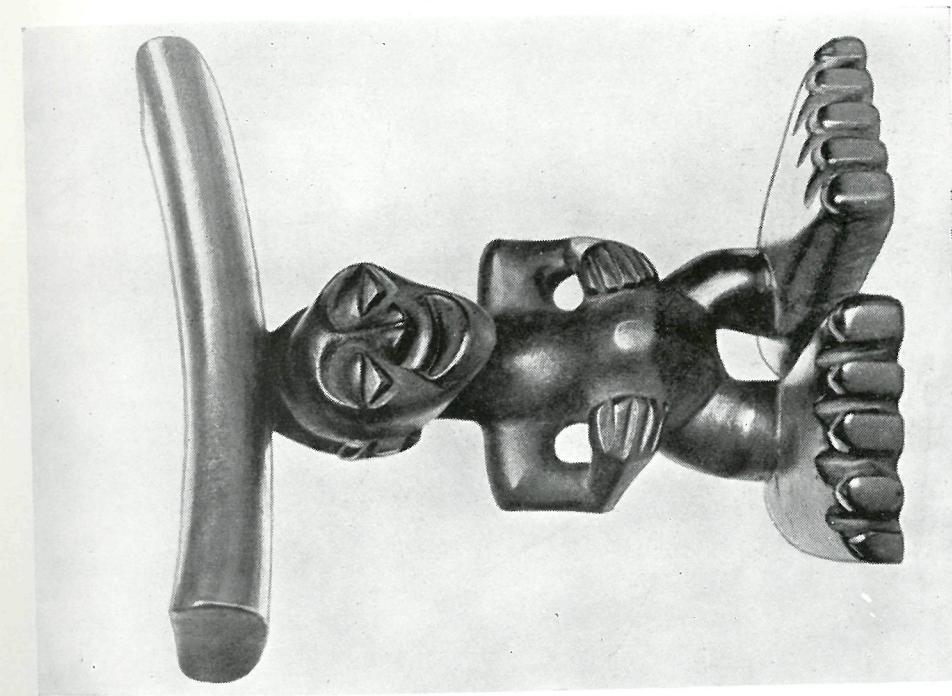
Fétiche Pahouin (fin du XVIII^{me} siècle)
(Coll. A. Derain)



Coupe Baluba
(Coll. R. Stora)



Oreiller en ivoire Badjock
(Coll. de Miré)



Oreiller (XVIII^{me} siècle)
(Coll. Stephen-Chauvet)



Fétiche des Bakums du Loango (fin du XVIII^{me} siècle)
(Coll. Lavachery)



Fétiche à clous Bavili-Congo français (début du XVIII^{me} siècle)
(Coll. Stephen-Chauvet)



Tête de cariatide de tabouret royal Warua (Urwa, fin du XVII^{me} siècle)
(Coll. Stephen-Chauvet)

A PROPOS DE L'EXPOSITION A LA GALERIE PIGALLE A PARIS

LES ARTS INDIGÈNES D'AFRIQUE ET D'Océanie

par

STEPHEN-CHAUVET

Paris, mars 1930.

L'exposition des arts, indigènes, d'Afrique et d'Océanie, organisée à la Galerie Pigalle, à Paris, a permis, au grand public, de voir et d'étudier un certain nombre de pièces d'arts indigènes de très bonne qualité et quelques unes qui sont même « triomphales », selon le mot d'Ary Leblond.

Par contre, il manqua un certain nombre de types de pièces, qu'il aurait été facile de faire figurer, et qui auraient, avantageusement, pris la place de certaines pièces, plus que médiocres, qui s'y trouvent. (1)

Néanmoins, à ne considérer que l'ensemble, cette exposition, la troisième du genre, a procuré, aux amateurs d'arts exotiques, l'occasion d'étudier divers spécimens artistiques de certains centres d'art, importants, d'Afrique et d'Océanie.

Comme ce n'est pas le lieu, ici, d'étudier la question de l'influence que peuvent avoir, ces arts indigènes sur la peinture et la sculpture contemporaines, nous nous contenterons d'étudier, successivement, et de souligner, les meilleures œuvres qui sont représentées dans cette exposition.

Pour étager cette sélection artistique, et en tirer, en quelque sorte, une conclusion, nous avons réuni, à la fin de cette brève étude, un certain nombre de reproductions des pièces les plus rares et les plus belles de cette exposition.

**

Afrique occidentale. — Avant d'aborder l'étude des œuvres de cette région, signalons qu'un assez grand nombre de régions dont, cependant, il existe, même à Paris, des œuvres caractéristiques n'étant pas représentées, nous n'aurons pas l'occasion d'en parler : Mauritanie, Sénégal, Fouta-Djallon, Sierra-Leone, Côte de l'Or, Togo, de même que : Sud-Ouest africain, Afrique Anglaise, Mozambique, Somalias (italiennes, anglaise et française) Ethiopie, etc.

Constatons, d'autre part, que certaines régions, sont très pauvrement représentées, alors que de nombreuses collections renferment les pièces complémentaires qu'on eut aimé rencontrer. C'est ainsi qu'on ne peut pas admirer de grands masques heaume de Libéria, de sceptres-

(1) Voir *La Vie* : avril 1930. Stephen-Chauvet : *Sur l'art nègre*.

anthropomorphes de l'Angola, de masques à inclusions labiales des Makondé, etc. Ces réserves faites, voici ce qu'on peut étudier :

Soudan. — Le style Habbé qui est le plus intéressant du Soudan (avec celui de Djenné) est représenté par toute une série de bonnes pièces : le grand vase à mettre la nourriture du Hoggon, chef religieux des Habbé de Bandiagara (n° 1 du catalogue et fig 2) (1); la femme assise de L. Marcoussis (n° 7); la belle serrure de F. Féneón (n° 9); le rare personnage ornemental d'une grande serrure analogue, de R. Stora (n° 10 et fig. 1); la statue de femme Habbé debout (n° 5); et celle, assise, de de Miré (n° 3 et fig. 3). Ces diverses pièces, toutes anciennes et exécutées dans le style *Habbé* très pur, parce que faites bien avant la pénétration européenne, permettent de bien étudier les caractéristiques de ce style : aspect schématique, et un peu grossier, absence de modèles, ainsi que de fini d'exécution et de polissage; allongement du tronc et du cou..., le tout conférant aux fétiches (très souvent accouplés, homme et femme) une attitude hiératique, qui, pour les pièces importantes atteint à la grandeur sévère. Le contact avec l'islamisme, lequel ne peut pas représenter d'êtres humains, et de ce fait, a créé un art alphabétique et géométrique, a influencé la gestation de ce style soudanais qui est plus cérébral que sensuel. Les mêmes caractéristiques se retrouvent encore dans les œuvres des Bamana Beleduga (peuplade Mandé du Haut Niger); leurs pièces les plus curieuses sont : les hauts de masques Suguni (fig. 13, Moris).

Pour avoir une initiation plus documentée des principaux styles soudanais, il eut fallu compléter l'ensemble ci-dessus, avec quelques exemplaires de petites serrures de bois à décoration anthropomorphe et zoomorphe et quelques volets de fenêtre, ornés d'une multitude de petits personnages stylisés, comme on en rencontre à Djenné (2) ainsi qu'avec quelques objets provenant des peuplades musulmanes de la même région : grandes coupes à lait mauritaniennes, tasoufra et coussins en cuir polychromé, ravissants petits cadenas en fer et cuivre ciselés, étuis d'armes en cuir polychromé, tressé avec des fibres végétales; nattes de cuir et paille, etc...

Guinée. — Les œuvres d'art les plus caractéristiques de cette région sont :

1^o les statuettes sculptées, tatouées et pourvues d'une coiffure dont toutes les tresses sont minutieusement représentées, que chacun connaît;

2^o les masques du style dit de Guinée;

3^o les fétiches funéraires (piondo), en stéatite, des Kissiens et des Tomas;

4^o les fétiches de la côte de Krou, à faciès quelque peu lunaires et à somatomorphisme ultra schématique;

5^o les masques, de stylisation très curieuse, des Tomas et des Guerzé :

(1) Les pièces, dont les reproductions accompagnent cette étude, ont un double numérotage : tout d'abord le n° du catalogue de l'exposition; puis, celui de leur ordre de passage dans l'iconographie de cet article.

(2) De remarquables exemplaires de ces objets ont été rapportés, au Trocadéro, par le Lt Desplagnes.

très grand nez, pommettes très accusées et traitées à la manière cubiste, mâchoires inférieures mobiles, barbe surajoutée en crins ou en poils de singe de couleur noire, petits clous recourbés plantés sur le haut du front;

6^o les fétiches des Bagas, qui méritent d'être étudiés à part.

Les quatre premiers types manquent, malheureusement, et comme masque Tomas, il n'y a à signaler que celui de P. Morand (n° 45) mis, à tort, dans la rubrique Côte d'Ivoire.

Région des rivières du Sud. — Ce titre employé, à tort, pour désigner les pièces Bagas, de même que celui de Guinée, doit être rejeté parce que trop vague et erroné; il comprend, en effet, à la fois : l'art des Bagas qui habitent les rives du Rio-Nunez, celui de la côte de Krou, etc... Il faut employer, pour les pièces du type de ce qu'on appelle, également à tort, «le grand fétiche de la maternité», le terme précis de : art des Bagas. On sait que cette peuplade détient le record de la taille pour tous les fétiches d'Afrique noire. Le soi-disant fétiche de la maternité est, en effet, de très grande taille, et est destiné à reposer sur les épaules d'un solide gaillard dont le corps est dissimulé par la jupe de paille flottante, qui est accrochée au pourtour, inférieur, du fétiche. Ce fétiche est, au contraire, celui de la grande dame des Simons, secte secrète, et a nom, chez les indigènes, Penda-Penda ou Simons-Guinée. Les trois meilleurs exemplaires se trouvant à Paris, appartiennent, respectivement, à MM. P. Picasso, G. Salles et au musée du Trocadéro; la première, figure à l'exposition sous le n° 18. Il est à remarquer que ces divers fétiches, âgés d'une cinquantaine d'années environ, sont du style contemporain des Bagas, lequel est caractérisé par la présence d'un nez très convexe qui dépasse la convexité elle-même très marquée, du front; sur les fétiches Bagas archaïques, au contraire, (n° 20, Stephen-Chauvet) le nez ne dépasse pas le front, et est parfois même légèrement en retrait, et le crâne, en général, est encore un peu plus aplati dans le sens latéral.

Côte d'Ivoire. — On sait que les principaux grands types de masques se dénomment : Senoufo, Zouenola, Baoulé, Sassandra, Dan, Man, Gouro, Dos (*Gouli*, des Akoués, des Agbas, etc.), et que la côte d'Ivoire, qui est, comme le Congo belge, une réunion artistique de tout premier ordre, offre, encore, à admirer : des statuettes Baoulés, des bobines de tisserands, des marteaux de « Lahourés (1) », des statuettes funéraires noires, en terre cuite, d'Assinie, de ravissants petits poids à peser la poudre d'or, des petits sujets composés, en cuivre ou en laiton, du Lobi, et enfin, des bijoux en or.

Ceci dit, voici les œuvres, en bois, d'excellente qualité, qu'il faut signaler tout particulièrement; ce sont, en statues et masques, les n° : 24 (P. Loeb), 28 (de Mire), 46 (A. Portier), 48 (Stephen-Chauvet), 60 (R. Stora), 62 (Lipchitz), 63 (Moris), 64 (Le Veel), 69 (Galerie Percier), 70 (P. Guillaume); en bobines de tisserand, les n° 71 (type

(1) LA MUSIQUE NÈGRE. — Stephen-Chauvet. Editions Géographique, Maritimes et Coloniales. 184, boul. Saint-Germain. Paris. Mai 1929.

Senoufo) et 75 (R. Stora); et comme fétiches, en terre cuite, d'Assinie, les n°s 30 et 35 (Dr Lheureux).

On sait que les petits poids à peser la poudre d'or sont des petits objets, charmants et infiniment curieux. Ils ont été créés parce que, en territoire de la Côte d'Ivoire et dans les pays adjacents, qui fournissent aux indigènes, de l'or, soit sous forme filonienne soit sous forme alluvionnaire, les marchés se paient avec de la poudre d'or, au lieu de cauris, de noix de kola, de sel ou d'étoffes comme dans le reste de l'A. O. F. Aussi, chacun des contractants d'un marché, doit-il avoir sa petite balance à fléau et ses poids, lesquels sont représentés par de très nombreux motifs : décors géométriques, petits animaux, de tous genres et de toutes tailles, petits sujets composés, etc., ayant des équivalences, par rapport à l'unité de poids, qui est le « *mitkal* », qui ne sont connus que de leur propriétaire seul. Aussi chaque pesée de poudre est-elle vérifiée de part et d'autre, avec les poids respectifs. Ces curieux petits poids, ainsi que les objets en cuivre ou en laiton, du Lobi, des Aschantis, etc., ayant fait l'objet d'une étude par ailleurs (1), nous y renvoyons le lecteur (pour le texte, car les pièces représentées ne sont pas les meilleures du genre, loin de là).

Comme bijoux d'or, des Baoulés et des Aschantis, il faut signaler, surtout, le très beau masque Baoulé, n° 72, les beaux ornements du Lobi, n° 76 (P. Guillaume) et 81, 82 et 83, (A. Derain) et enfin la bague 111 (ornée de 4 petits oiseaux) et le très rare bijou n° 112 (léopard, du style Benin, dévorant une tortue).

Dahomey. — On sait qu'il y a eu un art dahoméen autochtone archaïque, dû aux forgerons Ehwé, lequel a commencé à se modifier et à dégénérer, à la fin du XVI^e siècle, du fait du contact avec les comptoirs portugais, pour aboutir, depuis plus de 30 ans, à des œuvres assez grossières et polychromées de façon criarde.

Ces dernières pièces, contemporaines, sont sans valeur artistique; néanmoins, il semble qu'il eut été judicieux d'en exposer quelques exemplaires, non seulement pour en apprendre l'existence à ceux qui les ignorent, mais encore, et surtout, afin de permettre de mieux apprécier les statues, de ce même style : post-portugais, mais anciennes, et qui sont de belle qualité : n° 122 (L. A. Moreau) 123 (de Miré) 124 (Tzara). A signaler encore : la statuette, qui a été détachée d'un sabre d'exécution (n° 13), laquelle est Dahoméenne, et non Yorouba et provient de Behanzin; le curieux ivoire, représentant la couleuvre, sacrée, dahoméenne (Dan-Aijdohonedo) qui appartient au prédécesseur du roi Glélé (1865), et d'autres pièces, plus modernes, fabriquées sous Behanzin, les n°s : 118, 119, 120 (Ch. Ratton).

Benin et Nigeria Britannique. — Les si curieux masques anthropomorphes, de style outrancier et géométrique, de la Nigéria, ainsi que les bijoux d'argent du Laos manquent. On peut étudier, par contre, un très beau sceptre, Yorouba, de F. Fénéon (n° 125 et fig. 4) et un masque zoomorphe (Okuni) le n° 138, recouvert d'une patine, non de ngula,

(1) Les objets d'ivoire, d'or et de bronze à l'exposition de la Galerie Pigalle, par Stephen-Chauvet. Les cahiers d'Art. N° 1 1930.

mais de crasse et d'huile de palme, sur un fond d'ocre terne rouge. Quant à l'art Bénin, qui, à vrai dire, n'est, à proprement parler, ni primitif, ni spécifiquement nègre, puisqu'il est dû à l'apprentissage des indigènes du royaume du Bénin par les artisans portugais, il est représenté par les pièces n° 129 (P. Loeb) 130 (Poyet) et un bon ivoire, ancien, du début du XVII^e, le n° 137 (Ratton).

Cameroun. — Nous n'avons pas, en France, ces encadrements de porte des chefs de Baham, ni ces grands tam-tams de bois, ornés de personnages, des Baussa, qui font quelque peu oublier la grossièreté d'exécution de tant de pièces de l'art du Cameroun, par une certaine puissance et grandeur. Aussi ne peut-on étudier, à cette exposition, que certains fétiches, très caractéristiques et de bonne époque d'ailleurs, de cet art inférieur, et deux de ces têtes, si curieuses, des rives du fleuve Kreuz, qui sont en vannerie, ou en bois, recouverts de peau de gazelle : n° 150 (Moris) et 163 (P. Loeb).

Gabon. — Alors que la statuaire, en général, considère comme étant le summum de l'art, de faire deviner le squelette sous les muscles « bien écrits », celle du Gabon obéit à des lois plastiques absolument spéciales, et qui, tout au contraire, font oublier le squelette, sous des masses musculaires schématiques, voire même distorsionnées, mais puissantes. Et il faut reconnaître que cet esthétisme comporte une réelle grandeur, encore que ses meilleures œuvres soient, tout de même, inférieures de l'avis de maints amateurs, impartiaux et désintéressés, aux plus belles œuvres des Warua, par exemple.

Quoi qu'il en soit, de très beaux fétiches (Biéri), têtes et masques, sont à admirer; ce sont les n°s : 164, 167, 169, 170, 173, 175, 182..., qui appartiennent à MM.: L. Carré, Derain, Paul Guillaume, Hessel, A. Le blond, de Miré, Tual, etc. (voir, plus loin, les fig. : n° 6, à Derain, et n° 7, à de Miré).

Comme autre style du Gabon, on peut étudier de bons fétiches funéraires, dits M'Gallé, des Obombas et Bakotas, du Haut Ogoué : n°s 181 et 189 (L. Marcoussis) et n° 188 (Tzara).

Congo Français. — Les anciens fétiches à clous, du Mayumba, si rares et si curieux, ne sont représentés que par un très bel et très rare exemplaire, pourvu d'un faciès délicieusement chaffouin, et couvert de clous, si anciens qu'aucun n'est de type occidental : le n° 197 (fig. 12).

L'art du Loango est représenté par toute une série de charmantes petites pièces : statuettes et sifflets cérémoniels (199, 201, 202, 203), beau masque Bavili (Superville), bel ivoire (225, J. Hessel) représente une très belle statue des Bakunis (n° 275, H. Lavachery, fig. 11).

Comme art de l'ancien royaume de San-Salvador (ignoré même de nom!) (1) il y a lieu de signaler : la très vieille canne royale, n° 280; le bel ivoire, n° 28, de B. Heine, qui était le sommet d'une canne semblable;

(1) Par contre, certains débiles l'appellent : « république de San Salvador! » n'étant gênés ni par l'écriture d'une *république* (!) il y a 200 ans, chez les nègres, ni par l'étiquette : San Salvador; alors que le petit Etat d'Amérique, se dénomme : république de *Salvador*, capitale : San Salvador!

le chasse-mouche royal 262, et l'ivoire n° 282 de H. Matisse, que j'ai déjà dit être le pendentif du bourreau qui exécutait les épouses royales infidèles, et qui est un si curieux exemple de l'influence qu'eurent, sur l'imagination créatrice des artisans nègres, au début du XVIII^e siècle, quelques missions, catholiques, portugaises, qui étaient admises à la cour royale.

Congo Belge. — Cette vaste région d'art est représentée par de fort belles pièces, encore que manquent des œuvres d'art de plusieurs peuplades importantes : Azandés, Bapindi (dont l'art n'est représenté que par une fort belle canne, ornée de deux personnages, homme et femme, le premier sur les épaules de la seconde, n° 261) etc. Par contre, les régions de l'Urwa et du Kasai ont fournis de nombreuses et très belles œuvres. A la première, appartient la pièce n° 245 (fig. 13) qui est considérée comme la plus belle pièce d'art nègre. C'est une cariatide de tabouret royal, en bois très dur, et d'une taille exceptionnelle (presque le double de la hauteur habituelle); entièrement recouverte par une patine noire (glacée) somptueuse, elle est d'une vérité extraordinaire, et, de plus, est le seul exemplaire connu qui, au lieu de la coiffure traditionnelle, ait une coiffure remarquablement tressée et ajourée. De la même région, une belle et rare statue-portrait de B. Hein (n° 208), le porte-flèches anthropomorphe n° 263, et les très belles cannes royales, plus que centenaires, de J. Hessel (non numérotées) et de Stephen-Chauvet (n° 261).

Plusieurs pièces, de diverses peuplades, méritent encore d'être soulignées : le masque Bayaka, de Deslouis, n° 236, les belles coupes anciennes à personnages, des Basonges, de R. Stora (n° 247 et fig. 10) et de J. Hessel (n° 248), la sonnaille d'initiation Bakongo (n° 259), les rarissimes oreillers Bambala de Stephen-Chauvet (n° 260 et fig. 8); et Badjok, de Miré (n° 216 et fig. 9); la jolie petite tête d'ivoire de J. Hessel (n° 222), le siège corollimorphe de Tzara (n° 249) et, enfin, le bien curieux masque d'ivoire de Miré (n° 234).

L'art de la région du Kasaï peut être apprécié, facilement, grâce à la présence de plusieurs pièces, qui datent de l'époque du royaume des Bakuba. A signaler, tout particulièrement : deux coupes céphalomorphes, de beauté exceptionnelle : (n° 254) de Miré, et (n° 252, fig. 5) Stephen-Chauvet; les jolies coupes et boîtes, (n° 250, 251, 255 et 256) de Miré, et (n° 257) galerie Percier, et, enfin, de très seyants vieux velours du Kasaï de : de Miré et de la galerie Percier.

Madagascar. — Malgré que cette île ait subi une notable influence malaise, son art est très pauvre. On ne connaît guère, jusqu'à présent, que : des « alo-alos » (poteaux funéraires anthropomorphes ou zoomorphes), des linteaux de porte et des devants de lit (Moris), des fétiches anthropomorphes, retenus à l'intérieur d'une corne de buffle, des oiseaux en corne de buffle travaillée (des Comores) les grandes lampes à huile en pierre polie, les grands candélabres en fer forgé, et, enfin, les cuillères, ornées de petits sujets de tous types, de Madagascar et surtout de Nossi-Bé (coll. Ruppaley).

A ces pièces, se sont ajoutés, l'an dernier, rapportés par R. Trautmann, de très curieux oreillers, en bois sculpté (Stephen-Chauvet) constitués par un sujet anthropomorphe, ou par un oiseau, situés au milieu d'un cadre,

qui, sur les côtés, reproduit, souvent, la décoration des « alo-alos » de style géométrique. Malheureusement, ces diverses pièces manquent, et il n'y a, à étudier, qu'un « alo-alos » du musée du Trocadéro (n° 287) une statue (n° 286, Vignier) et une bonne corne sculptée (n° 287bis, de A. Leblond).

Telles sont les œuvres d'art mélamien les plus intéressantes que l'on peut admirer à la galerie Pigalle.

Certains amateurs, belges, d'art nègre, ont le tort de juger de l'art nègre, en général, uniquement d'après l'art congolais, et même, plus spécialement, d'après l'art du Congo Belge. Plusieurs emploient même, comme si elles étaient synonymes, les étiquettes : art nègre et art congolais. Ce sont là de grosses erreurs. Car, ne serait-ce que pour bien apprécier et bien situer l'art congolais belge, il est indispensable de connaître les arts des autres centres artistiques d'Afrique. Or, cette occasion leur est fournie, actuellement, avec la rare chance de pouvoir admirer des pièces, de tout premier ordre, de plusieurs de ces centres d'art.

Mais cette extension de connaissances, elle-même, n'est pas suffisante. Il est indispensable aussi, de connaître les divers arts Océaniens; car, outre leurs intérêts personnels, tous ces arts indigènes s'éclairent mutuellement. Dans ce domaine, encore, ils pourront apprécier, à la même exposition, d'excellentes pièces de la Nouvelle Guinée (1), des îles de l'Amirauté, de la Nouvelle Zélande, des îles Marquises et de l'île de Pâques, que nous étudierons dans un article ultérieur.

(1) Stephen-Chauvet. L'Art de la Nouvelle Guinée. (600 figures). Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. 184, Boul. Saint-Germain, Paris. (A paraître incessamment.)





Frans Masereel

L A B O I T E A S U R P R I S E

HOMOLOGIES

par

PIERRE COURTHION

L'ayant décroché, il regarda le tableau de Raoul Dufy en se demandant s'il osait le confier aux déménageurs. Des souvenirs se mirent à voltiger dans son esprit. Dufy peignant les ruines du théâtre grec à Taormina. Sa rencontre en ce matin de Sicile (cela sentait le chèvrefeuille). Matisse peignait des palmiers, à Nice. Dufy heureux de n'avoir pas suivi son conseil : Quand j'aurai votre âge, j'irai sur la côte d'Azur, mais, mais (éloge de Matisse, la grande couleur, la grande musique, la grande lumière). Sur les murs de la ruelle, chauds comme des pains sortis du four, Dufy dessine au crayon bleu, m'expose sa théorie des ombres blanches et des lumières colorées. Et puis : « Venez me voir à Paris ! »

Pigalle. L'atelier peint en bleu frais où Dufy avait, autrefois, des voisins futuristes, (ils rentraient soûls, la nuit, pendant qu'il travaillait à décorer des étoffes).

— Voyez, je cherche, j'essaie, je suis en continual recommencement. Sa voix, cette voix qui n'a l'air de rien et qu'on entend à un kilomètre,



« Ce qui est en haut est en bas pour faire le miracle d'une même chose »



Sitôt que la nouvelle de la destruction universelle fut parvenue au soleil...



D'étranges événements prirent possession de la vie publique...



De midi ...



... à minuit

MON TOUT
ANNIVERSAIRE
souviens-tu? Ton
n qui t'aime et
me toujours. — G.
UI. (B1823)

LISON

, triste et inquiet,
sans nouvel, depuis
Pourquoi me faire
souffrir ainsi? Espé-
re que tu n'es pas ma-
... Ecrit de suite
env. de cœur mes-
curs baisers et mes
A bientôt. (B1836)

BYAKO

nouvelles. Mainte-
à m. tour. Quand?
ent que m. envois
fait plaisir à ma-
ke, ferais pl. mais
ais en bon santé
n., patiente Chou-
As-tu réfl.? M'en-
tu es-tu fâchée?
parce que ce que
ait est pr t. bonh.
m. mon am., c'est
malgré moi et reg-
on Elk qui reste a-
monnes bises et ca-
s. (B1767)

tis. Violette, Pen-
chercher lettre,
ds rép. Je souffre
ime d'av. Tembr.
ut cœur. (B3207)

Tél. le 17. Attends
nouv. Es-tu m.?
IA. (B3539)

Ne cesse de penser.
Je souffre, cour-
atience, t'embras-
em. avec tout mon
à toi seul, mes
rs. — Georges. (B3587)

— BEBE —
J. Bien lu tes
signes. Merci. Téléph.
asp. ent. t. ch.
et t. rev. t'env. m.
c. et pens. (B3578)

JACK. Gros bais. à sa
10 et 17. — TJ. de
ur à toi, m.f.b.a.
n. t. et car. (B1529)

— Pourq. ce long
e qui me tue, laisse
un pet. espoir.
à ma situati. si-
le. Un pet. conseil.
Al-je ou non le droit de
monter, courage. Ne
m'imposer comme toi?
pas sur cet route.
J'ai le respect de tes
devours. Tu es aussi
mon tout et tu le res-
ters. Quand pourrons-
les nos. Pour nous revoir?
sul mot. Je reste
ta femme si. (B1583)

MALOU ad. Je serai à
l'endr. conv. à 4 h. Suis
libre. Ecris-moi si je
peux te voir plus tôt,
sinon conv. à 4 h. J'ap-
pire. MALOU. (B3062)

BEBE, lundi à 2 h. So
sans faute. T'envoie
gros baisers. (B4001)

ROSE. Pourq. es sien-
ce? — Ecris-moi poste
rest. Centre. — Bons
baisers. Rose. (B2042)

BYR tr. content de toi.
m'a fait gr. plaisir. Pas
troub. debout. M. b. aim.
Mll. dx bals. et c. (B2040)

BERTHE
Très contente de ton
départ. Prière de ren-
voyer mes clefs.
Madeleine. (A9708)

G.B.Lui

Le pourquoi de mon si-
lence, sont les mêmes
raisons de ton abandon.
Ai-je ou non le droit de
m'imposer? Comme tol
malgré moi et reg-
on Elk qui reste a-
monnes bises et ca-
s. (B1767)

ANNE. Vierge, Pen-
chercher lettre,
ds rép. Je souffre
ime d'av. Tembr.
ut cœur. (B1768)

HENRI. Pourq. es-tu
malade? Ecris une let-
tre. — Gros baisers.
Louise. (B1927)

Cousine viens vend. 17
mai 2 h. place conv., si-
faute. Mille bals. Ton
ami pour la vie. (B1897)

MON TOUT —
Me diras-tu le pourquoi
de ton silence? (B1294)

123 Y sera le 13 de 2
à 3. viendras-tu? (B1456)

A.G.S.A. Ai attendu. Es-
tu malade? Donne nou-
Mes coups de téléphon.
Ton maladie. — Mes coups de téléphon.
Ton maladie. — Mes coups de téléphon.

TON GRAND. (B1910)

Ma grande gosse
Je souffre beaucoup
mais j'aurai du cour-
age. Toujours je pense
à toi. Recois mes mell-
leurs baisers.

TON GRAND. (B1910)

— BEBE —
J. Je t'envoie de cœur m-
meilleurs baisers affectu-
tueux et à bient. (B1530)

JACK. Gros bais. à sa
10 et 17. — TJ. de
ur à toi, m.f.b.a.
n. t. et car. (B1529)

— Pourq. ce long
e qui me tue, laisse
un pet. espoir.
à ma situati. si-
le. Un pet. conseil.
Al-je ou non le droit de
monter, courage. Ne
m'imposer comme toi?
pas sur cet route.
J'ai le respect de tes
devours. Tu es aussi
mon tout et tu le res-
ters. Quand pourrons-
les nos. Pour nous revoir?
sul mot. Je reste
ta femme si. (B1583)

— JACK —
Ton long silence me t. m. pens. Jack (B2056)

Apparition sensation-
nelle. Etez merveilleuse.
Conversation m'a beau-
coup réconforté. Désire m.
écrire domicile ou télé-
phon. avant 9 h. (B2796)

qui dev? à t. J. t'aim.
(B2314)

SOUBRIER
NE DORS
HUBERT.

CHAPEAU

Tout étant d'ailleurs à la mesure de votre grandeur

métallique, tellement résonnante.

Ne cherchant pas des articles, des louanges, des défenseurs, mais travaillant en toute tranquilité — un poème de Saint John Perse sur la table — en attendant son tour. Jamais envieux d'un camarade. Adore tout ce qui parle de la mer (ces petits tableaux de bois qu'il a chez lui, d'une ligne si pure, c'est pour cela qu'ils sont tellement bien dans ses gouaches). Ses bleus de mer dont il fait des gammes...

Que de fois il l'avait regardé ce tableau! Maintenant, il cherchait à retrouver les endroits où la main avait appuyé, où elle avait hésité, où elle était repartie dans le dessin, où elle s'était faite légère pour donner la couleur.

Il imaginait ce qui pouvait bien lui passer par la tête quand il peignait. Mais allez savoir! Lui-même ne sait pas sans doute, lui même n'en sait rien. Il doit ouvrir un instant de grands yeux vagues qui ne regardent nulle part, puis se reprendre, voir passer M. Bloom courant à la charcuterie (là, un rouge comme celui de cette tapisserie, boulevard Saint-Germain) et ce portrait de James Joyce un bandeau sur l'œil gauche (ce n'est pas vrai ce que disait ce critique, l'autre soir : M. Bloom ne ressemble pas à Pantagruel, à Falstaff, peut-être...) Encore ce coin à couvrir, mais il n'a plus de blanc, plus de brun, plus de vert (chercher le tube dans la boîte). Avec le stylo, l'écrivain ne connaît pas l'agacement de ces interruptions, ça court sur le papier, ça court...

Dans le dédale des chambres aux portes défoncées, où s'entassaient pêle-mêle des serpillières, des copeaux, des caisses déclouées, Lucien Colle trébuchait parmi les formes désassociées. Son regard errait désembrillé d'un objet à l'autre, d'un sein de plâtre à une coupe de Baccarat, d'un tableau impressionniste à une colonne qui ressemblait, disait le déménageur aux moustaches pleines de vin, à celles de la Maison Carrée. Et les formules des vieux philosophes, les théorèmes, les aphorismes des esthéticiens traversaient sa pensée, rapidement, comme des trains emportés dans la nuit, comme des étoiles filantes partant dans tous les sens et frappant d'un éclat soudain des évocations de personnes ou de choses.

Sur les murs d'une grotte, un homme gravait des animaux monstrueux. Des femmes aux larges croupes se contorsionnaient autour d'un personnage au ventre énorme et ridé. Des hommes au nez écrasé brandissaient des tables couvertes de systèmes astronomiques, de poèmes, des graffiti, d'autres sculptaient des pharaons dans de grands blocs dégrossis en forme de fauteuils. Au milieu des nègres prosternés, le sorcier masqué de poils titubait comme un ananas. Des temples se dressaient sur les collines, alors que l'expédition des Dix-Mille criait : *thalassa, thalassa!* Des têtes d'empereurs, aux chairs polies et rasées, taillées dans la *pietra dura*, roulaient des yeux bovins sous les cornettes. Un homme surgissait, de face, sur la mosaïque, faisant de ses mains le geste de bénir. Des maîtres d'œuvre distribuaient à leurs ouvriers le travail de la cathédrale. Un moine au vêtement de bure grise apparaissait sur les murs d'Assise. La profondeur s'ouvrait tout à coup pour nous tromper les yeux. Un Florentin effaçait d'un coup de brosse la voûte de la chapelle.

Le Nord gémissait, montrant ses neiges, ses plaies, ses verrues, les péchés capitaux pendant que le Midi figurait encore des batailles, des martyrs, des scènes mythologiques.

Enfin, l'homme avec ses passions occupait toute la place, opposant à l'ancien ordre de choses son règne individuel et isolé. De nouveau, le monde se refroidissait. Des ouvriers imitaient les marbres intransportables à cause de leur poids. Des artisans polissaient des bois précieux et sans force. Des savants passaient aux rayons X, des tableaux gangrénous. Des machines reproduisaient la beauté ancienne.

Et le cerveau cherchait, cherchait encore autre chose.

Cela passa d'un trait, confusément, en son esprit. Il suait à grosses gouttes. Il était harassé sous tout ce poids, prêt à succomber, à renoncer. Cela pesait partout sur sa tête et sur ses épaules, sur son cœur et sur son âme. Il se sentait englouti dans ce fatras, emmuré dans les chefs-d'œuvre. Il étouffait, essayant de remuer ses membres pour rattraper sa respiration.

Des rayons des bibliothèques, les livres tombèrent en faisant un grand vacarme et ils vinrent se placer à la portée de sa vue, un à un, transportés par des personnages invisibles. Il voulait se détourner, mais les caractères étaient si gros qu'il ne pouvait se dérober à leur lecture. Il ferma les yeux : les lettres lumineuses traversaient ses paupières. Il dut lire ainsi toutes les définitions du beau données par les siècles : le vrai, le bien, le faux, le délectable, le joli, le pur, le réel, le charme, le bon, le nouveau. Il lisait toujours. Cela se brouillait dans son esprit. Il disait : non, ce n'est pas vrai, non, ce n'est pas vrai. Il voyait des Vénus qu'il avait convoitées, non, ce n'est pas vrai, des scènes d'une exactitude photographique, toute la succession des fausses œuvres, tous les mensonges de l'art.

Il avait passé l'aventure de tout ça, la foi, le doute, la recherche du neuf. Quand il allait à l'école, il eut un jour l'impression que la peinture était finie depuis que nous ne portions plus que des vêtements d'étoffes sombres (il venait de voir des Titien, des Goya, des van Dyck). Il avait eu, ce jour-là, une grosse déception d'enfant. Maintenant il se demandait si c'était ça vraiment, si l'art consistait uniquement dans la recherche de la nouveauté. Tous ces cerveaux torturés par le désir incessant d'étonner. Ces têtes sur ces poings, ces hommes énervés courant sur les places, en ombres attardées.

Fallait-il vraiment se donner tant de mal?

Dans cette nuit, hâchée par le bruit que faisaient les taxis dans la rue, il partait à la recherche de ce fonds permanent qu'il aurait voulu posséder et qui se noyait dans la platitude du présent.

C'est avant tout de force que nous manquons, pensait-il, de force. Nous sommes terriblement anémisés. C'est pour cela que nous n'osons plus nous lancer en avant de tout notre cœur, comme un jeune garçon de la campagne sur la fille qu'il convoite. Nous n'osons plus, nous retenons notre geste et nous en méditons un autre moins banal, plus drôle et qui exprime le contraire de notre sentiment.

Il voyait partir des chemins vaporeux s'en allant vers la mer. Il sentait partout, sous ses pieds, s'ouvrir le précipice. Des mains, une multitude de mains s'accrochaient à ses vêtements. Mais une confiance

le portait, une certitude l'entraînait, une joie lui gonflait les veines. Il osait avancer sur la route infernale. Il marchait droit, en somnambule, mû par une volonté d'ailleurs. Il allait à la mort d'un pas ferme, sans demander son reste, sans se retourner, sans s'accrocher à des prétextes. La nuit sur sa tête, la voûte de la nuit ouvrait son mystère étoilé. Il buvait l'air comme un verre d'eau fraîche. Il souffrait horriblement de son peu de connaissance. Que savait-il des astres? Tout au plus pouvait-il reconnaître la Grande Ourse à son dessin qu'il avait gravé autrefois, avec un canif, sur son pupitre de classe. Et la mer sonnait à ses pieds contre les rochers noirs. Tout ce travail aérien et liquide se confondait dans son esprit avec le travail des hommes, dur comme lui, et sans terme apparent. Des corps de poissons morts flottaient sur les eaux, mystérieusement frappés de phosphorescences. La terre rendait des cadavres et toutes les respirations humaines exhalées depuis le premier jour semblaient aspirées comme des bulles par les étoiles. Son corps n'avait plus de pesanteur, ses yeux cherchaient où se poser. Puis tout cela s'effaça, s'enroula comme un fil autour du passé, vieux peloton de choses inutiles.

Le matin s'égayait sous le chaud soleil de dix heures. La mer était devant lui, nouvelle, avec ses mille plis, ses mille odeurs, ses vagues et ses voiles. Des oiseaux s'abattaient par nuées et couraient sur le sable humide. Un gros monsieur tout en ventre flottait comme un ballon en soufflant très fort. Des enfants faisaient des rondes, pataugeaient, s'enfuyaient en criant à l'approche des vagues. On entendait des voix de femmes : Daniel, ne va pas si loin et, sur un ton de reproche : Daniel! Un basset noir aux oreilles d'éléphant allait renifler les femmes qui ôtaient leur chemise. Arabe, Arabe, viens ici! Arabe accourait, un crabe pourri dans la gueule et déposait sa trouvaille sur les genoux d'un inspecteur d'Académie.

Dans une barque aux voiles blanches, un jeune homme en casquette d'officier de marine s'amusait à frôler les nageurs, sous l'œil ravi des jeunes filles.

L'horizon eût paru illimité sans les grands croiseurs qui semblaient suspendus tout là-bas au tournant de la masse liquide. Le soleil séchait le sable fin que l'eau pourlèchait en cadence.

La mer avait baissé, laissant sur le sable, la trace sombre de son lit. Le flot en se retirant avait abandonné des algues et de grandes fleurs vertes soufflées dans du verre. Armé d'une grande cuiller, un enfant déterrait des coques et des palourdes. Des crabes minuscules couraient dans les flaques, entre les rochers où par milliers, en pelotes noires, se refermaient les moules. Des animaux gluants, d'une apparence végétale adhéraient à la pierre comme des ventouses. La mer prenait la couleur glauque d'une huître portugaise; un peu de pluie la cingla un instant, par place. Le ciel se faisait et se défaisait, défendant son bleu dans lequel une couturière eût pu couper un pantalon de gendarme.

En s'amusant à faire couler du sable dans ses mains, Lucien Colle pensait à cette multiplicité de la vie qui n'est jamais donnée deux fois avec la même intensité à un homme, à un poisson, à une plante. C'était un bonheur que cela fût ainsi, c'était sans doute un bonheur...

Le flot se déchirait jusqu'au fond de la mer où, dans un halo de clarté, apparut un navire.

Les idées se choquaient en son esprit comme les galets sur la grève. Oui, c'était un bonheur, il fallait ce mystère, il fallait cette beauté, ce cristal infini où chaque époque taillait sa facette et laissait son image.

Un sentiment se détachait de lui comme le fruit de sa gaine, quand il est mûr. Il lui semblait qu'il atteignait cette région du permanent qu'il avait si ardemment désirée. Quelque chose cependant lui paraissait n'avoir pas été exprimé avec assez de force. Il pensait aux grandes villes, aux hommes qui se servent de diverses langues pour dire la même chose. De tous les points de la terre, il voyait surgir des êtres ou des choses familières : un couple d'amoureux, un pêcheur, un repas fumant, un paquet de tabac, un gendarme, Charlot.

La mer était calme, lisse, infinie.

Il se leva, grimpa sur la dune, s'engagea sous une allée d'arbres et pénétra dans une maison aux fenêtres ouvertes sur la mer. Dans une grande salle, des vieillards rêvassaient, assis devant des feuillets de papier blanc. Une table restait inoccupée. Il s'installa, s'empara d'un crayon et dessina une forme si étrange que les vieillards en la voyant partirent d'un éclat de rire. Il traçait une ligne qui était comme une chanson qu'il se serait chantée à lui-même, une ligne qui était comme la course de sa respiration, comme une confidence de son cœur. Tout était oublié : la chambre, les livres, les dos et les seins de plâtre. Il ne copiait pas la mer. Sa main était guidée. Librement, fatatalement quelque chose se détachait de lui.



860

Frans Masereel



Ramah

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Columbia poursuit, avec une vaillance admirable, ses enregistrements de musique contemporaine. En attendant une belle œuvre de Poulenc, que nous pourrons entendre bientôt, voici deux des meilleurs ouvrages d'Honneger et de Milhaud gravés sur disque.

La *Judith* d'Honneger, après le psaume du *Roi David*, passe sur disque dans la version « oratorio » ou « action musicale ». Nous en possédons aujourd'hui quelques fragments (des meilleurs) interprétés par la chorale « Cœcilia » dont M. de Vocht a fait l'un des groupements *a capella* les plus fameux de cette époque. Le chœur est ici accompagné par l'orchestre des Nouveaux Concerts d'Anvers. Honneger a fait passer dans ses œuvres religieuses et dramatiques cette sorte de frisson biblique, avec une modernisation originale qui rappelle ce que Chagall a fait,

ça et là, en peinture; style, puissance, caractère, telles sont les hautes qualités de cette musique, et aussi le sens du coloris musical. Il y a quelques chose de puissamment barbare dans le « Cantique funèbre » et dans l' « Invocation, fanfare et incantation » où les cuivres aux sons stridents et bien timbrés éclairent en quelque sorte la houle du chœur. La voix imposante et profonde de M^{me} Croiza termine le disque par une récitation où elle s'avère grande artiste dramatique. (Columbia D. 15240.)

C'est encore Croiza que nous entendons, cette fois avec une sorte de terreur religieuse, de panique intérieure, dans l' « exhortation et conclusion » de l'*Orestie* d'Eschyle, pour laquelle Milhaud a écrit une musique d'un accent extrêmement personnel. Cette exhortation pathétique où la voix parlée atteint au sommet de l'émotion, soutenue par les masses sombres du chœur humain en détresse et par la batterie de l'orchestre est l'un des disques les plus étonnantes que je connaisse; il me rappelle la furie impressionnante de certain « Sermon nègre » que l'on n'oublie plus, quand on l'a entendu une fois. Paul Valéry qualifie de « grande merveille » la diction de M^{me} Croiza. Il a raison. Claudel doit être content. (Columbia D. 15242-43.)

Le *Bolero* de Ravel, joué par les Concerts Lamoureux, est une bien curieuse composition, paradoxale, audacieuse par la conception, plutôt que par l'exécution. Voici deux disques dont on appréciera surtout l'extraordinaire sonorité, lentement dosée, renforcée et différenciée, sur un rythme monotone et soutenu. Toute cette œuvre de Ravel n'est que le développement progressif d'un seul motif — très beau, d'une allure orientale bien prononcée — sans cesse repris par d'autres instruments, en solo d'abord, puis par des ensembles de plus en plus nourris; ce thème se gonfle jusqu'à prendre une ampleur magnifique; il faut entendre *Bolero* et le garder. C'est une pure merveille d'enregistrement. (Polydor, 566030-31.)

Nous avons entendu au concert *Rugby* d'Honneger. Espérons que cette œuvre sera bientôt enregistrée: cette musique fera un disque excellent.

jean fossé, couture - jean fossé, mode

les chapeaux, les robes et les chiffons créés par

jean fossé

**se trouvent dans ses salons de couture
43, chaussée de charleroi, à bruxelles**

jean fossé, mode - jean fossé, couture

En attendant, nous possédons un enregistrement de *Pacific 231*, l'œuvre d'Honneger — œuvre profane — la plus caractéristique et, à mon sens, la plus réussie. La Compagnie française du Gramophone nous offre cette page en un disque de bonne marque. C'est la transcription lyrique d'une sorte d'hymne très moderne à la machine — la locomotive. La symphonie formule avec une puissance nullement extérieure, et cependant un réalisme impressionnant, ce chant d'acier et de vapeur de l'énorme machine en marche; le démarrage majestueux, pesant, mais irrésistible. La locomotive soufflant par ses naseaux de métal glisse bientôt d'une allure joyeuse à travers le monde des villes et des campagnes. Peu à peu l'hymne s'élargit et devient bientôt un chant d'allégresse, jusqu'à ce que, avec une conscience et une volonté merveilleuses, elle s'arrête: cet arrêt possède la même puissance inexorable que le départ. Cette composition compliquée était d'un enregistrement délicat. La réussite est néanmoins complète. (Voix de son Maître W. 870.)

Il faut citer parmi les événements du mois phonographique les deux symphonies de Beethoven : la *Deuxième*, enregistrée par Polydor, et la *Troisième* par Parlophone.

La *Deuxième Symphonie* est conduite par Erich Kleiber (Polydor 66905-08). Cette symphonie exige à l'enregistrement des soins particuliers; son développement tout en charme, en mélodie champêtre, demande une manipulation délicate, un souci des détails, des finesse, une technique sauvegardant la « couleur » et le « dessin » des motifs. Il suffit de prendre le délicieux larghetto pour se rendre compte du succès de l'opération. Le bouquet mélodique de cette page qui fait présenter déjà la *Pastorale*, est parfaitement dégagé dans l'enregistrement.

Schellings, de son côté, avec la collaboration du microphone, a fait de l'*Héroïque* une sorte de chef-d'œuvre qui nous est restitué avec toute la fidélité souhaitable. (Parlophone 9434-39.) Ici, le souci du détail était peut-être moins urgent que celui de l'équilibre de cette vaste architecture. C'est une œuvre épique au suprême degré, où le lyrisme éclate par vagues largement déployées. La marche triomphale de l'allegro, la profonde méditation de l'andante, la grâce du scherzo où les

TISSUS POUR HAUTE COUTURE OLRÉ

277, rue Saint-Honoré, PARIS

cors et les hautbois chantent avec tant d'ardeur, la fougue merveilleuse du final, tout cela est gravé sur le disque d'une façon parfaite.

L'éloge n'est plus à faire de l'orchestre de Philadelphie, dirigé par Stokowsky. La série des enregistrements de cet orchestre est à mettre sur un rayon spécial. Nous avons dit aussi que c'est à cet orchestre que nous devons les meilleurs disques des œuvres de Bach. Le choix par Stokowsky du *Concerto brandebourgeois en fa majeur* (n° 2) est on ne peut plus heureux. C'est, dans la série des « concertos brandebourgeois », le plus émouvant, le plus humain. Cette œuvre se compose de trois parties formant un bel équilibre. La première est une sorte d'introduction, un élan pour quitter la terre et s'élever dans cette atmosphère de paix et de sérénité, non sans emporter le souvenir des souffrances et des peines; cette deuxième partie est la longue et poignante plainte d'une âme appelant Dieu au secours de la faiblesse (dans les cantates de Bach, ce motif est fréquent). Enfin, la troisième partie marque la victoire; c'est un envol frémissant, l'allégresse céleste. La symphonie, dans cette dernière partie, est d'une subtilité miraculeuse, les sons vibrent comme des ailes d'abeilles par une belle journée d'été. Ces trois disques sont d'une perfection non atteinte jusqu'ici. A noter les belles sonorités de la trompette dans la 3^e partie. (Voix de son Maître D. 1708-10.)

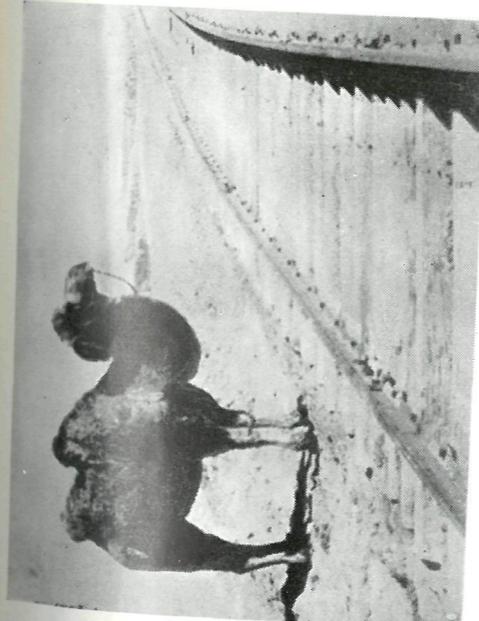
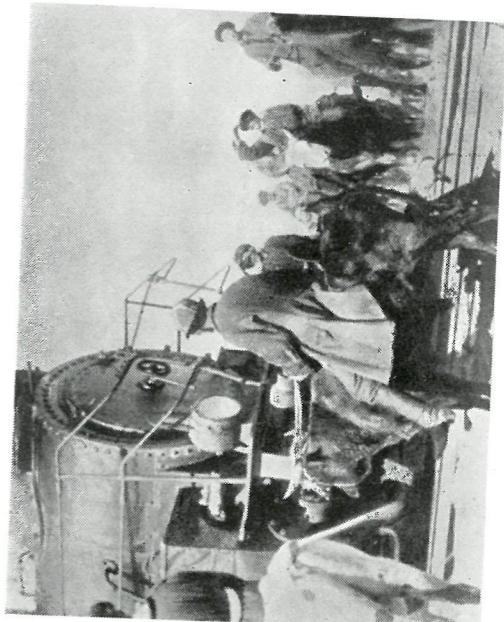
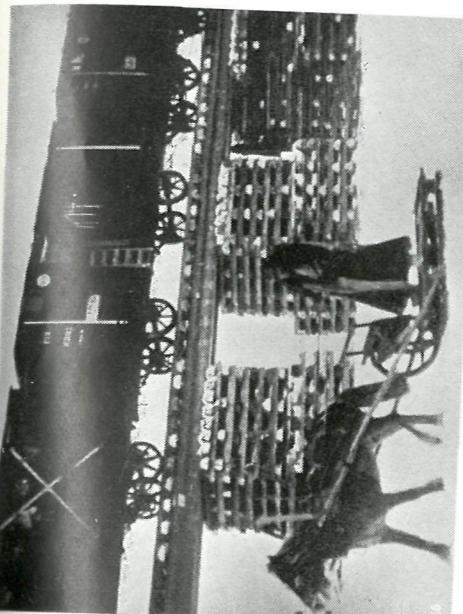
Kreisler et Huberman sont les deux grands violonistes de cette époque. Nous possédons un assez grand nombre de disques du premier, nous n'en avons pas assez du second. Parlophone nous a donné un *Concerto pour violon* de Tchaïkowsky, où Huberman fait merveille. Cet artiste n'a pas le style souverain et de noble allure de Kreisler, mais il incarne vraiment le génie du violon. La musique de Tchaïkowsky, dont le rythme martelé et fougueux et les curieux écarts offrent une matière idéale pour permettre au virtuose de se déployer avec toutes les ressources de son art, est bien celle qui convient à un violoniste aussi remarquable. Huberman, virtuose consommé, possédant une technique surprenante, miraculeuse, est cependant avant tout un admirable et profond artiste; rien de plus sensible que ce jeu nerveux, emporté; on oublie que le

Le bijou durable doit outre sa valeur intrinsèque être une œuvre d'art

**le joaillier décorateur
émile h. tielemans**
crée ses bijoux dans
le goût de l'époque

41, ch. de charleroi, bruxelles

1^{er} étage téléphone 127.84



« Turksib »
(Construction du chemin de fer Turquie-Sibérie)
Un nouveau film de la Sovkino

P e r s p e c t i v e s



Photo Marta Erps

Du pied de l'arbre au temps perdu



Photo Herbert Bayer
Tous les fantômes périront
dans la révolte

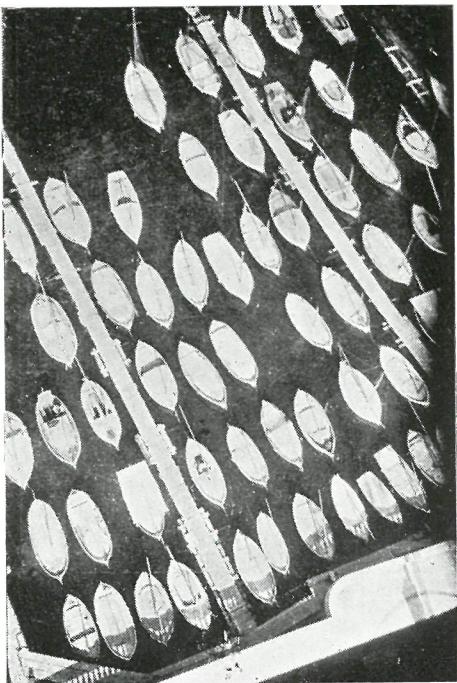


Photo Herbert Bayer

Pas d'Asie ce soir,
il nous faut le sang du poète



Photo Herbert Bayer
Les arts ménagers ont su choisir
leur place au soleil



Photo Seuphor

Où l'on finit par croire
que le monde se fait vieux

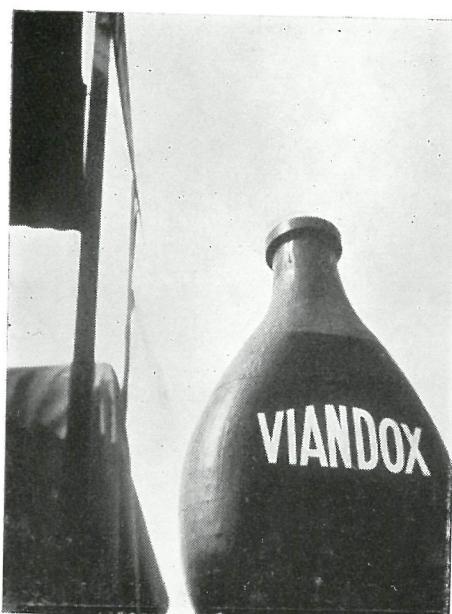


Photo Florence Henri
Grande nature

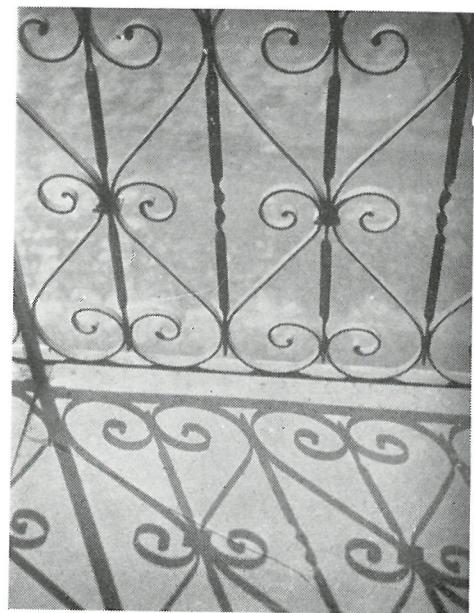
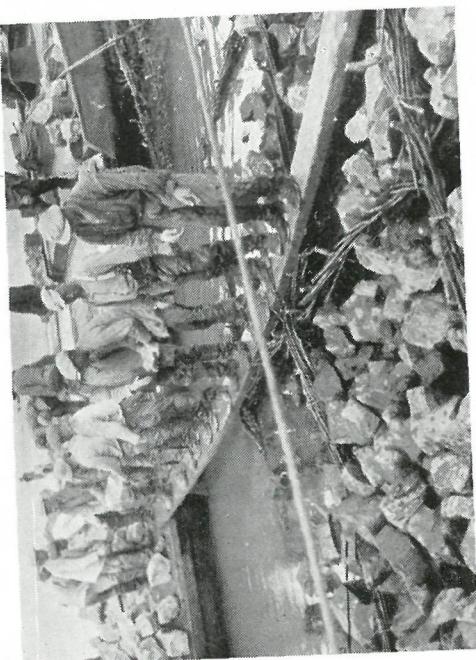
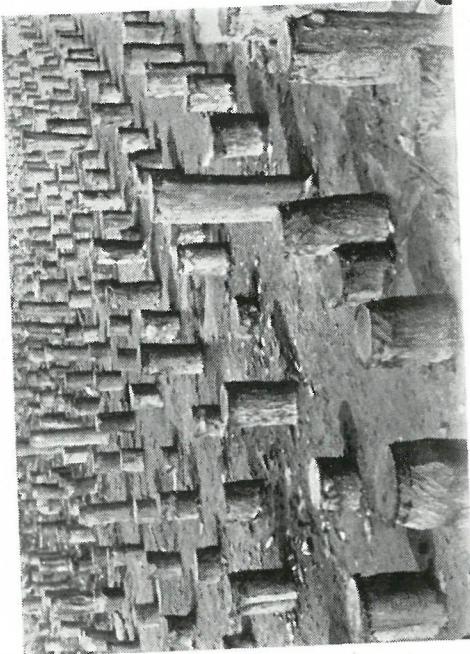


Photo Herbert Bayer

Quand Fantômas eut scié l'escalier,
Juve monta chez lui



Photo L. van Bennekom
Pain de ménage



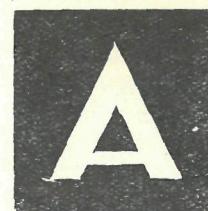
Fragments d'un film technique de Joris Ivens :
« L'assèchement du Zuiderzee »



violoniste ne peut commettre le plus petit écart, pour se livrer à l'émotion que suscite une interprétation, très personnelle sans doute, arbitraire peut-être, mais absolument magistrale et tendrement, violemment, universellement humaine. L'enregistrement de ces quatre disques est à la hauteur de l'exécution musicale. (Parlophone P. 9855-58.)

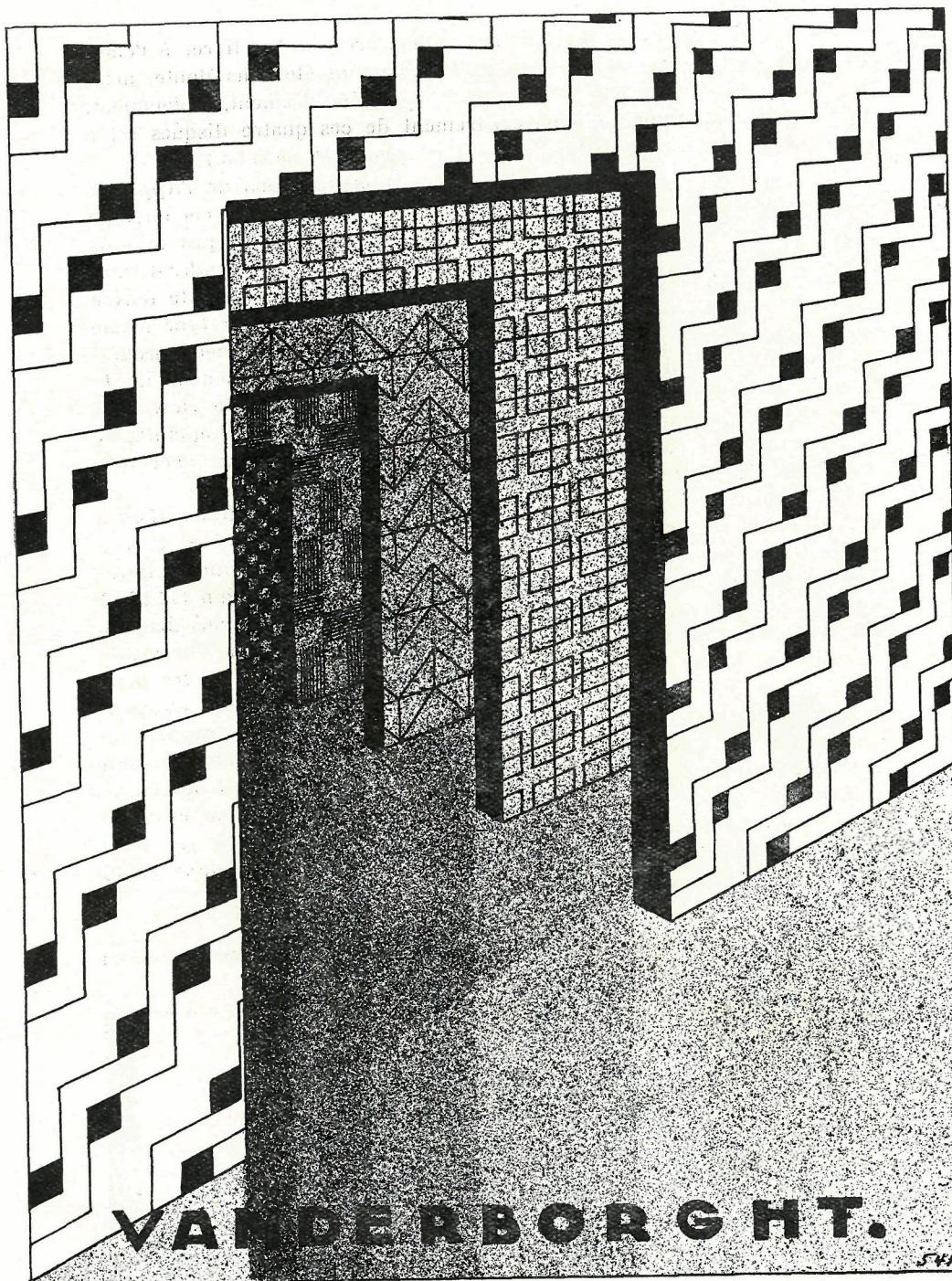
Il est curieux de comparer les diverses interprétations de l'*Apprenti sorcier*, de Paul Dukas, dans les divers enregistrements de cet ouvrage justement célèbre. Celle de Toscanini, si elle n'est certes pas la plus fidèle, demeure la plus curieuse. Je comprends que les grandes firmes productrices du phono se soient successivement attaquées à cette œuvre colorée, d'un mouvement si caractéristique, et qui semble le type même de la musique adéquate au phonographe. Tout porte dans cette orchestration; tout y est à sa place. La qualité de l'enregistrement de la version de Toscanini (dont l'orchestre philharmonique de New-York est en train de rivaliser avec celui de Philadelphie) est étonnante; le microphone n'a rien enregistré de plus brillant, de plus accompli. (Voix de son Maître D. 1689.)

Une bonne page d'orchestre exotique, c'est la suite intitulée *Cantos canarios*, interprétée par la « Banda municipal de Madrid ». Il y a là de belles harmonies populaires, des mélodies d'un dessin définitif. Je recommande surtout la belle « seguedilla » du début. (Odéon 171-096.) Odéon nous offre d'ailleurs, à son dernier supplément, de bons disques, du sentimental et surprenant baryton, Tauber, tirés de la charmante opérette de Lehar : *Le pays du sourire*. L'interprète de *Quatre mots* n'a pas son pareil dans ce genre de musique où il se révèle vraiment grand artiste. (Odéon O. 4949, O. 4951 et O. 8376.) Je rappellerai pour finir les tangos chantés par Pilar Arcos — que chacun doit posséder (Brunswick). Il faut noter aussi deux bons fox-trot, *Marianne* et *Just you, just me* (Brunswick A. 8402), les tangos chantés par Eduardo Bianco, et par le duo Petross-Bianco : *Eutre suenos* et *Se fue para siempre* (Odéon 165745) et un bon disque de folk-lore : *Ohuohu oahu*, joué par le Kalamas Quartett. (Brunswick 165807.)



ASCHER
chète très **S CHER**
ne vend pas **AS CHER**

Objets nègres - Tableaux modernes
Spécialité d'encadrements de tableaux modernes
133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)



TENTURES MURALES
LES DESSINS ET COLORIS DE NOS PAPIERS-PEINTS ONT ÉTÉ
MINUTIEUSEMENT SÉLECTIONNÉS; ILS VOUS PLAIRONT.
Voyez nos collections. Demandez à votre tapissier qu'il vous les soumette.
Rue de l'Ecuyer, 46 & 58 - BRUXELLES

VARIETES



Le genre épique, par Eric de Haulleville. —

S'il peut être question de poésie à propos de quelqu'un, je ne pense pas m'engager beaucoup en disant qu'Eric de Haulleville me semble détenir, par mandat en quelque sorte originel, le secret de la fraîcheur que suppose nécessairement l'état de poésie.

Ici, le partage des eaux procède d'un tel étaiage de sensations et de notions, le spirituel décante tellement le temporel, qu'il est difficile au premier abord de démêler la vraie source où puise l'auteur et de quel côté de la mort sa marche se trouve à chaque instant engagée. Eric de Haulleville possède le rarissime privilège de pouvoir toucher aux matériaux les moins éprouvés, les plus authentiquement vierges, les plus *perdus*, sans avoir jamais à craindre de perdre le sens du langage. De là sans doute le grand magnétisme de son ouvrage. Un choix d'éléments bien clairs, joyeux et sévères, qu'il ordonne autour d'un fil invisible. Ainsi surveille-t-on la naissance des astres jusqu'à leur point de chute.

Rien de moins gratuit qu'un pareil comportement et rien non plus de plus libre. Eric de Haulleville s'enfonce dans le bonheur furieux de sa fantaisie et s'y compromet à un point si grave qu'il devient dès lors impossible de le distinguer de ce qui l'entoure. Mimèse, mimétisme.

Feu d'épine, rire d'abeille, toux rebelle, on suit les degrés de la marche dont le but recule avec le soleil.

Ses fables, ses légendes, ses moralités, ses mythologies relèvent toutes du même désir d'énoncer toute chose avec la pudeur la plus rigoureuse.

Et dressons la table de ses personnages qu'un continual appel de l'altitude vient ravir à leur condition raisonnable, si durement acquise par ailleurs.

Monsieur Soubirane qui « rêve à partir pour Saïgon, ses tours, et Hanoï, ses orangers ».

Ecouteons l'étrange vieillard de *La Tragédie du Pont d'Austerlitz*: « Je viens de Navik, au fond du Lofotenfjord, où j'étais parmi les pêcheurs de baleines et de phoques, et les Lapons trapus qui poussent devant eux les mouvantes forêts de rennes. Je confondais là-bas la poésie avec la liberté. Je ne devais pas alors mendier mon pain. »

Erik Ptolémée brouille toutes les cartes de l'édifice social avec une aisance, si frénétique qu'Arouet lui-même n'y retrouverait pas son chat.

Tramontane, sorte d'épopée burlesque où la veine mystique côtoie la satire par les sentiers de guerre les plus imprévus. *Tramontane*, le mammouth, se jette dans la ronde des éphémères de ce monde et se résoud en brouillard.

Genre épique, — ah certes :

« Ventru et l'horizon se tenaient derrière Tramontane que la colère soulevait. »

Et plus loin, la merveilleuse tentation :

« Il y a des clairières où l'on songe à être divin. Un peu à la légère on se porte vers ses contemporains leur porter la bonne parole. On n'a pas fréquenté en vain les fées de la forêt. Il y en a toujours une qui reste prise dans votre cravate et cela suffit pour troubler toute une ville, être montré du doigt et menacé du bûcher. »

Il me plaît de souligner au passage l'étonnante écriture dont tout le livre est favorisé, — où la main de l'auteur se laisse si décidément oublier, — et ce ton inimitable qu'en sa légèreté pondéreuse, je n'ai pour ma part entendu nulle part depuis longtemps.

Je m'en voudrais d'oublier les quatre eaux-fortes que Kristians Tonny s'est plu à graver en marge de ce grand livre poétique et qui ont un charme que je tiens pour fort sensible. (Paris, Editions de la Montagne.)

S. S.

Le Forçat Innocent, par Jules Supervielle. —

Un assez gros recueil de l'auteur de « Débarcadères » (où l'on trouve quelques beaux poèmes, d'un accent hautain).

Et d'abord, ce goût de haute race de s'en prendre avant tout à l'essentiel :

*Je choisis un peuplier
Avec un fleuve non loin
Je choisis le fleuve aussi
Et je vous mets près du fleuve.*

Sieste précaire, car l'angoisse s'insinue bientôt sous son apparence la moins attendue :

*Ce chat que vous voyez sauter d'un bout à l'autre de l'avenue
Prenez garde, prenez garde qu'il n'habite votre poitrine.*

Après ce grave effort d'introspection, la hantise des lieux trop aimés soulève le coude du dormeur :

*Anérique devenue
Cette faible main de pierre
Séparée d'une statue.*

Solitude. Combien Supervielle s'entend à la caresser, et quelle tendresse mal contenue dans ce qu'il sait d'avance voué à l'ignominieuse déchéance :

*Le ciel se penche sur la Terre et ne la reconnaît plus
Comme une mère dont on aurait changé l'enfant durant la nuit
La route dit : « Non », en pleine figure comme elle vous cra-
[cherait dessus
Et s'en va rejoindre sous terre les autres routes qui n'en sont
[plus*

Merci, Supervielle, merci, merci. (Ed. N. R. F.)

S. S.

Hebdomeros, par Giorgio de Chirico. —

Le livre de Giorgio de Chirico peut être considéré comme le seul roman actuel qui nous donne non seulement l'impression, mais l'idée, la représentation de quelque chose de nouveau. Je veux oublier que

c'est l'œuvre d'un peintre et ne voir dans ces tableaux que le jeu d'une imagination pure qui s'exprime pour ainsi dire en dehors de la littérature ou plutôt *au delà*, sur un plan tout différent. Je pourrais penser par exemple : quel peintre ce poète ou ce romancier pourrait être! Ce n'est pas sans raison que j'ai employé le mot : roman. Ce livre pourrait bien être celui d'un précurseur; en tous cas je conçois sans peine un roman revêtant cette forme kaléidoscopique, sans lieu ni temps, se développant dans l'espace du rêve et de la fantaisie, mais avec la surprenante précision que lui donne l'auteur d'*Hebdomeros*, qui situe chaque chose, chaque visage, chaque fait ou chaque invention, de sorte que le lecteur un moment trompé croit vraiment à une réalité toute proche et définitive.

L'élément très curieux de ce livre, c'est autant sa cohésion que son extraordinaire richesse, sa variété; c'est aussi sa musicalité. L'auteur passe d'une vision à une autre avec la facilité, l'aisance agréable et charmante d'une modulation symphonique. Le fantastique réel d'*Hebdomeros* est prodigieux. Nul n'a atteint jusqu'ici cette puissance d'abstraction au moyen des termes les plus usuels, et avec le moindre effort, surtout sans aucun artifice quelconque; ici, chaque mot est comme la pierre taillée d'un édifice. Mais d'où vient cette lumière?

Franz Hellens.

La ligne d'ombre, par Joseph Conrad. —

Cette confession directe, qui participe à la fois de la vivacité de souvenirs méticuleusement enregistrés et du charme des réminiscences d'époques révolues, découvre les sources du pathétique de Conrad. Il naît d'une conception de la vie où les événements défendent sans cesse contre l'homme le seul bien que celui-ci recherche. L'art de l'auteur consiste à ne prêter que par allusion, ou réticence, cette signification à des faits qu'il expose en apparence d'une manière conforme à la connaissance habituelle qu'en ont les hommes. Son mérite, à nos yeux, c'est de croire fermement que le caractère merveilleux de cette interprétation doit s'expliquer sans l'intervention du surnaturel et que la grandeur de la lutte décrite tient tout entière dans le facteur humain. C'est pourquoi le moment le plus émouvant du livre est celui où Conrad, exaltant l'équipage des moribonds qu'il eut à commander, les déclare « dignes à jamais de son respect ». D. M.

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

New-York, par Paul Morand. —

Ce livre où les observations personnelles se marient à tant d'intérêt véritable, nous mène à travers un New-York où nous sont épargnés les inévitables flâners, le sirop d'érable et le chapitre des divorces instantanés, sans compter les histoires de mœurs, compléments de tout reportage d'autre Atlantique. Paul Morand, avec un remarquable sens d'exactitude descriptive nous dépeint les trois parties de cette essentielle île de Manhattan, qui est le berceau de New-York et, de la Batterie à Harlem, nous évite les paradoxes et le petit monologue intérieur, indispensables à toute relation de voyage et qui remplacent à point une observation insuffisante. Son reportage sans prétention et qui renonce au pittoresque, à la singularité, n'est pas dénué d'une sorte d'émotion un peu complexe, mêlée d'un peu d'ironie. Paul Morand a moins jugé la ville visitée que son sens et il n'y a pas cherché la perfection. Son *New-York* est d'autant plus prenant, qu'il n'a pas tenté de posséder la ville par l'esprit, mais de la faire entrer dans un ordre général susceptible d'être compris de tous. (Ed. Flammarion, Paris.)

Mir.

Cécile de la Folie, par Marc Chadourne. —

« Et ce qui est singulier, c'est que le personnage est animé d'une vie si tenace qu'il résiste à l'effort que fait l'auteur pour lui infuser par des procédés souvent discutables une sorte d'existence proprement lyrique », écrit Gabriel Marcel dans sa critique du livre de M. Marc Chadourne. A travers les troubles du mépris, de l'oubli, de l'ingratitude et d'abandon, l'amour qui s'alimente aux divergences de deux caractères si contraires, anime Cécile de la Folie et le lecteur en suit les débats avec la même et aveugle obstination qu'elle mit, elle, à conformer sa vie à son horoscope. Etrange, plein de brusques déterminations inattendues et qui pourtant sont seules logiques, le personnage de Cécile de la Folie vit au détriment de celui de François Mesnace, au point de parvenir à donner une vie propre à ce dernier, à lui donner un aspect plus humain, à mesure que lui-même il dépasse la signification et les limites que lui a assignés l'auteur. Après avoir posé, sans le résoudre, le problème de cet amour, M. Marc Chadourne est emporté par la puissance de cette création

exposition permanente

Z b o r o w s k i
26, rue de seine, paris

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard
Sabouraud - Soutine - Utrillo.

qui l'amène, à la fin de son livre, à une solution incomplète dont on laisse au lecteur le soin d'envisager toute la portée et toutes les possibilités. (Ed. Plon, Paris.)

Mir.

La Légion des Damnés, par Bennett J. Doty. —

Un livre sur la Légion Etrangère, par un jeune américain qui y passa un an, déserta, fut condamné à huit années de prison, gracié et même libéré avant expiration de ses cinq années de service. B. J. Doty a de la chance d'être américain et de s'en être tiré à si bon compte : il existe encore des pays qui défendent leurs ressortissants. Durant son séjour à la Légion, il sut en voir tout le côté vivant et s'y adapter. G. R. Manue dont le livre *Têtes brûlées* vient de paraître en même temps, s'est contenté, lui, de subir son sort en le critiquant. Autrement qu'on ne le fait au Café du Commerce, B. J. Doty nous conte ce que sa jeunesse d'américain lui a permis de voir d'une belle aventure étrange. La guerre en Syrie lui a laissé plus qu'un souvenir d'ancien combattant et les épisodes de ce genre de guerre, si peu connus et pourtant si fréquents au Maroc et en Syrie, il nous les raconte sainement, avec beaucoup d'humour et sans l'indispensable frisson de délire patriotique ou de répulsion pacifiste. Pas plus qu'il ne s'abaisse à dire du mal d'un corps dont il fit délibérément partie, il n'a la prétention d'y apporter quelque réforme. Il n'affirme pas comme G. R. Manue que rien de ce qu'on fait, sent et souffre à la Légion, ne lui est resté étranger. Il a fait mieux que de « sentir » et de « souffrir » : il a vécu. Et il nous parle de sa vie de légionnaire sans parti-pris, avec ironie et un amusement, malgré tout, un peu attendri. (Ed. Stock, Paris.)

Mir.

Le cas du Sergent Grischa, par Arnold Zweig. —

L'avant-propos attire l'attention sur le fait que ce livre est « le plus grand livre de guerre allemand », qu'Arnold Zweig a été « l'initiateur du mouvement » qui dégénéra en tant de livres de guerre et que ce roman fut conçu en 1917, sur des données véridiques, écrit sous forme de drame en 1921 et de roman en 1926-27. Le lecteur est ainsi amplement armé et, l'esprit en repos, il peut affronter ce copieux volume où la guerre n'est qu'une toile de fond, que l'explication d'un certain état d'esprit, de certains agissements. Ce « cas » est prétexte à la vue panoramique d'une Allemagne que le sergent Grischa traverse en animant à son

Peintures de :

Renoir, Utrillo, Bossard, Modigliani, Eugène Zak, Derain, Raoul Dufy, Marc Chagall, de la Serna, Marc Sterling, etc.

Sculptures de :

Despiau et Gargallo.

**Galerie
Z a k**

16, rue de l'abbaye
(pl. saint-germain-des-prés). Paris

Berlin W. 35, Schoneberger Ufer, 31

passage un peuple de personnages dont la vie eut été difficilement traitée par l'auteur en d'autres circonstances et qui ne sont que les accessoires pas très indispensables de ce décor guerrier. L'intérêt que pourrait inspirer l'histoire du sergent, ne saurait compenser ni les longueurs, ni le fait de s'en être servi pour mettre en valeur certaines déformations des éléments civils et militaires, certaines conséquences de la lutte intestine dont souffrait déjà l'Allemagne vers la fin de la guerre. Si c'est là l'histoire d'une Allemagne de cette période, le sergent Grischa n'a qu'y faire. Si, d'autre part, cette époque explique le sort réservé à son cas, sa description dépasse singulièrement le cadre de l'histoire. (Ed. Albin Michel, Paris.)

Les films de Lon Chaney. —

Puisqu'il est entendu que nous sommes sensibles à la poésie facile qui émane de certains lieux communs, je voudrais rappeler l'existence de films qui, dans le cinéma américain muet, étaient à peu près les seuls où se satisfait, à bon compte d'ailleurs, notre goût. Films riches en fantastique douteux et en images si artificiellement émouvantes qu'elles atteignaient à un pathétique bas et d'un effet assuré. Ils se trouvent réunis autour d'un acteur, Lon Chaney, dont l'affection, à cela près méprisable, pour des rôles d'infirmes et de déments a obligé ses metteurs en scène, et spécialement Tod Browning, à rechercher des thèmes où interviennent tout naturellement ces accessoires insolites dont le pouvoir sur notre imagination reste si grand : maisons machinées, difformités physiques, matériel de prestidigitateur, exotisme nourri de déchânaçances. Laissez-moi nommer le miroir que *le Docteur X* fait dresser à la nuit sur une route en corniche et qui, reflétant les phares d'une automobile qui s'avance, fait voir au chauffeur une voiture imaginaire dont il voudra éviter la collision au prix d'une chute dans le ravin; le pouce en spatule du faux manchot qui, dans *l'Inconnu*, campait une auréole de poignards autour du beau corps de Joan Crawford, étendue en croix sur une planche; le ventre nu d'oriental, qui battait si furieusement sous le coup d'une émotion (*la Route de Mandalay*); les masques nègres du *Talion*; le pierrot et la colombe qui tournaient si furieusement sur eux-mêmes que leur tête, cagoulée de noir, dispa-

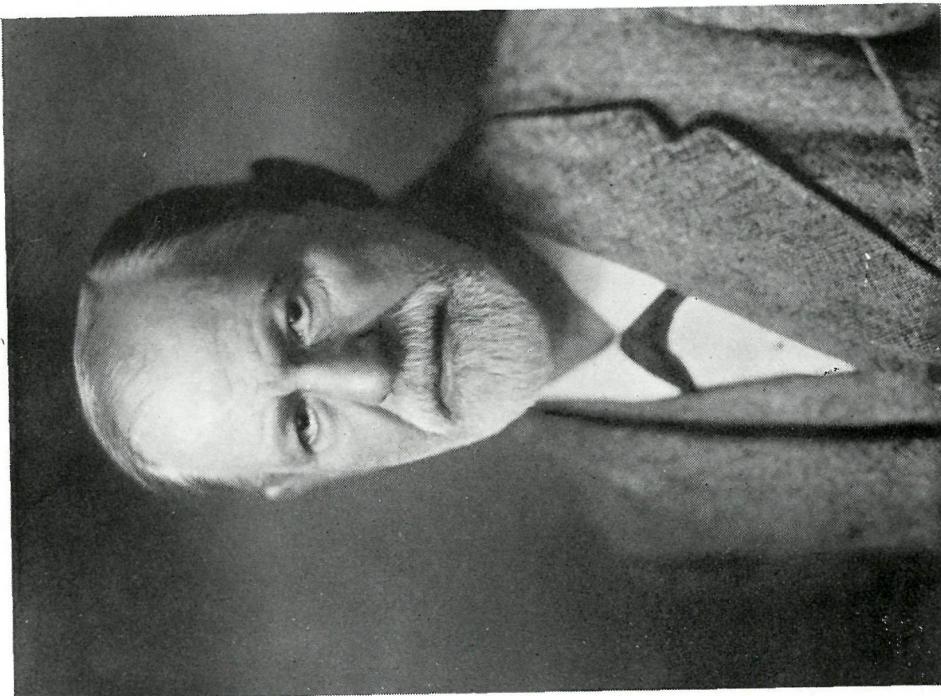
Galerie V. de Margouliès & L. Schotte

Paris (IXe) 27, rue Saint-Georges Tél. Tendaine 66-44

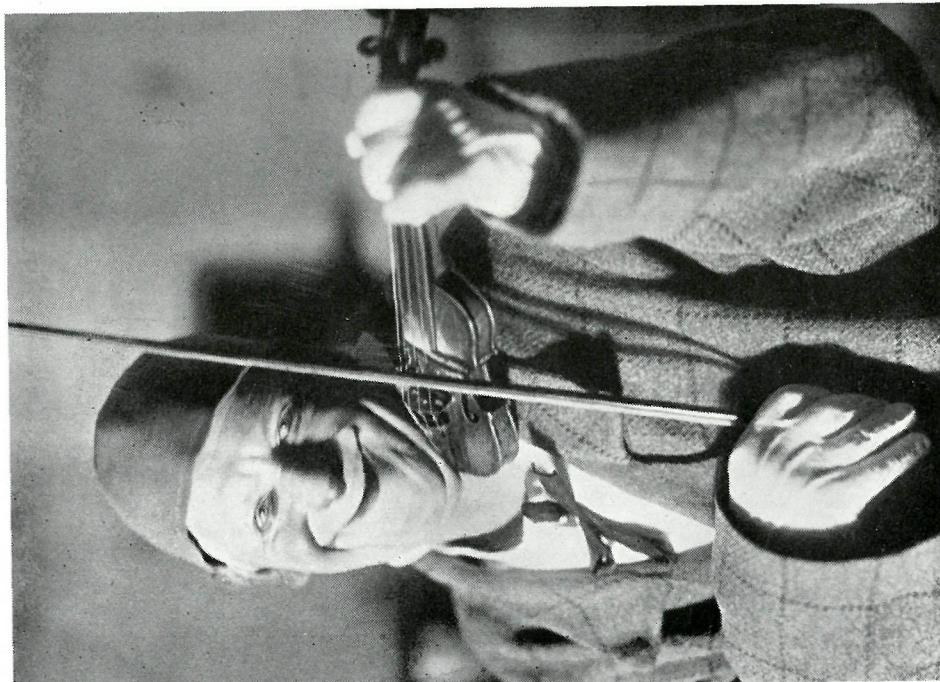
Tableaux

Modernes

Œuvres de Bombois, Chagall, Derain, Jean Dufy, Raoul Dufy, Maurice Esnault, Gen-Paul, Kisling, La-prade, Marquet, Picasso, Rouault, Utrillo, Vivin, Vlaminck



Sigmund Freud



Grock
Photo Robertson



L'acteur Pasquali

Photo Malevez



Le chansonnier Noël-Noël

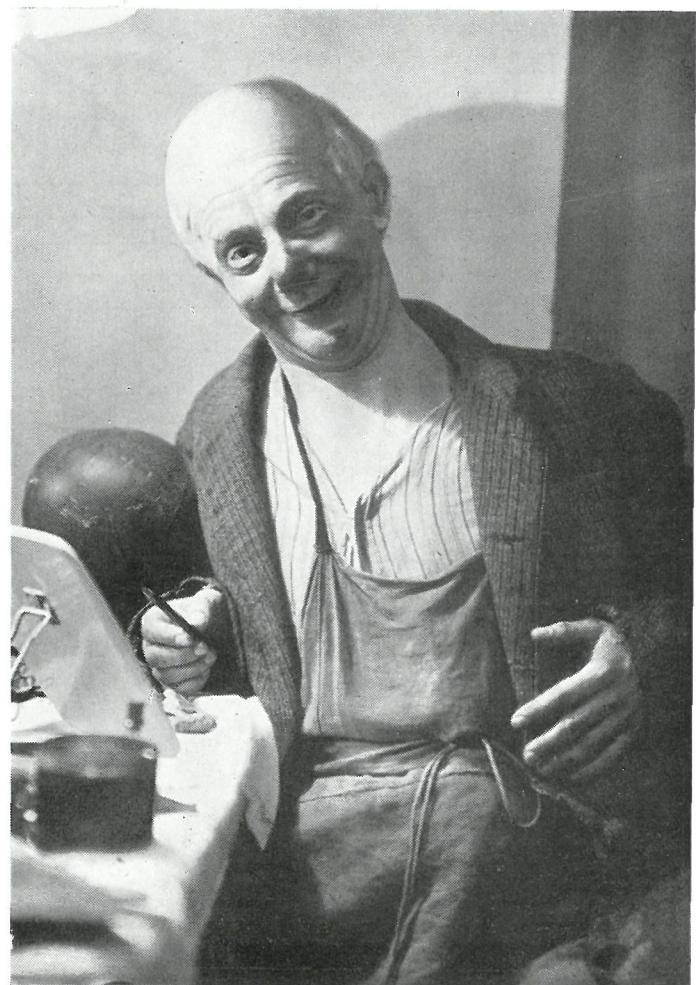
Photo Peter Weller

Deux comiques allemands



Carl Valentin

Photo Robertson



Erich Carow

Photo Cami Stone

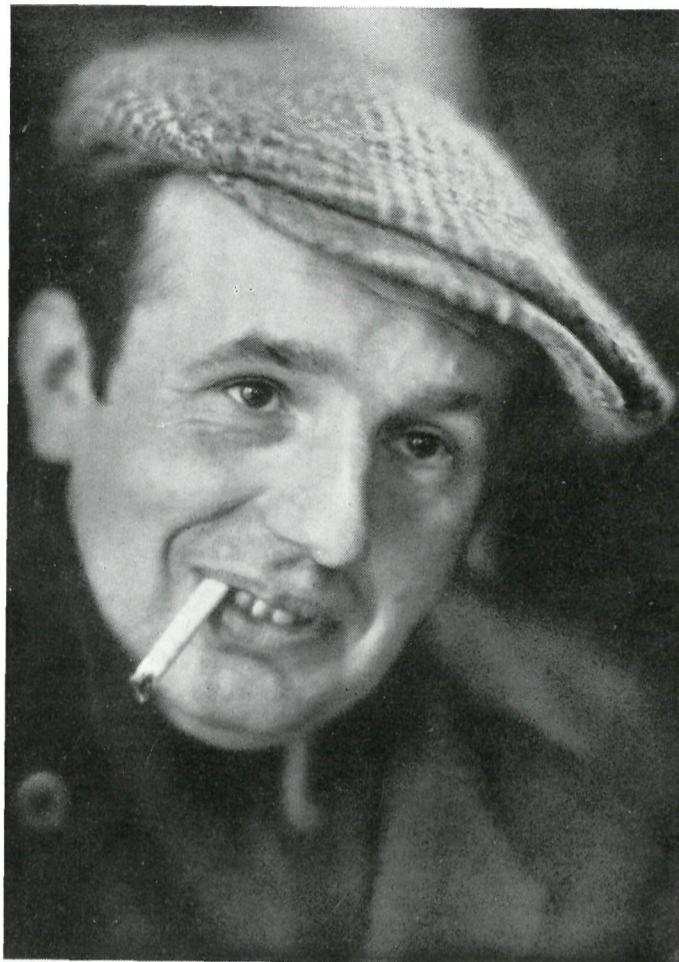


Photo Jacobi
L'écrivain hollandais Nico Rost

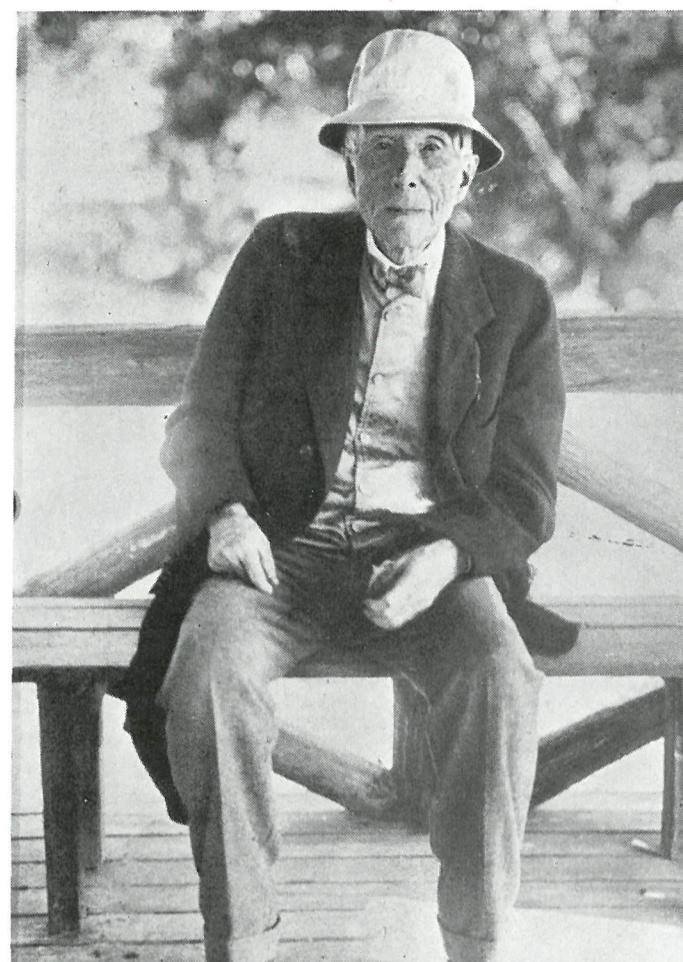


Photo Champroux
John. D. Rockfeller



Le clown Dario

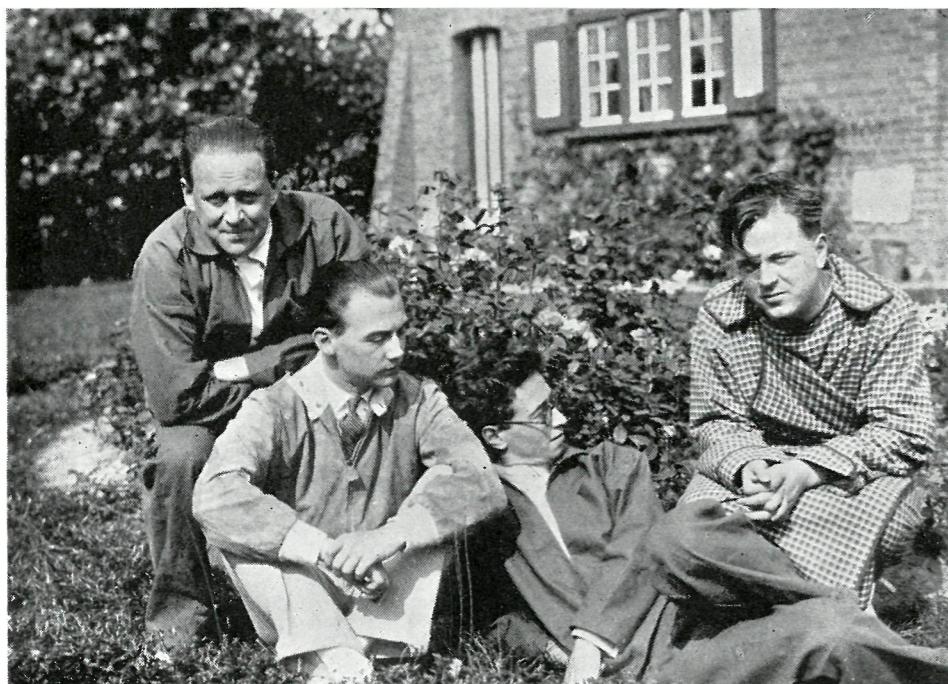


Photo Germaine Krull.
Berthe Bovy dans la pièce de Jean Cocteau : « La voix humaine »



Les Fratellini

Photo Robertson



De gauche à droite :
P.-G. van Hecke, Albert Valentin, Denis Marion, E.-L.-T. Mesens



Corydon's Hockey Club



Les coulisses du Musée Tussaud, à Londres

Photo Actualit

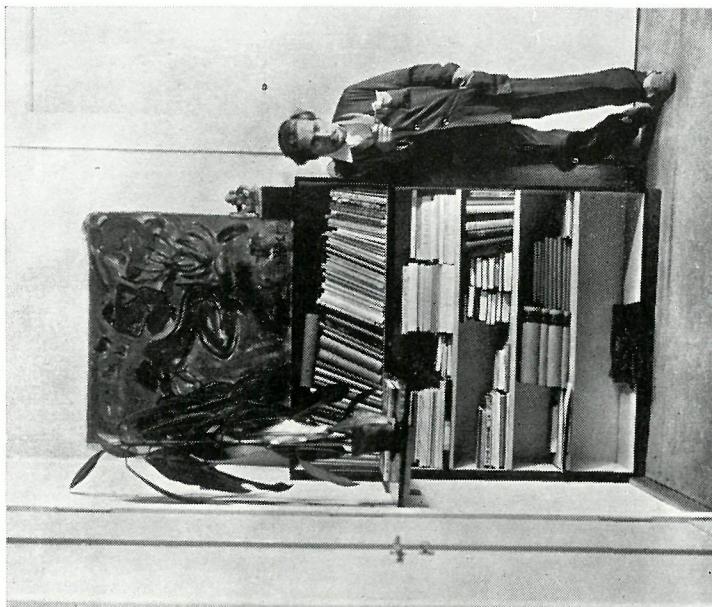
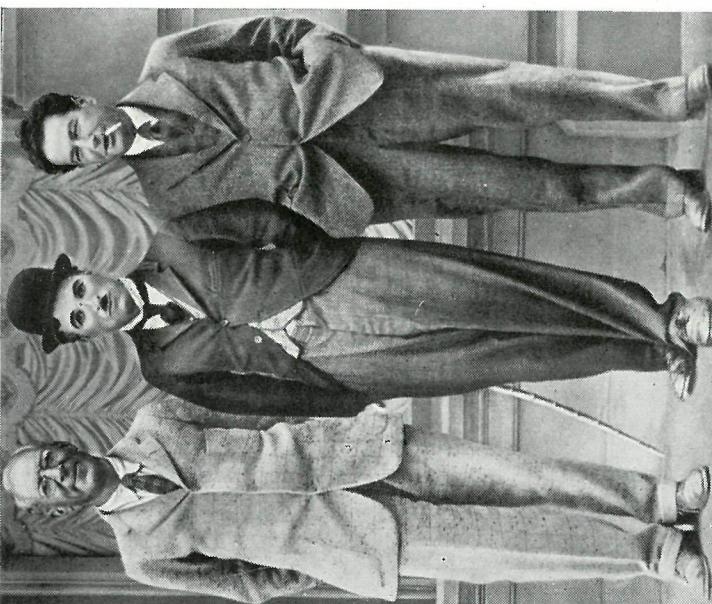


Photo Ufa

Le metteur en scène Josef von Sternberg



Upton Sinclair, Chaplin, Egon Erwin Kisch

raissait dans l'ombre ménagée par les projecteurs; et surtout, dans *Londres après minuit*, suscité par une poupée grimaçante, faite pour errer en mac-farlane et haut de forme dans les cimetières à la lune nouvelle, ce spectacle d'une femme en maillot noir, suspendue au plafond, et faisant battre lentement d'énormes ailes de vampire. On voit à ces exemples de quel goût fâcheux est fait ce plaisir que nous avons si naturellement trouvé dans ces films extraordinaires qui sauvegardaient, vraiment sans paraître le faire exprès, les exigences d'une poésie dont on ne réussira pas à nous dégoûter sous le prétexte qu'elle serait basse et d'une fabrication trop aisée.

D. M.

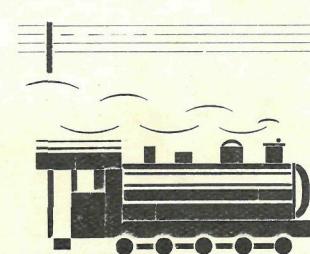
Une femme dans la lune, film de Fritz Lang. —

Ce sera probablement l'un des derniers grands films muets que nous aurons l'occasion de voir et vraiment, c'est du beau travail. La mise en scène ne vient pas seulement justifier les devis excessifs du réalisateur, mais procure des impressions assez neuves et fortes. Une vision aérienne des studios de Neubabelsberg entourés d'une foule énorme compte parmi les plus belles choses que le cinéma ait découvertes. Il faudrait être singulièrement vieilli pour ne pas se laisser prendre à ce fantastique scientifique et rocambolesque, fait par parts égales de diagrammes et de transformations à vue. C'est bien supérieur aux meilleurs Jules Verne, même à cette *Chasse au météore* presque inconnue qui reste un de mes bons souvenirs. Fritz Lang (ou son opérateur) continue à pratiquer cette photographie quasi-magique qui donne à chaque image un éclat particulier, comme si la pellicule était passée au vernis après coup. Bonne interprétation de Willy Fritsch et de Gerda Maurus. Celle-ci a un charme mongol qui contraste agréablement avec sa défroque moderne.

D. M.

Photographies modernes, présentées par Pierre Bost. —

La photographie, depuis quelque temps, fait son apparition dans les éditions françaises. Les éditions allemandes et russes avaient marqué dans ce domaine quelque avance qui pourra servir de leçon. Les photos allemandes sont généralement d'une qualité exceptionnelle, à laquelle contribuent le goût de la mise en page, de la lumière, de la couleur et du découpage. Toutefois, la prédilection pour certaines déformations, certains objets, certaines mises en scène donne parfois une tendance



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN
 77, BOULEVARD ADOLPHE MAX — BRUXELLES
 organisation modèle de voyages à forfait,
 collectifs ou particuliers pour tous pays
 Maison Fondée en 1893

esthétique aux œuvres de quelques-uns des photographes allemands, qu'on aurait tort d'imiter. La photographie russe est plus directe et moins abstraite, comme il s'impose dans un pays où les arts se sont généralement mis au service des idées. Mais les montages et les truquages photographiques à l'usage de placards et d'affiches, se rapportent plus à l'illustration qu'à l'expression. L'on ne peut pas dire qu'il y ait en France, depuis Nadar et Atget, des photographes dits « modernes » de l'importance de ces deux précurseurs. Les meilleurs photographes à Paris, qui se sont classés au-dessus de la photographie commerciale et la photo de reportage, sont des étrangers : Man Ray, Krull, Lotar, Kertesz, Abbott, etc. L'on pourrait difficilement prétendre qu'il y ait, en ce moment, une « photographie française » en dehors de l'œuvre photographique laissée par Atget. Mais il vient heureusement à l'heure actuelle, des jeunes photographes français qui, sans aucun doute, sauront profiter des exemples qu'on leur offre. Peut-être ont-ils tout simplement attendu l'heure propice à l'exercice d'un métier considéré en France comme trop industriel ou trop ingrat. Sans doute, les grands éditeurs français vont-ils leur donner l'occasion de se manifester enfin. Il convient de s'en réjouir.

Il paraîtra bientôt que les moyens d'expression et d'illustration qu'apporte la photographie, permettront d'aller assez loin dans le domaine de la figuration, à la fois vivante et fantastique, des aspects et des mouvements. Déjà Pierre Mac Orlan, Albert Valentin, Florent Fels, Pierre Bost, ont écrit là-dessus des choses excellentes. Ce dernier vient de présenter un petit album contenant 24 planches photographiques modernes, la plupart parfaites, dues à Kertesz, Rainier, Parry, Lotar, Ivens, Gravot, Krull, Chevojon, Kitrosser, Fernhout, Sougez, Dreville, Tabard et Vigneau.

Il nous paraît utile de détacher de la préface de Pierre Bost les lignes suivantes :

« La plus authentique marque de l'art, dans l'image photographique, c'est qu'elle ne porte jamais qu'en elle-même sa claire explication. Alors un objet familier nous apparaît sous une forme nouvelle, et nos yeux sont humiliés d'être passés si longtemps à côté de cette forme sans l'avoir jamais saisie. Nous comprenons, devant cette image, que nous ne voyons jamais le monde avec notre seul regard, mais aussi avec nos mains, nos oreilles et nos pas, et que, dans cette collaboration

WALK-OVER informe son honorable clientèle que le magasin reste ouvert pendant les TRANSFORMATIONS qui se font chez eux.

Walk - Over

128, RUE NEUVE, 128 — BRUXELLES

de tous les sens, nous ne savions pas reconnaître le travail propre des yeux. La chambre noire du photographe, qui est un œil, et dont la supériorité sur l'œil est justement qu'elle n'est pas autre chose qu'un œil, nous révèle ces pures images visuelles, que, depuis nos premiers regards de nouveau-nés, nous avons eu le temps d'oublier. »

« ...le photographe, pour découvrir dans l'objet connu l'objet inconnu, a choisi le moyen le plus imprévu et, comme bien souvent, le plus simple : séparer l'objet du monde et ne regarder que lui-même. Il y a une éclatante nouveauté dans toute chose, aussitôt qu'on lui accorde le droit d'exister pour soi-même. Chacun de nous a pu éprouver un trouble surprenant, rien qu'à regarder longuement son œil, dans un miroir, ou un ongle, ou encore à détacher un mot de l'univers sonore et à le répéter, tout seul, jusqu'à ne plus entendre qu'un son désormais incompréhensible... Tel est proprement le rôle de la photographie : isoler, pour rendre étrange ce qui est familier.

Ainsi est créé un monde dont on ne peut dire sagement qu'il soit vrai ou faux, un monde que nous croyons d'abord faux, parceque nous ne le reconnaissions pas; puis, de nouveau faux, parcequ'il ne suffit pas d'être exact et vérifiable pour être vrai. Puis encore vrai, parce que... Et ainsi nous pouvons chercher très loin, emportés dans une série d'acceptations et de refus, qui font proprement l'étonnement et sont bien près, parfois, de conduire mécaniquement à ce rire de l'inquiétude rassurée qu'éveille en nous toute réussite, celles de l'acrobatie, de l'adresse, ou aussi bien de l'art.

C'est assurément pour faire crier bien des gens, de rapprocher ainsi l'art et l'acrobatie. Et, certes, il faudrait nuancer un peu plus; il n'importe. Des mots comme virtuosité, réussite ou perfection, pourraient bien nous servir de parlementaires, mais gardons seulement ce mot de « mensonge » qui nous a menés jusqu'ici, et cette idée que la photographie est un mensonge vrai, une vérité menteuse; nous voici revenus au domaine propre de l'art. Tous les miracles de la photographie, les étonnements agréables qu'elle nous offre, ne sont jamais le fruit (malgré une si naïve apparence de sincérité scientifique) que d'un artifice très adroit, et le résultat de ce truquage dont les photographes ont inventé peut-être jusqu'au nom. Or, et en dépit qui qu'en grogne (comme dit la chanson), un art n'est jamais qu'un truquage, et le plus loyal sera celui qui s'en défendra le moins.

Si la photographie est un art, c'est parce qu'elle a renoncé bravement à l'exactitude photographique. » (Ed. Librairie des Arts Décoratifs, A. Calavas, Paris.)

P.-G. v. H.

E. GOBERT PHOTOGRAPHE
PORTAITISTE
253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES

Téléphone : 850,86

SPÉCIALISTE
en reproduction de
tableaux, objets
d'art, antiquités et
tous travaux
industriels

S T U D I O
ouvert en semaine
de 9 à 7 heures,
le Dimanche
de 10 à 14 heures.

Se rend à domicile
pour "Home Portrait"

amsab

Instituut voor
Sociale Geschiedenis

Sans commentaires. —

La vie de Saint-Just, par Emmanuel Aegerter.

C'est déjà bien joli que M. Aegerter n'ait pas gâché un pareil sujet. Il y a des moments où il est avantageux pour un auteur de préférer les discours de ses personnages à sa propre littérature et, à court d'idées personnelles, de reproduire entre guillemets des citations habilement choisies. (Ed. N. R. F. Paris.)

David Golder, par Irène Némirovsky.

Si de jeunes femmes se mettent à fabriquer des romans avec autant de roublardise et une documentation plus sérieuse que les feuilletonnistes rompus à cet exercice, la profession va devenir sérieusement encombrée. (Ed. Grasset, Paris.)

Amphytrion 38, par Jean Giraudoux.

Nous ne pouvons décentement attribuer à cette comédie que la valeur d'un exercice. Mais c'est bien joliment fait. (Ed. Grasset, Paris.)

Robert, par André Gide.

Si l'on s'en tient à une comparaison avec *l'Ecole des femmes*, il faut convenir que, dans le genre romanesque, l'hypocrisie réussit beaucoup mieux à André Gide que la sincérité. C'est avec les beaux sentiments... (Ed. N. R. F. Paris.)

L'aigle et le serpent, par Martin Luis Guzman.

Par rapport à ce Mexique, troublé et troublant, ce livre de Guzman vaut ce que valent pour la Russie les livres de Pilniak et de Babel.

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL 6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains.

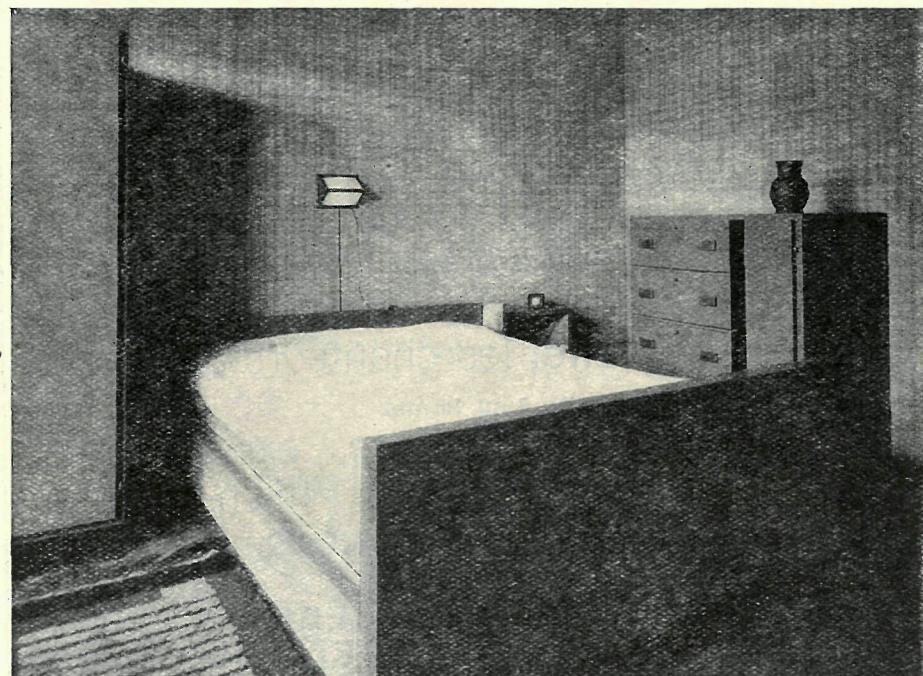
Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

Il y a là, en outre, quelques descriptions d'événements qui prouvent que les révoltes qui adoptent l'allure romantique et aventureuse, ainsi que les violences qui prennent des aspects mystiques et innocents, ont une signification plus humaine et plus grave que les révoltes placées sous le signe du matérialisme historique. Blaise Cendrars, qui connaît le « pays », y attire l'attention dans une excellente préface. (Ed. J. O. Fourcade, Paris.)

Tristan, par Thomas Mann.

Thomas Mann, « romancier de la bourgeoisie allemande », a écrit là un court roman qui a du paraître bien « pervers » dans ce temps d'avant-guerre qu'il n'a jamais dépassé dans ses œuvres et où la simplicité de l'écriture suffisait amplement à donner à un ouvrage une note à part. Les tendances métaphysiques, psychologiques et le problème de la responsabilité tentent, en vain, de toute leur vague complexité, à animer un peu ce roman d'avant 1914 que ne justifie même pas l'excuse d'une rétrospective. (Ed. Kra, Paris.)



chambre à coucher

éditée par " l'intérieur moderne ",
17, rue d'arenberg, bruxelles
téléphone : 149, 87

architecte baugniet

CABARET - THÉÂTRE DE 10 HEURES

Du 11 au 17 avril

La chanteuse **Brazine**
Les duettistes noirs **Marino & Norris**
Le danseur comique **Birt Wright**

Du 18 au 24 avril

Les Vagabonds

de **EDDIE MAYO**

Du 25 avril au 1er mai

Lloyd & Dumertz

Les virtuoses aux 2 pianos

Les danseurs
Marini & Maurice

Du 2 au 8 mai

Rass le mystérieux barman
Margan & Stone, les chanteurs au banjo

Du 9 au 15 mai

Les Benedetti Brothers, excentriques

Les Dufour Boys, danseurs

Le fantaisiste au piano **Strock**

DORIS NOWLAND — BÉBÉ COLLINS
Les 10 Extraordinary Flower Stars

Le jazz **Joe Candrix and his "TEN CAROLINIANS"**

L'orchestre argentin **MORDREZ**
et son chanteur **BELFRANC**

R O S E

FLEURS NATURELLES V A S E S

au lieu dit
au jour dit
à l'heure dite

52-52a, rue de Joncker, (Place Stéphanie)
Téléphone 268,34 BRUXELLES

LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXECUTÉS PAR LES
PHOTOGRAPHES

Van Damme & Cie

33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110,72

BRUXELLES



LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

LA GAMME
PLUS PARFAITE
PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"
LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, BD M. LEMONNIER



Les Disques
"polydor."
le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse

Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES



CLOSE- UP

travaille à rendre les films meilleurs



La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique.
Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film.
Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier.
Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : CHRONIQUE Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année 10 Cahiers
Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à 152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :

RAOUL DUFY (32 reproductions)	GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions)	OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions)	FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions)	G. DE CHIRICO (52 reproductions)

M. GROMAIRE (32 reproductions)

En préparation :

FLORIS JESPERS	GARGALLO	PICASSO
JEAN LURÇAT	CONSTANT PERMEKE	JOAN MIRO
G. VAN DE WOESTIJNE	MAX ERNST	CRETEN-GEORGES
F. VAN DEN BERGHE	OSCAR JESPERS	RENÉ MAGRITTE
HEINRICH CAMPENDONK	ANDRÉ LHOTE	HUBERT MALFAIT
PAUL KLEE	AUGUSTE MAMBOUR	VALENTINE PRAX. ETC.
LIPCHITZ		

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.

Etranger 20 belgas.

Prix du cahier { Belgique 10 francs.

Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

DOCUMENTS

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie
Variétés

Magazine illustré paraissant

Dix fois par an

Deuxième année

N° 3 — Mars 1930

Fascicule spécial entièrement
consacré à

Picasso

72 pages de Texte et de Reproductions

REDACTION & ADMINISTRATION:

PARIS — 106, Boulevard Saint-Germain (VI^e)

Téléphone : Danton 48-59. — Chèques postaux: 1334-55.

ABONNEMENT (un an, dix numéros) :

FRANCE : 120 fr. (le n° : 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° : 16 fr.).

ETRANGER :

Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm : 150 fr. (le n° 18 fr.)
Pays n'ayant pas adhéré à cette Convention : 130 fr. (le n° 20 fr.)

A. A. M. STOLS

60 & 62, rue François-1^{er}, PARIS-VIII^e
13, Montagne-aux-Herbes-Potagères, BRUX.

Vient de paraître :

CLAUDE AVÉLINE

Discours aux Statues

Luxueuse plaquette, composée en caractères *Lulétia* corps 16,
ornée de lettrines dessinées par Alphonse STOLS. Format
17,5 × 25. Imprimé en deux couleurs par le maître-imprimeur
A. A. M. STOLS, de Maestricht.

Le Tirage est limité à : 125 exempl. (dont 25 hors commerce) sur
Pannekoek antique, 80 fr. français.



ALEXANDRE POUCHKINE

Les Récits

de feu Ivan Petrovitch Bielkine

Traduction par G. WILKOMIRSKY

Eaux-Fortes d'ALEXANDRE ALEXEIEFF

Édition de luxe, composée en caractères *Garamond* avec les
lettres de S. H. de ROOS. Le texte a été imprimé par
A. A. M. STOLS, de Maestricht. Tirage des Eaux-Fortes par
Edmond REGAL, Fontenay-aux-Roses. Format 19 × 25.

Tirage :

25 exempl. sur japon impérial, avec double suite (3 exempl. dispo-
nibles) 750 fr. français

200 exemplaires sur hollande Pannekoek (encore 27 exemplaires
disponibles) 300 fr. français

**LIBRAIRIE
JOSE CORTI**
PARIS - 6, RUE DE CLICHY, 6 - PARIS

ARAGON.	— <i>La Grande Gaîté</i>	»	100.—
	<i>La Chasse au Snark</i>	»	200.—
	<i>Feu de joie</i>	»	10.—
	<i>Anicet ou le Panorama</i>	12.—	35.—
	<i>Les Aventures de Télémaque</i>	»	35.—
	<i>Le Libertinage</i>	12.—	35.—
	<i>Le Paysan de Paris</i>	12.—	40.—
	<i>Le Mouvement Perpétuel</i>	»	150.—
	<i>Traité du Style</i>	12.—	35.—
BRETON.	— <i>Clair de Terre</i>	»	80.—
	<i>Les Pas Perdus</i>	12.—	»
	<i>Légitime Défense</i>	3.—	»
	<i>Les Champs magnétiques</i>	30.—	80.—
	<i>Introduction au Discours sur le peu de réalité</i>	»	80.—
	<i>Le Surréalisme et la Peinture</i>	»	65.—
	<i>Nadja</i>	13.50	40.—
	<i>Au grand jour. (Manifeste collectif.)</i>	3.—	30.—
	<i>Manifeste du Surréalisme</i>	13.50	»
ELUARD.	— <i>Les Animaux et leurs Hommes</i>	»	15.—
	<i>Les Nécessités de la Vie</i>	»	10.—
	<i>Répétitions</i>	»	35.—
	<i>Mourir de ne pas mourir</i>	»	30.—
	<i>Capitale de la Douleur</i>	12.—	30.—
	<i>Les Dessous d'une vie</i>	»	20.—
	<i>L'Amour, la Poésie</i>	12.—	30.—
ERNST.	— <i>La Femme 100 têtes</i>	45.—	100.—
DESNOIS.	— <i>Deuil pour Deuil</i>	»	25.—
	<i>La Liberté ou l'Amour</i>	»	40.—
PÉRET.	— <i>Le Grand Jeu</i>	»	175.—
	<i>Il était une Boulangère</i>	»	15.—
	<i>Et les seins mouraient</i>	»	15.—
	<i>Le Passager du Transatlantique</i>	»	250.—
VACHÉ.	— <i>Lettre de Guerre</i>	10.—	50.—
		Edition ordinaire	Edition originale numérotée

LA RÉVOLUTION SURREALISTE

Vient de Paraitre, le n° 12 contenant :

BRETON. — **SECOND MANIFESTE DU SURREALISME.**

BUNUEL. — Scénario du film : **UN CHIEN ANDALOU.**

TZARA, CREVEL, GOEMANS, ELUARD, THIRION, KOPPEN, MAGRITTE,

J. RIGAUT, PICABIA, SADOU, BENJAMIN PERET, ARAGON, ETC.

Les N°s 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11, de la Révolution Surréaliste sont en vente au prix de 10 fr. chaque, 10 fr. 50 francs.

DEMANDEZ LE SERVICE DE NOS CATALOGUES

**LA REVUE
DU CINEMA**

ROBERT ARON, directeur

JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

Au Sommaire du Numéro de Mai :

ACCELÉRÉ ET RALENTI

par PAUL SABON

LUBITSCH AU TRAVAIL
LES FILMS D'ÉPOUVANTE par J.-P. DREYFUS

6 Personnages en quête d'auteur

Scenario par
PIRANDELLO

Le fameux COURRIER D'HOLLYWOOD d'ANNE MAUCLAIR et la chronique des DISQUES DE CINEMA de CHARLES WOLFF

LE CINEMA ET LES MŒURS

par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS

et la collaboration régulière de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUSSOUNOUSE, LOUIS CHAVANCE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, JEAN-PAUL DREYFUS, S.-M. EISENSTEIN, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON, DENIS MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN, F. W. MURNAU, H. A. POTAMKIN, VSEVOLOD POUDOVKINE, MAN RAY, PAUL SABON, ANDRÉ SAUVAGE, KING VIDOR, PIERRE VILLETOU, CHARLES WOLFF.

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes

Les ACTUALITÉS et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE	72 fr.	40 fr.	Le N° :
UNION POSTALE	84 fr.	50 fr.	mois
AUTRES PAYS...	90 fr.	56 fr.	7 fr. 50

PARIS

LIBRAIRIE GALLIMARD

nrf

3, Rue de Grenelle, VI^e

amsab

Instituut voor
Sociale Geschiedenis

17, RUE
FROIDEVAUX
PARIS (14^e)

AU SANS PAREIL

Demandez
à notre service V
notre catalogue général 1930

abondamment illustré et commenté

ŒUVRES DE:

G. Apollinaire, L. Aragon, E. d'Astier, François-Berge, P. Bost, Blaise Cendrars, L. Chestov, Maurice Courtois-Suffit, Drieu la Rochelle, Charles Du Bos, Eluard, Ramon Fernandez, René Glotz, Max Jacob, P. J. Jouvet, J. de La Grèze, Lautréamont, André Maurois, Mélot du Dy, Paul Morand, C. Morigand, L. Moussinae, Jean Paulhan, G. Ribemont-Dessaignes, Rolland de Renéville, Philippe Soupault, Jacques Vaché, M. Yourcenar, etc., etc.

LIVRES ILLUSTRÉS PAR:

Yves Alix, Georges Annenkoff, René Ben Sussan, Maurice Berdon, Bonnard, Chagall, Cocteau, Dignimont, Dufy, Falké, Grosz, Jean Hugo, Hecht, Louis Jouvet, Chas Laborde, Laboureur, Marie Laurencin, Alfred Latour, Jean Lurçat, Berthold Mahn, Pinsard, Mily Possoz, etc., etc.

LES COLLECTIONS:

Romans et Nouvelles. Le Conciliabule des Trente. Littérature. Philosophie. Poésie-Lyrisme. Les Manifestations de l'Esprit contemporain. Théâtre. La Vie est belle. Beaux-Arts. La Bonne Compagnie. Collection d'éditions originales illustrées. La Grande Collection. Le Laboratoire. Plaisir de Bibliophile. Collection de Plaisir de Bibliophile.

AU SANS PAREIL

17, RUE
FROIDEVAUX
PARIS (14^e)

lisez
le n° 5
DE

BIFUR

E VARÈSE.
FRANZ KAFKA.
HANS ARP.
HAROLD J. SALEMSON.
HENRY MICHAUX.
A. BARBARUS.
FRANZ HELLENS.
JACQUES BARON.
LUC DURTAIN.
VSEVOLOD IVANOV.
I. REFLING-HAGEN.
P. VAILLANT-COUTURIER.
VLADIMIR POZNER.
EISENSTEIN.
NINO FRANK.
MIGUEL A. ASTURIAS.
ROGER VITRAC.
ROLLAND DE RENEVILLE.

La Musique mécanique.
Le Verdict.
Poèmes.
Pour hoire.
Le Drame des Constructeurs
Lettre d'Estonie.
Trois Histoires.
Poèmes.
Cap sur l'Orient.
Quand j'étais Fakir.
Nuit de Noël.
Corruptions parlementaires.
Express des Karpathes.
La Dramaturgie du Film.
Sans Noblesse.
Légende de la Tatiana.
Marius.
Prose et Vers.

AUX EDITIONS DU CARREFOUR

169, boulevard Saint-Germain - PARIS (6^e)

Le N° 20 frs. Abonnement : France, 100 frs. Etranger, 125 et 150 frs.
Luxe : France, 350 frs. Union Postale, 400 frs. Autres pays, 450 frs.

... COMPTE CHÈQUE POSTAL : PARIS 875.92 ...

LOUIS MANTEAU

62, Bd. de Waterloo - BRUXELLES - Téléphone 275,46
124, Rue d'Assas - PARIS - Téléphone : Danton 73,51

EXPOSITION DE PEINTURES MODERNES

Jusqu'au 13 février : Jules Boulez, Jan Brusselmans, R. Buyle,
Juliette Cambier, Creten George, Ch. Dufresne, R. Dufy,
James Ensor, Mané Katz, J. F. Laglenne, Menkès, Modigliani,
W. Paerels, C. Permeke, Terechkovitch, M. Utrillo, Vlaminck,
Léon Zack.

SCULPTURES : S. Ghysbrecht, O. Jespers, G. Minne, Puvrez,
Zadkine.

LE CADRE S. A.

ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

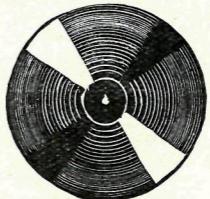
GALERIE D'EXPOSITION :
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES BEAUX-ARTS)

Opéra Corner

2, rue Léopold, 2

Bruxelles

Téléphone 232,04



Tous les disques

Tous les phonographes

Bars d'appartements

Malles "Innovation"

GALERIE DANTHON

29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

-

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

-

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

"Variétés"

COLLECTION DES 12 NUMÉROS DE LA 1^{re} ANNÉE

Fr. 150

COLLECTION DES 12 NUMÉROS DE LA 2^{me} ANNÉE

Fr. 150

NUMÉRO SPÉCIAL

Le Surréalisme en 1929

Fr. 25

ENCORE QUELQUES EXEMPLAIRES

Envoi contre chèque ou mandat adressé à l'administration de la Revue "Variétés",
11, avenue du Congo, Bruxelles. C. Ch. Postaux : P.-G. van Hecke no 2152.19.

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB, DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS - PARIS.VI^e

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 ... R.C. SEINE 382.130

Braque

Derain

Raoul Dufy

Pascin

Picasso

La Fresnaye

Joan Miró

Léger

Modigliani

Matisse

Utrillo

Bérard

Tchelitchew

LE CENTAURE

62, AVENUE LOUISE - BRUXELLES

TÉLÉPHONE 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

EXPOSITIONS :

du 5 avril au 19 avril

H. Daeye

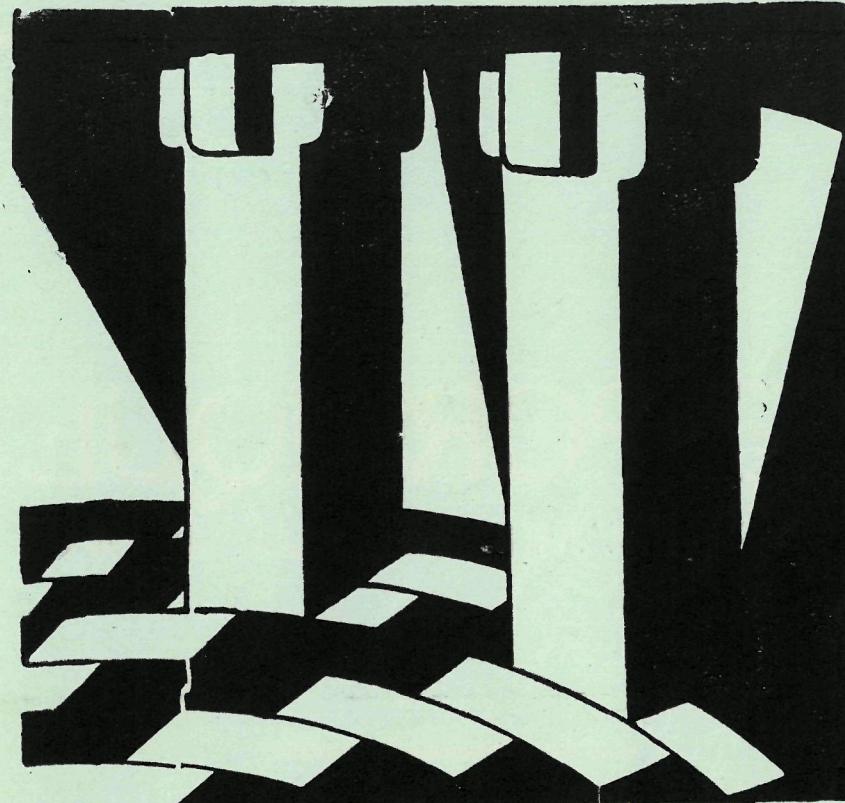
du 26 avril au 7 mai

René Guiette

Chronique Artistique "LE CENTAURE",
paraissant chaque mois, d'octobre à juillet
10 numéros par an — Abonnement 40 frs.
Etranger 10 belgas

XXX

AGW 168



Pirard

ensembles
tableaux

30, rue saucy verviers

LE PORTIQUE

99, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

TABLEAUX
MODERNES
DE CHOIX
